U d'/of OTTAWA
39003001996155

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chrtiensillust00bara

V 5/9

CHRÉTIENS ILLUSTRES

AU XIX^e^ SIÈCLE

LITTÉRATEURS, SAVANTS ET ARTISTES

Grand in-8° 4e série *bis*.

ALEXANDRE CABANEL

L'ABBÉ A. BARAUD

CHRÉTIENS ILLUSTRES

AU XIX^e SIÈCLE

LITTÉRATEURS
SAVANTS & ARTISTES

Ouvrage orné de gravures.

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

Propriété et droit de traduction réservés.

BX
4651
.B28
1893

ÉVÊCHÉ
DE
LUÇON

Monsieur et cher Curé,

Votre ouvrage : **Chrétiens illustres au XIX^e siècle** est une œuvre d'apologiste dont je vous félicite.

En vous lisant, les chrétiens convaincus verront avec une sainte joie des cœurs d'élite, des esprits supérieurs apporter à nos croyances l'hommage de la science et de la vertu, et ceux que l'incrédulité a plus ou moins atteints, reconnaîtront combien est absurde le préjugé, toujours si répandu, que la foi et la raison sont incompatibles.

Ils apprendront que, si les âmes médiocres refusent de soumettre à l'enseignement divin leur intelligence orgueilleuse, les âmes les plus nobles prouvent, au contraire, par leurs convictions et par leur vie, qu'il est souverainement raisonnable de croire.

Je fais des vœux, cher Monsieur le Curé, pour le succès de votre livre.

Agréez, avec mes félicitations, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

CLOVIS Joseph,

Évêque de Luçon.

VI/9

AU LECTEUR

Il est beau, il est souverainement consolant de voir, depuis bientôt dix-neuf siècles écoulés, que les plus fermes esprits, les génies les plus puissants se sont inclinés avec respect et amour devant cette religion divine que Jésus-Christ est venu révéler au monde.

Il est beau d'évoquer cette grande lignée de poètes, d'orateurs, d'écrivains, d'artistes, de philosophes, d'hommes de guerre, de princes, de pontifes et de saints qui, à toutes les heures de l'histoire et dans toutes les générations, ont rendu à la Vérité un éloquent et perpétuel témoignage.

Ces hommes forment vraiment l'élite de l'humanité. On fatiguerait le lecteur si l'on voulait dérouler ici cette liste magnifique des grands cœurs, des grands esprits, des grands génies du Christianisme. Il faudrait repasser l'histoire entière, et allant de saint Augustin à Boèce, de saint Thomas d'Aquin au Dante, de Charlemagne à saint Louis, du Camoëns à Raphaël, de Bayard à Turenne, de Pascal à Bossuet, de Corneille à Chateaubriand, de Mozart à Gounod, de saint Vincent de Paul à Lacordaire, reconstituer toutes les étapes et toutes les gloires des soixante et quelques générations passées.

Nous préférons nous en tenir à ce siècle, qu'on a appelé le siècle des lumières, et n'interroger que les hommes qui ont brillé, à des titres divers, dans notre temps. Leur témoignage, pour être plus actuel, n'en sera ni moins solennel, ni moins concluant. Or, n'est-ce pas un consolant et fortifiant spectacle de constater que presque aucun de ces puissants esprits qui ont marqué leurs traces dans le dix-neuvième siècle n'a passé au milieu de nous sans rendre, soit dans sa vie, soit dans sa mort, au Christ Sauveur et à sa religion sublime, le culte public de sa foi et de ses humbles adorations.

L'exemple est une leçon puissante, et il est bon de la présenter aux jeunes gens, qui entrent à peine dans la vie sociale, aux hommes distraits de ces hautes questions religieuses par les préoccupations des affaires et le bruit, parfois les clameurs d'une certaine presse, qui voudrait faire et représenter l'opinion, en essayant de prouver que la raison et la science ont besoin de se séparer de la foi pour conserver leurs droits et leur fécondité.

La raison séparée de la foi ! Trop souvent nous l'avons vue à l'œuvre, et elle montre bien ce dont elle est capable : faire des orgueilleux et des révoltés. Elle offre le perpétuel contraste de son orgueil et de ses faiblesses, de ses audaces et de ses impuissances. D'erreur en erreur, elle nous ramènerait, si seule elle gouvernait la société, à la licence la plus honteuse et à une barbarie plus ou moins savante.

Quand, se livrant à l'étude des forces de la nature, la science reste dans la tradition des grands savants

chrétiens dont les siècles passés ont consacré la gloire ; quand la recherche des secrets de la matière ne la détourne pas de la lumière surnaturelle ; quand, en découvrant quelques-unes des lois qui régissent le monde physique, elle reconnaît celles qui régissent le monde moral et s'incline devant le Créateur et l'Ordonnateur de ces harmonies, c'est la vraie science, la science vaste et féconde, la science qui ouvre des horizons à l'esprit humain et ne creuse pas des abîmes. Elle remplit merveilleusement son rôle en favorisant le mouvement de l'humanité vers Dieu.

Mais la science séparée de son principe, la science athée et matérialiste, la science qui ne voudrait pas croire en Dieu parce qu'elle ne l'a pas touché comme un organe matériel, cette science est fausse, mutilée et incomplète ; le coup d'aile lui manque pour s'élever et porter les esprits vers Dieu.

La séparation de la science et de la foi, tel est le but vers lequel tendent les savants incomplets ; l'accord de la raison et de la foi, voilà où tendent les penseurs chrétiens. Grâce à Dieu, dans notre siècle si sensuel et si matérialiste par tant de côtés, nombreux encore sont les savants qui se font gloire de rechercher dans les vérités de la foi un point d'appui pour leurs élans, un point de repère dans leurs recherches et leurs travaux, une barrière contre la fougue de la raison. Aussi bien, sommes-nous heureux et fiers de nous retrouver dans la société des esprits vraiment intelligents de cette fin de siècle, de les montrer au monde chrétien et de marcher en leur société vers les destinées éternelles.

Déjà, dans un ouvrage précédent (1), *nous avons admiré cette pléiade d'hommes distingués par leur situation, leur science et leurs talents qui, dans ce siècle, ont voulu s'inspirer de la foi et embrasser ses croyances. Nous présentons ici un nouveau tableau d'une vivante actualité, en faisant revivre ces figures de nos contemporains, disparus depuis peu de temps.*

Ce spectacle nous a fortifié. Puisse-t-il exercer la même influence sur nos lecteurs ! Et alors chacun d'eux pourra dire avec le poète :

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême,
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
. . . . . .
. . . . . .
Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur ! (2)

En la fête de sainte Marie-Madeleine, 22 Juillet 1892.

A. BARAUD

Prêtre du diocèse de Luçon.

(1) *Chrétiens et Hommes célèbres au XIX^e siècle*, 3 vol. in-12, illustrés, chez l'auteur, à la Caillère, Vendée. — Voir aussi : *Artistes, littérateurs et savants au XIX^e siècle*, gr. in-8° illustré, chez Lefort, Lille.

(2) *Lamartine.*

CHRÉTIENS ILLUSTRES

AU XIXe SIÈCLE

LITTÉRATEURS, SAVANTS ET ARTISTES

BARBEY d'AUREVILLY

LITTÉRATEUR, CRITIQUE.

(1810 — 1889)

« La vérité est trop noble, trop belle, trop pure, pour qu'on doive rougir d'être vaincu par elle. »

(Léon d'Aurevilly *à son frère.*)

Un des écrivains de ce temps, qui, par l'originalité de son talent, la dignité de sa vie, a honoré les lettres françaises, *Jules Barbey d'Aurevilly* est mort au mois d'avril 1889, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dans une modeste chambre meublée, où, depuis près d'un demi-siècle, il vivait de son labeur quotidien (1). Pendant sa longue carrière, il eut la noble fierté de se proclamer catholique, vécut pauvre, dédaigneux des richesses, ignoré de la foule, adoré d'une élite intellectuelle, et mourut en chrétien.

Barbey d'Aurevilly naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, bourg

(1) Il appelait pittoresquement ce logis son « tournebride de sous-lieutenant. »

bas-normand, où l'on voit dans les herbages le donjon de Jean Chandoz et les ruines d'une abbaye bénédictine, qui garda longtemps la pierre tombale du serviteur de Thomas Becket. Quand vint au monde notre critique, le XVIII^e^ siècle expirait depuis moins de dix ans (1), laissant beaucoup de ses hommes debout, et Napoléon remplissant le monde de ses victoires et de son nom. De là ce profond sentiment de l'ancien régime dans lequel il fut élevé, et ce je ne sais quoi de napoléonien, qui est dans l'esprit de l'extraordinaire auteur de l'*Ensorcelée*.

Valognes est à quinze kilomètres de Saint-Sauveur. Valognes est maintenant une ville morte, comme la plupart des petites villes de France. La Révolution a tué plus qu'à moitié la province, les chemins de fer l'ont achevée. Ce petit chef-lieu d'arrondissement était, au siècle dernier, chef-lieu de baillage, vicomté, officialité, et cent soixante-seize paroisses étaient du ressort de son élection. Il y avait, dans ses hôtels à joli fronton Louis XV, une petite et moyenne Noblesse dont les représentants ne se laissèrent pas égorger pendant la Terreur sans se défendre, et qui s'en allèrent faire le coup de feu sur les Bleus (2).

Ils sont morts. Les noms mêmes de plusieurs sont presque ignorés. Mais d'Aurevilly a été curieux à temps de savoir quels étaient ces hommes, qui d'entre eux fut le plus brave, le plus élégant ; comment ils se battaient, comment ils punissaient les traitres ; il a ranimé dans son imagination romantique les vieilles figures, il les a grandies, et c'est ainsi que nous avons ces livres d'une saveur rare : l'*Ensorcelée*, le *Chevalier des Touches*.

C'est vers 1850 seulement que, s'étant jeté dans la mêlée littéraire, Barbey d'Aurevilly commença le combat, soutenu sa vie entière, pour les lettres, le vrai et le beau. Mais, dès 1825, il avait débuté par une brochure intitulée : *Aux héros des Ther-*

(1) Barbey d'Aurevilly mit à dissimuler son âge un grand soin. C'était un fanfaron de jeunesse, mais *il avait tel air*, dit un auteur, *que la fanfaronnade lui allait bien.*

(2) Les *bleus* étaient les soldats de la Révolution.

mopyles. A dater de 1851, il fut attaché au *Pays*, pour lequel chaque jour il rédigeait des articles littéraires, signalés par des allures un peu tapageuses, la personnalité des polémiques et la recherche du style, et fut dès lors un des « virtuoses de l'éreintement » des écrivains de notre siècle. Il y mettait vraiment une grâce et un naturel dont il fallait bien tenir compte. Elles sont nombreuses les victimes qui eurent à souffrir de ses coups. Georges Sand les ressentit cruellement d'abord, comme on peut en juger en lisant le volume des *Bas-Bleus* qu'a publié d'Aurevilly, contre certaines femmes de lettres. Mais celle qui fut la plus *éreintée* fut Louise Révoil, connue dans le monde des lettres sous le nom de Louise Colet (1).

Nous citerons quelques lignes de cet *éreintement*, pour donner une idée du genre du critique fougueux :

« Ce n'est pas un bas-bleu, c'est le bas-bleu même. Elle s'élève jusqu'à l'abstraction. D'autres qu'elle sont bas-bleus, avec l'aveuglante vanité du genre, les prétentions, l'orgueil déplacé, le ridicule et l'impuissance. Elle a tout cela aussi, M^me^ Louise Colet, mais elle a, de plus, l'insolence et la provocation, la provocation lâche et fanfaronne d'une femme, qui sait bien qu'en cette terre de France une jupe peut se permettre tout sans aucun danger.

» On n'a pas oublié et on n'oubliera point dans l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle, — côté burlesque, — son coup de couteau à Alphonse Karr, pour le punir de l'avoir piquée dans ses *Guêpes*.

» Qui ne s'en souvient? Alphonse Karr retira tranquillement le couteau de l'endroit où elle l'avait planté, et il l'exposa sur sa cheminée avec cette calme inscription : *Donné par M^me^ Louise Colet... dans le dos*.

» On n'a pas oublié non plus le crachat dont un soir, en plein salon, elle étoila le visage surpris du capitaine d'Arpentigny, parce qu'il avait osé vanter devant elle Georges Sand. Le

(1) Du nom de son mari, Hippolyte Colet, compositeur de musique.

capitaine d'Arpentigny, dans son temps la plus élégante cravache des gardes du corps, oublia qu'il en avait une, ce jour-là, et couvrit du mépris le plus miséricordieux et le plus gai cette Furie. Ce sont des choses de ce ton-là qui firent les quelques instants de sa renommée, bien plus que le talent qu'elle n'avait pas....

» Le sexe fort de ce temps-là se contentait de rire de ces airs terribles de Méduse, trouvant drôle cette union, pittoresquement claudicante, d'une Gorgone et d'une madame Trissotin. Car elle fut toute sa vie l'une et l'autre, et c'est là même son originalité. Vanité monstrueuse qui ne décoléra jamais! qui se posa, jusqu'à son dernier jour, sur un trépied de Pythonisse, prête à vous le jeter à la tête, comme une vulgaire cuisinière, pour peu que vous eussiez seulement contesté l'inspiration ou le trépied! Si les facultés de l'intelligence eussent été seules en M^me^ Colet, elle aurait passé comme une foule de femmes qui agacent l'attention deux jours, puis qui s'en vont :

Où va la feuille de rose,

et la feuille de papier! (le papier qu'elles ont écrit!) Mais ses passions s'ajoutèrent à ses facultés, et surtout cette « force en gueule, » qui la mit à part parmi les bas-bleus; et pour cette raison, aux sots elle parut tonitruante, et on se souvient encore de son bruit.

» Cette diablesse de femme, en effet, n'avait rien de commun avec le bas-bleu au miel humanitaire, bavant la paix, la fraternité, le bien de tous. Elle avait d'autres manières d'aimer le genre humain. Ce n'était pas une pédante rassise, et doctrinaire, et placide comme Georges Sand, quoiqu'elle fût une pédante; mais son pédantisme à elle était échevelé, enflammé, sibyllin.

» Pas de prudence, ici, pour une obole. C'était le bas-bleu à outrance, fastueusement impie et jacobin, insulteur, vésuvien, le bas-bleu rouge, hardiment écarlate parmi les bas-bleus.

Mme Colet commença, je crois, sa célébrité par des vers. Née à Marseille, elle avait ce que j'appelle la poésie marseillaise. Elle avait reçu dans l'esprit cette espèce de *coup de tampon* que donnent le ciel et la mer du Midi aux imaginations même vulgaires. La sienne l'était, comme sa beauté, qui ne manquait ni d'éclat tapageur, ni d'opulence, mais qui n'avait ni distinction idéale, ni chasteté. A l'Académie, elle fut trouvée poète. Les vieillards de l'endroit se levèrent plusieurs fois devant elle et lui décernèrent également la couronne de myrte et la couronne de lauriers.... Son salon était le parc aux huîtres de l'Académie.... »

Voilà bien un éreintement en règle, et dans quel style !

Les contemporains de Barbey d'Aurevilly ont gardé le souvenir des *Prophètes du passé*, un de ses premiers ouvrages. Mentionnons également : *les Œuvres et les Hommes*, où l'écrivain a étudié successivement les *Critiques*, les *Sensations d'art*, *Sensations d'histoires*, les *Poètes*, les *Philosophes* et les *Écrivains religieux*, les *Historiens*. Ce dernier volume est récent et a paru en 1888. Tous ces ouvrages, dont plusieurs sont remarquables, trop souvent sont écrits avec une liberté d'allure quelque peu exagérée. Aussi bien, la collection entière de ces œuvres écrites dans un style très personnel, ne peut être mise entre toutes les mains ; mais même dans ses erreurs, l'homme était grand, parce qu'il était sincère, parce qu'il avait l'amour de la vérité (1). Cette tendance à l'exagération constituait la seule faiblesse de cet esprit, servi par un cœur d'une générosité rare et toujours disposé à s'enthousiasmer pour les nobles causes. Cette excentricité paraissait même dans son extérieur physique, car Barbey a porté jusqu'en ces derniers temps des redingotes

(1) Dans *Une histoire sans nom*, Barbey d'Aurevilly a commis une erreur intellectuelle. En l'écrivant, le romancier catholique n'a pas réfléchi au parti que pouvaient en tirer contre ses croyances les ennemis de la religion catholique. C'était fournir des armes aux prétrophobes et aux démolisseurs de couvents que de prêter un si triste rôle au moine qu'il a mis en scène.

à ramages, des cravates de dentelle et des chapeaux bordés de velours cramoisi.

Mais c'est surtout dans ses écrits que le critique a paru parfois fort exagéré, jusqu'à irriter, involontairement sans doute, quelques-uns de ses amis. Écoutons l'un d'eux qui depuis lui a rendu justice, mais qui ne lui pardonne pas toujours ce qu'on appelle ses *violences de langage*, et semble même parfois le calomnier :

« M. d'Aurevilly ne transige pas. En politique, il est de l'école de Joseph de Maistre. Mais du point où il se place, MM. Buffet et Rochefort, le duc de Broglie et Lissaraguay lui semblent perdus ensemble et confondus dans les abîmes du libéralisme. Voilà qui n'est pas pactiser avec la Révolution. Il fut inégal, il fut cruel; mais sa longue indépendance l'a rendu respectable. En traversant le monde littéraire, il a noué diverses amitiés, dont la plus ancienne est celle qui l'attache à Trébutien (1), ce vieux Caenais savant et doux, qui économisait sur sa nourriture pour publier à ses frais les livres de ses amis, et mourut sur une méchante paillasse après soixante-cinq ans de labeur.

» A Paris, on vit longtemps M. d'Aurevilly suivi de Nicolardot (2); on s'étonnait d'une sympathie que les apparences démentaient. Plus récemment, l'auteur des *Diaboliques* s'est attaché quelques écrivains encore jeunes, comme François Coppée, l'académicien, Léon Cladel et Paul Bourget. Je ne vois pas bien le lien intellectuel qui peut unir des esprits si divers; mais d'Aurevilly est un causeur éloquent, un conteur toujours prêt, et c'est par sa parole qu'il charme et charmera toujours. Sa liaison avec Baudelaire commença par un article sur les *fleurs du mal*, dans lequel le critique, fortement touché

(1) Littérateur et linguiste, a édité les œuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin.

(2) Littérateur français, auteur de plusieurs ouvrages et en particulier d'un livre de 700 pages, où il prouve que Voltaire n'était « *qu'un avare et un fripon.* »

JULES BARBEY D'AUREVILLY

par le poète, avait parlé avec complaisance du talent et aussi des vices de Baudelaire.... »

» En ce temps-là il frayait avec Théophile Silvestre qui a écrit sur l'art et la nature des pages d'une grande force... Il faut savoir aussi que Barbey, ce romancier et ce poète si riche par l'imagination, que ce critique qui remua tout le siècle littéraire avec une ardeur enfantine mais courageuse, que cet homme de talent est, dans l'intimité, le plus courtois, le plus gracieux et le plus serviable des hommes, qu'il a grand ton, et que sa pauvreté volontaire (car il ne possède au monde que son lit de fer), le rapproche, dans l'ordre moral, de ces vieux prêtres pleins de génie et d'austérité, qu'il sait si bien nous peindre. Seulement, comme il est poète, il garde avec cela, le divin enfantillage des poètes. » (1).

M. Firmin Boissin, dans le *Polybiblion*, juge ainsi l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, à propos d'un de ses volumes : *Ridicules du temps* : « Il traduit à sa barre la critique et la littérature, et les flagelle pour défaut de probité. Une des plus belles pages est une invective indignée et légitime contre la *Blague* (2), la hideuse *Blague*, qui salit tout, déflore tout, rit de tout ; il donne aussi de terribles coups de lanière au positivisme, au matérialisme intellectuel, au cabotinisme des mœurs, à « l'encanaillement » de l'histoire. Tout le livre est à relire. Il est écrit avec cette rutilance de mots, avec cette verve à l'emporte-pièce, parfois avec cette licence audacieuse, dont l'auteur a le secret. Peut-être, y faudrait-il plus de modération dans le jugement et dans la pensée, moins de liberté dans le langage, mais M. Barbey frappant fort et juste pour les bonnes causes, on lui pardonne ses défauts en faveur de sa vaillance. »

C'est ainsi également que l'apprécie l'*Univers* : « On peut

(1) B. de Bonnières.

(2) Les sceptiques et les ricaneurs à outrance sont une honte et une peste pour notre pays et notre époque, incapables qu'ils sont de rien comprendre à la sainte folie du dévouement chrétien.

contester certaines œuvres du romancier, on peut blâmer certaines rudesses voulues du critique, on ne peut pas ne pas estimer l'écrivain. Combien en est-il, et des plus haut cotés, dans le monde des lettres, dont on pourrait en dire autant? »

Le *Gaulois* est plus sévère, mais son jugement n'est peut-être ni indépendant ni impartial : « Barbey demeurera un écrivain rare, goûté de quelques-uns avec passion, étonnant plus que captivant les autres, malgré quelques dons qui vont presque au génie. Mais il lui manque la simplicité de l'esprit, peut-être du cœur. Les incrédules lui reprocheront sa foi agressive, et les croyants estimeront que le mépris des hommes n'est pas la voie des justes vers l'amour divin.... »

Pour nous, nous savons que Dieu a des miséricordes infinies au service de ceux qui combattent pour sa cause, et auxquels il échappe des fautes dans l'ardeur de la lutte. Nous avons confiance que ce hardi joûteur, le frère d'un saint prêtre, ce catholique de tempérament et de conviction, cet homme d'esprit, ce cœur si bon, aura mérité la récompense promise aux vaillants.

Le défunt savait, au reste, qu'il avait à se faire pardonner. Un de ses derniers désirs fut qu'il y eût à sa sépulture *des prêtres pour prier*. Ils n'y manquèrent pas. Le deuil était conduit par M. Coppée, de l'Académie, ami intime et disciple du regretté Barbey d'Aurevilly, chez lequel le défunt dînait chaque dimanche.

Jules d'Aurevilly eut un frère, Léon, plus jeune d'une année, qui fut prêtre. Léon, comme Jules, fit à Paris ses études. Jules avait voulu être avocat; Léon, ingénieur. Mais ni la Faculté de droit, ni l'École polytechnique n'abritèrent longtemps ces deux poètes que le goût des aventures, à vingt ans, menaça d'enlever au pays natal. Léon, dès l'enfance, plus calme, plus vertueux et aussi plus casanier, redoutant pour son frère les

écueils du monde de la littérature romantique, ses études terminées, lui avait écrit :

« Ah ! s'il est un pays où l'âme se repose,
Se baignant de parfums dans un bocage obscur
Comme le papillon englouti dans la rose,
Baisé d'un chaud soleil, caressé d'un vent pur,
Ce merveilleux Éden que tout âme désire,
Fut-il au bout du monde, allez vous y plonger.
Mais l'âme, en tous pays ardente, aspire, aspire !...
Oh ! pourquoi voyager ? »

Et Jules, plus impatient, de répondre à son frère :

« C'est qu'on est mal ici. Comme les hirondelles,
Un vague instinct d'aller nous dévore, à mourir ;
C'est qu'en nos cœurs, mon Dieu ! vous avez mis des ailes...
Voilà pourquoi je veux partir. »

On s'attendrit à la lecture de ces vers des deux adolescents, dont l'aîné, quittant pour plus d'un demi-siècle le pays natal, va partir pour Paris, où il ne vivra, pendant les soixante ans de sa pénible vie de lettres et de bohême, que du cher souvenir de son enfance.

Et pourtant, Jules d'Aurevilly ne pouvait se plaindre de son frère ; écoutez plutôt : « Je me dépense ici, écrivait-il, âme, voix et vie, dans d'inénarrables causeries : c'est un charme infini. Mon frère me lit ses beaux poèmes, et je me laisse entraîner à cette dérive de poésie qui, à toutes les indicibles mélancolies composant sa divine essence, joint de plus, pour moi, celle des jours écoulés. »

Ainsi vibraient, dès leur jeunesse, ces deux lyres qui allaient se suspendre à deux autels bien différents : l'une, dans la chapelle de l'hospice de Saint-Sauveur-le-Vicomte, dont le P. Léon Barbey d'Aurevilly sera jusqu'à sa mort l'aumônier ; l'autre, à Paris, au milieu des agitations de la vie bruyante.

Connaissant la nature impétueuse de son frère, l'abbé

d'Aurevilly, de loin, ne cessa de veiller sur celui dont il s'était constitué l'ange gardien. Il savait quels dangers du dedans et du dehors menaçaient le romancier et le journaliste. L'orgueil, la suffisance, le mépris des adversaires auxquels était enclin l'écrivain, trouvèrent une correction dans ses lettres : « Nous sommes à l'époque des vœux et des souhaits, écrivait Léon à Jules. Pour moi, cher frère, tous les jours sont le jour de l'an, dès qu'il s'agit de te souhaiter bonheur parfait. Aujourd'hui, jour de saint Basile, comme tous les jours de docteurs, je t'ai souhaité à l'autel une pluie de lumières dans l'âme, afin que, chevalier de la vérité, tu puisses la venger brillamment de tous les outrages qu'elle reçoit chaque jour. Mais, en te souhaitant une grande plénitude de lumières célestes, je te désire aussi l'*onction* qui la rend insinuante et agréable en même temps que victorieuse. Il faut, pour bien faire, que ceux qui rendent les armes à la vérité aient du bonheur à le faire. La vérité est trop noble, trop belle, trop pure, pour qu'on doive rougir d'être vaincu par elle. Or voilà ce qui te manque, à mon sens, même quand tu as raison, (et tu l'as dix-neuf fois sur vingt!) Je te reproche trop d'*âpreté*, et cette âpreté vient de l'*orgueil*. »

Jules, qui jamais n'oublia son abbé, lui pardonna toutes les critiques du chrétien au mondain, du théologien au philosophe. Il sut profiter des conseils suggérés par l'amitié fraternelle, et un jour viendra où l'homme de Dieu pourra se réjouir, sans réserve, car l'âme de l'écrivain vibrera à l'unisson de son âme.

« — Savez-vous, monsieur d'Aurevilly, demandera-t-on un jour au romancier, ce que disent ce matin les journaux?

Et celui-ci répondra : « Pardon, Monsieur, mais j'ai communié ce matin ! » pour se défendre de la lecture impure de ces feuilles publiques que l'ange méprisait et où la bête collaborait, pour pouvoir déjeûner et dîner chaque jour (1). »

(1) *Boyer d'Agen.*

Un souvenir de la mort du romancier.

Rue Rousselot, 25, à la porte d'une maison de médiocre apparence, un jeune homme, d'une apparence plus médiocre encore, frappait et demandait :

— M. Barbey d'Aurevilly, s'il vous plaît !

— Il est très malade.

L'inconnu déposa une lettre, et dit qu'il reviendrait le lendemain chercher la réponse. Cette lettre, que Barbey, agonisant, voulut lire, apprenait que le pauvre jeune homme, engagé sans ressources dans la bataille littéraire, réclamait un secours de quelques francs pour lui vivre quelques heures de plus. Le lendemain, Barbey d'Aurevilly était mort, après avoir jeté au feu la lettre, signée d'un nom qui ne sera pas connu, et remis chez le concierge dix francs. La nuit qui précéda sa mort, Barbey demanda trois fois si l'on était venu chercher la réponse. Les dernières paroles du vieillard expirant, heureux de donner encore une fois, furent celles-ci :

— Est-on repassé prendre la réponse ?

C'était le vieux chef quittant la lutte et faisant une aumône discrète au jeune soldat qui y entrait.

Résumons avec Adolphe Brisson ce que fut d'Aurevilly. « Barbey était artiste dans l'âme ; il avait ce qui manque aux générations modernes, la foi, l'enthousiasme, des convictions généreuses, de belles colères, de chaudes sympathies. Il croyait encore à la charité, à la conscience, au remords, à la réhabilitation de la femme tombée. On a changé aujourd'hui tout cela. »

BOSCO (Dom)

APÔTRE DE LA CHARITÉ.

(1815 — 1888)

« Je crois à l'immortalité de l'âme, je crois en Dieu, et j'espère bien mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui puisse recommander mon âme au Créateur. »

V. Hugo à Dom Bosco.

En 1845, vivait aux environs de Turin, près de Moncalieri, une femme de bien, la comtesse de Barol, dont les revenus passaient en grande partie aux bonnes œuvres. Sa charité avait recueilli Silvio Pellico, au sortir de son *carcere duro*, en Autriche, et lui faisait une prison dorée, dans laquelle, revenu de ses illusions premières, le pauvre homme terminait heureusement sa vie.

Cette excellente femme avait fondé à Turin un *refuge*, sorte de couvent où venaient échouer les repenties de la vie, et choisi pour aumônier de la maison un jeune prêtre de la province d'Asti, renommé par sa douceur et sa piété; cet homme était *Dom Bosco*.

Issu de parents pauvres, pauvre lui-même, il avait été recueilli par un prêtre qui lui enseigna les premiers éléments de français et de latin pendant que l'enfant gardait les troupeaux (1). Doué d'une mémoire prodigieuse, il fit promptement

(1) Ici se place une anecdote charmante, qu'un de ses biographes a racontée : Jean Bosco était doué d'une force et d'une agilité extraordinaires : il allait souvent à l'église. Or, à diverses époques de l'année, se tenait sur la place voisine une fête foraine, et, parmi les saltimbanques, il y avait un gymnasiarque dont les tours de force étaient accompagnés de blasphèmes et de plaisanteries obscènes, auxquels il mêlait des paris fantaisistes : ce qui attristait la piété de Bosco. Il résolut de le faire partir, et voici ce qu'il conçut.

Un jour, à la sortie des vêpres, le jeune homme se mêla au cercle nombreux qui entourait l'histrion. Celui-ci défiait les spectateurs au trapèze, à la course ou à la perche. Jean releva le gant. La foule s'étonna de tant d'audace, mais se montra sympathique au jeune jouvenceau. Le saltimbanque éclata de rire, lança quelques blasphèmes, mais force lui fut de tenir le pari.

Le comédien monte alors au trapèze et fait vingt tours sans perdre haleine. Bosco le suit et en fait trente. On applaudit.

Piqué au vif, le comédien propose une course dans l'avenue voisine. Jean

ses études, vivant avec peine du fruit de son travail, et entra bientôt au grand séminaire de Chieri.

Quelques années après, il était assez fort dans l'histoire ecclésiastique pour la professer avec succès; ses leçons ravirent le ministre Rattazi, auditeur inconnu du professeur qui s'ignorait. Ordonné prêtre à vingt-six ans, l'abbé Bosco vint à Turin compléter ses études théologiques, et fut nommé directeur d'un hospice, puis aumônier du couvent des Repenties, où nous le rencontrons.

Mais l'élément qui convenait à son zèle était ailleurs. Déjà, durant ses études à Turin, le jeune prêtre s'était adonné à ses goûts privilégiés : la visite des détenus et des jeunes gens pauvres.

C'est là que s'alluma la passion qui fut celle de toute sa vie.

Dès lors, il songeait à secourir les enfants pauvres, délaissés, livrés souvent aux passions mauvaises et à toutes sortes de corruption dans les prisons où on les enfermait parfois sans aucun discernement.

Un jour qu'il priait et cherchait dans sa pensée les moyens de faire quelque chose en faveur de cette misère publique, la Providence lui envoya un vagabond, qui, à seize ans, ne savait pas même faire le signe de la croix. Le prêtre, trop heureux de recueillir cette infortune, se mit à catéchiser le jeune homme. Garelli amena ses camarades du voisinage, des manœuvres qui aidaient les maçons, ceux-ci en amenèrent d'autres : en trois mois ils furent cent.

accepte et arrive bon premier. Les spectateurs trépignent et l'acclament : Ils commencent à railler le comédien. Pris de colère, le saltimbanque lance au ciel un nouveau blasphème, et déclare qu'il montera sur le peuplier voisin sans préparation comme sans aide. En effet, il grimpe et ne s'arrête que lorsque l'arbre plie et menace de rompre.

Jean monte à son tour et, arrivé à la hauteur où le peuplier se penche prêt à se briser, il renverse son corps de bas en haut, la tête restant au même point, tandis que les pieds et les jambes vont toucher la cîme de l'arbre, dépassant ainsi de plus d'un mètre le but atteint par son rival.

Le succès de Bosco fut complet, et les railleries tombèrent si bien sur le malheureux comédien qu'il dut déserter la ville et aller polissonner ailleurs. Ainsi, par l'habileté de Jean, on vit cesser un scandale qui attristait tous les bons chrétiens, et le nom de Dieu ne fut plus offensé publiquement. Bosco montrait déjà le zèle qui devait l'animer toute sa vie pour la gloire de Dieu.

Dom Bosco était au comble de ses vœux.

Chaque dimanche il les conduisait à la messe, les menait promener ensuite, leur donnait un repas, et tout en causant les instruisait doucement de leurs devoirs, des dangers qu'il y avait à vivre en dehors des règles sociales et religieuses, et les préparait ainsi à recevoir de plus solides enseignements. Il devait s'exhaler de sa parole, de ses manières, de toute sa personne un charme vraiment séduisant pour attirer, gagner l'estime, et bientôt l'affection de ces vagabonds et de ces jeunes gens d'ordinaire si dévergondés. On se moquait de Dom Bosco et de ses élèves :

« Ce sont des chenapans, lui disait-on ; vous n'en ferez jamais rien. »

Et les apparences étaient vraiment pour ses contradicteurs. Il en fit cependant d'honnêtes ouvriers et parfois de saints prêtres.

Mais pour arriver là, que de déboires! L'abbé Bosco était pauvre, et nulle part on ne voulait recevoir gratuitement ses petits mendiants. Enfin, il put louer une grange dans ce même faubourg de Valdocco où devait mourir le saint homme.

Quel triste lieu! On y avait installé un autel tant bien que mal, et l'évêque de Turin, invité un dimanche par Dom Bosco à y dire la messe, trouva un plafond si bas, qu'il ne put monter à l'autel avec sa mître.

Dom Bosco avait aussi pensé aux ouvriers sans travail, aux ouvriers honnêtes qui veulent vraiment travailler pour vivre, et que trop souvent le besoin et le désœuvrement pousseraient au crime. Parmi ces ouvriers, plusieurs étaient sans religion : quelques-uns, arrivés à l'âge de cinquante ans, n'avaient pas fait leur première communion. L'école du soir fut fondée. On y fit le catéchisme. Seulement, pour ne pas effrayer les ouvriers, on donna à l'œuvre le nom de classe du soir, où ils venaient volontiers.

Pour les désœuvrés, une école de jour et un refuge furent créés. Le charitable prêtre les pourvut du nécessaire en tendant pour eux la main.

Ainsi s'est fondée et développée cette admirable institution : d'abord le patronage du dimanche, puis les jeux, puis l'oratoire, puis les écoles, puis le *refugium*.

L'activité infatigable de l'apôtre ne devait pas se borner là. Les enfants furent instruits comme les ouvriers. Dom Bosco leur mit ensuite dans les mains un métier qui permît de gagner honnêtement leur vie. Il avait fallu dix ans pour que l'œuvre grandît au point qu'un vaste édifice et une église s'élevassent sur le terrain où elle était née, et pour que plus de deux cents enfants abandonnés y fussent logés, nourris et instruits gratuitement par les soins de l'abbé Bosco.

Vingt ans plus tard, en 1865, de deux cents on était arrivé à huit cents enfants et jeunes gens recueillis ; une nouvelle maison était fondée à Alexandrie, et partout on réclamait de nouvelles fondations.

Dans l'intervalle, une double nécessité s'était imposée au chef de cette entreprise : créer des prêtres pour assurer l'instruction, et des chefs d'ateliers pour apprendre les métiers.

Dom Bosco, qui fait des miracles, fut aussi le fondateur des prêtres Salésiens, au nombre, aujourd'hui, de plus de cinq mille, formés par ses soins ou par les soins de ses premiers disciples, qui ont accepté sa règle sous le patronage de saint François de Sales, et se répandent au loin, évangélisant, recueillant de jeunes enfants et fondant de nouveaux hospices. Ces prêtres dirigent plus de cent quarante maisons et fermes agricoles que le saint prêtre a établies en Italie, en France, aux États-Unis, au Brésil, dans l'Uruguay et le Paraguay, dans la Patagonie, et qui sont peuplées par environ cent mille enfants et jeunes gens.

Chaque année, vingt-cinq mille enfants sortent de ces établissements, leur apprentissage et leur instruction religieuse

terminés, et vingt-cinq mille autres enfants les remplacent. Quelques-uns de ces jeunes gens entrent dans les ordres ; mais le plus grand nombre, instruits dans un métier, deviennent de paisibles et honnêtes ouvriers. Que de services immenses rendus partout à tant de jeunes gens et à leurs familles ! C'est un spectacle merveilleux que celui de ces conquêtes pacifiques, œuvres de la bonté, de la charité et de la foi chrétienne, qui ne sont marquées que par des bienfaits de l'ordre matériel, moral et religieux.

Cet humble prêtre a, pour théâtre de son zèle immense, les deux continents ; il chante par mille voix et redit par mille cœurs les louanges du Dieu de charité !

« Pour vous donner une idée de la piété de la plupart de ces jeunes gens, écrit un visiteur de l'établissement de Dom Bosco, à Turin, je vous dirai que trois cents d'entre eux, tous les jours, en moyenne, s'approchent de la Table sainte, et que le fondateur, loin de pousser ces enfants dans la voie d'une piété exagérée, est obligé de modérer leur ferveur. Ces jeunes gens auraient peut-être fait des vagabonds, des malfaiteurs, Dom Bosco les a transformés en de courageux missionnaires, en des chefs d'ateliers, et en d'excellents ouvriers qui vont gagner honnêtement leur vie, qui ne seront plus les fléaux de la société, mais de bons citoyens, l'honneur de leur patrie et de leurs familles (1). »

Voilà l'œuvre sociale et chrétienne ; voilà le grand miracle accompli par cet homme, miracle vivant et visible tous les jours. Dom Bosco n'a jamais reçu ni fondations pieuses ni successions ; il n'a reçu que des aumônes au jour le jour, inconscient du lendemain, répondant quand même de l'existence de milliers d'enfants, et ne doutant jamais de la Providence, qui est venue toujours à son secours, à point nommé,

(1) *M. Danten*, rédacteur en chef du *Pas-de-Calais*.

le mettant souvent à l'épreuve, et le trouvant toujours calme, souriant, plein de foi et d'ardeur.

Dom Bosco, voyant dès le principe s'accroître le nombre des enfants, acheta une maison au prix de 30,000 francs, payables au comptant, avec un dédit de 100,000 francs. Il avait 2 francs dans sa poche. Mais Dieu lui envoya la somme nécessaire, et il paya de suite. Bientôt on le chargea de construire une église dans un des quartiers pauvres de la capitale du Piémont. Ce sanctuaire, sous le vocable de Notre-Dame Auxiliatrice, fut terminé en deux ans et coûta 1,000,000. 850,000 francs furent recueillis avec des dons offerts par des malades guéris subitement par la sainte Vierge. Le prince Amédée de Savoie, futur roi d'Espagne et frère d'Humbert Ier, en scella la pierre angulaire.

Comme autrefois le curé d'Ars opérait des prodiges par l'intercession de sainte Philomène, Dom Bosco en faisait au nom de Marie Auxiliatrice.

Au reste, ce thaumaturge était doublé d'un homme d'esprit, ce qui ne gâtait rien dans ses entreprises. Les deux d'ailleurs ne faisaient qu'un. Écoutons ce récit d'un de ses biographes.

Dom Bosco devait 4,000 francs aux ouvriers qui bâtissaient l'église dont nous avons parlé, à Turin. Il les fallait le soir même.

A grand'peine on a trouvé 1,000 francs. Il s'agit d'avoir les trois autres.

Dom Bosco se met à table à midi.

— Après-dîner, j'irai, dit-il, chercher ces 3,000 francs.

Effectivement, le repas fini, Dom Bosco allait sortir, lorsqu'un domestique en livrée l'accoste, le priant de venir voir son maître.

Le maître habitait un hôtel somptueux, mais il était au lit depuis trois ans.

— Guérissez-moi, dit le malade, et alors je ferai quelque offrande pour vos œuvres.

— Cela tombe à merveille ; nous avons besoin de 3,000 francs.

— 3,000 francs! Vous plaisantez, mon Père.

— C'est trop, n'en parlons pas.

Et, s'asseyant, Dom Bosco entame tranquillement une question politique.

— Mais, mon Père, c'est de ma guérison qu'il s'agit, non de politique, interrompit l'avare?

— Je vous ai indiqué un moyen, mais vous ne voulez pas plaire à la sainte Vierge.

— Mais aussi 3,000! Y pensez-vous?

— Je n'insiste pas, reprend le prêtre.

Et il se met à parler de la pluie et du beau temps.

— Enfin, obtenez-moi un peu de répit, et je ne vous oublierai pas à la fin de l'année, reprit le malade.

— A la fin de l'année! Mais c'est ce soir qu'il faut à Marie Auxiliatrice 3,000 francs.

— Ce soir ! ce soir ! On n'a pas 3,000 francs comme ça chez soi ; il faut aller à la Banque.

— Eh bien ! allez à la Banque.

— Vous n'y pensez pas! Voilà trois ans que je ne suis pas sorti de mon lit, c'est impossible.

— Rien n'est impossible à Dieu et à Marie Auxiliatrice, interrompit sévèrement Dom Bosco.

Et ce disant, il réunit toutes les personnes de la maison et les fait prier pour le malade. Après quoi, il ordonne qu'on apporte les vêtements de leur maître. Il n'y en avait plus ; on va en acheter. Sur ces entrefaites, le médecin survient, qui s'interpose et crie à la folie. Mais le malade se lève, va à la Banque, revient et donne les 3,000 francs.

— Merci, lui dit le confiant serviteur de la Sainte Vierge : vous avez fait sortir l'argent de la Banque, et Notre-Dame Auxiliatrice vous a fait sortir du lit (1).

(1) *Dom Bosco à Paris,* par un ancien magistrat.

DOM BOSCO

Que les athées et les impies se scandalisent, que les railleurs s'en moquent, ces faits extraordinaires n'en sont pas moins authentiques; qu'ils les expliquent autrement s'ils peuvent. C'est là du surnaturel, ou il n'y en a pas. Mais parler du surnaturel à ces hommes là, c'est égrener des perles en pure perte (1).

Dom Bosco n'était pas éloquent; il n'avait rien de ce qui charme et séduit la foule. Son aspect était vulgaire, sa parole embarrassée; de petits yeux perçants, mais le plus souvent voilés :

— J'y vois mieux en ne regardant pas, disait-il.

Mais il avait cette grande fortune que donnent une âme maîtresse d'elle-même et une ardente passion inspirée par la charité.

Il demandait avec douceur, mais avec insistance, on l'a vu, mais point pour lui-même :

— Il me le faut, disait-il; le boulanger attend et ne veut plus me faire crédit; demain mes enfants n'auront rien à manger.

Qui pouvait lui refuser dans ces conditions? Tout le monde donnait, depuis les plus humbles jusqu'au puissant ministre Rattazzi, jusqu'à Victor-Emmanuel.

Dans le peuple, voire dans les classes élevées de la société, on appelait souvent Dom Bosco pour bénir et guérir par sa bénédiction un enfant mourant. Le saint prêtre résistait d'ordinaire à ces appels, disant que Dieu seul et les médecins quelquefois avaient le pouvoir de guérir; mais, en fin de compte, si l'on insistait il cédait, parce que sa visite profitait, en définitive, si ce n'est au malade, du moins aux enfants qu'il avait recueillis.

Au début de sa carrière, Dom Bosco fit un autre genre de

(1) Ce qu'un proverbe chinois dit en termes spirituels : *jouer du luth aux oreilles d'un âne.*

merveille, celui-là prodigieux et incontestable. Il venait de prêcher une retraite aux jeunes prisonniers de Turin. Les fruits avaient été abondants : tous les enfants s'étaient convertis. Pour les récompenser, l'apôtre vénéré leur promit une promenade dans la compagne, avec collation dans le parc du palais royal de Stupinigi. Il va trouver le directeur de la prison, qui traite d'insensé un tel projet et refuse net.

Le prêtre va droit au ministre Rattazzi :

— Mais, dit celui-ci, je vous donnerai alors deux cents gendarmes.

— Je n'en veux aucun, reprend Bosco, et je réponds de tous à moi seul.

On le laissa faire, tant cet homme extraordinaire inspirait déjà une confiance sans bornes.

Au jour dit, il partit avec les jeunes détenus, sans gardien, sans gendarmes, les emmena au château royal, les catéchisa, les fit manger et s'amuser, et le soir, il les ramenait tous en rangs à la prison. Pas un ne manquait, aucun dégât ne fut commis par eux.

Telle était l'influence que Bosco exerçait autour de lui, que, sur les huit cents enfants qu'il élevait dans sa maison principale, aucun ne fut jamais puni par lui et ne résista un instant : son ascendant était irrésistible, et tous ces enfants se seraient fait tuer pour le défendre.

Les hommes ne lui résistaient pas plus que les enfants. Dom Bosco rentrait souvent à la nuit de ses courses de charité à la maison du Valdocco, et l'on savait qu'il revenait parfois les poches bien garnies. Un soir, attardé en des chemins difficiles, Dom Bosco rencontre un homme qui l'arrête :

— La bourse ou la vie ! s'écrie le voleur.

— La vie n'appartient qu'à Dieu, tu n'as pas le droit de la prendre; la bourse, la voilà, et tu n'y trouveras pas quatre sous.... Mais je te connais, je t'ai vu autrefois à la prison de Turin.

— Quoi ! Dom Bosco ! répond le voleur ; pardon, je ne vous avais pas reconnu.

— Cela n'excuse pas ta conduite, reprend l'homme de Dieu. Comme tu tiens peu tes promesses, misérable ! Mets-toi à genoux.

Et Bosco s'asseoit sur une borne, fait mettre à genoux le malandrin dans la boue, le confesse, le renvoie repentant, et continue sa route, après avoir embrassé le vieux pêcheur. Ce dernier fut placé honorablement ; il fut dans la suite un *bon larron*, bon père de famille, honnête et laborieux.

La vie de Dom Bosco courut ainsi plusieurs fois des dangers. Un jour, il reçut un coup de fusil tiré d'une fenêtre, car ses bienfaits parfois lui créaient des ennemis.

— Tout de même, dit-il, si la Sainte Vierge ne m'avait protégé, j'y étais.

Plus tard, il eut dans sa chambre la visite d'un assassin, auquel il déroba son révolver, déchargea l'arme et le conduisit dans la rue. Une nuit d'hiver, il est appelé dans un repaire de brigands pour un malade. Attaqué dans l'obscurité, il se défend et pare les coups de bâton en protégeant habilement sa tête avec une chaise.

Tantôt Dom Bosco échappe, grâce à son sang-froid, aux attaques des malfaiteurs ; tantôt son chien, *Il Griggio*, le délivre d'une autre attaque en étranglant un assassin qui essayait de tuer son maître.

Mais le vénérable père des malheureux avait paru si extraordinaire dès le début, qu'il fut persécuté par ceux qui devaient le soutenir et l'encourager. A l'origine, épouvantée des entreprises créées par ce prêtre sans ressources et des charges assumées par lui, une partie du clergé de Turin s'émut et le considéra comme fou.

On avait décidé de l'enfermer dans un hospice d'aliénés, et une voiture, amenée par deux ecclésiastiques, devait l'y conduire. Mais Dom Bosco avait connu leur dessein, et ayant fait

monter les deux prêtres dans la voiture avant lui, il referma la portière et cria :

— Fouette, cocher; vite à l'asile!

Et les deux prêtres furent enfermés quelque temps.

Dom Bosco, au mois de mars 1883, était venu à Paris faire connaître ses œuvres et quêter pour elles. Dès que sa présence fut connue dans la capitale, elle prit les proportions d'un événement.

Or un soir, un vieillard à l'air pensif, au maintien digne et noble, mais un peu sombre et hautain, demanda, sans se nommer, à voir Dom Bosco. On le conduisit dans un salon : il attendit trois heures. Enfin, son tour venu, il entre, salue poliment l'humble prêtre, et fait à brûle-pourpoint une profession d'incrédulité, surtout aux miracles.

— Je n'ajoute aucune foi, dit-il, aux miracles que certains vont proclamant.

Dom Bosco, étonné, non déconcerté, ne chercha pas à le connaître; il ne discuta point. Il se contenta d'enfoncer dans son âme, comme une sonde, doucement, adroitement, une série de questions. Deux de ces questions surtout embarrassèrent visiblement l'inconnu et le troublèrent un peu.

Le saint homme dirigea la conversation de manière à demander à son visiteur :

— Mais enfin, qu'admettez-vous en fait de vie future?

Ce qu'il admettait! Il ne le savait pas. Peut-être depuis longtemps n'y avait-il point songé. Il répondit :

— Ne perdons pas de temps à traiter cette question : je parlerai de la vie future quand je me trouverai dans le futur.

Dom Bosco ne sembla point remarquer ce qu'il y avait de cassant et de sans gêne dans cette réponse, et continua tranquillement à sonder son homme. Quand il eut bien lu dans l'âme de son interlocuteur ce qu'il voulait y lire, il posa résolument cette dernière question :

— Si vous êtes ainsi, qu'espérez-vous donc? Bientôt le présent ne vous appartient plus. Le futur, vous ne voulez pas qu'on vous en parle. Quelle est donc votre espérance?

A cette demande, l'inconnu, qui jusque-là avait tenu le front haut et regardé le saint en face, baissa la tête, et au lieu de répondre, il sembla réfléchir. Car, s'il s'était résigné à n'avoir plus de foi, jamais il n'avait pu se résigner à n'avoir plus d'espérance. Son espérance n'était qu'un songe. Il fallait réveiller le songeur, semblable à un homme qui s'éveille et qui cherche à saisir la réalité de ce que son rêve lui a montré.

Le prêtre le laissa quelques instants pensif; puis, voyant qu'il l'avait touché :

— Il vous faut penser à l'avenir suprême. Vous avez devant vous un peu de vie encore : si vous en profitez pour rentrer dans le sein de l'Église et implorer la miséricorde de Dieu, vous serez sauvé et sauvé pour toujours ; dans le cas contraire, vous mourrez en incrédule, en réprouvé.

Et l'inconnu de répondre :

— Je sais que de tous mes amis, très avancés en fait de philosophie, aucun n'a jamais résolu le problème : *ou l'éternité malheureuse ou le néant.*

Puis il ajouta :

— Je veux méditer sur ce que vous venez de me dire, et, si vous le permettez, je reviendrai vous voir.

Ce visiteur qui d'abord avait voulu se cacher, tenait maintenant à se faire connaître. Il serra la main du saint prêtre, et, en le quittant, remit sa carte.

L'inconnu étant sorti, Dom Bosco prit la carte et lut : *Victor Hugo.*

Quelques jours après, à la même heure, Victor Hugo revenait, et, abordant le saint homme, il lui prit les mains et dit :

— Je ne suis plus le personnage de l'autre jour; je vous ai fait une mauvaise plaisanterie en me présentant comme un

incrédule. Je suis Victor Hugo, et je vous prie de vouloir bien être mon ami dévoué. *Je crois à l'immortalité de l'âme, je crois en Dieu, et j'espère bien mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui puisse recommander mon âme au Créateur.*

On sait que deux ans après cette entrevue, dans ce même mois de mai au milieu duquel il avait manifesté à Dom Bosco son espoir de mourir entre les bras d'un prêtre catholique, Victor Hugo fut atteint de la maladie qui l'emporta.

Dans la soirée du 22 mai, il paraissait devant Dieu, mais sans avoir vu le prêtre, que ses parents et ses faux amis avait repoussé du lit du mourant, en refusant la visite de l'Archevêque de Paris.

Pauvre grand poète, que ne s'est-il plus tôt jeté aux genoux de Dom Bosco pour lui demander l'absolution, alors que la grâce l'en pressait ! L'Église eut accueilli le prodigue, elle aurait compté une victoire de plus.

Un mot encore sur Dom Bosco : c'était bien un autre Vincent de Paul que cet homme extraordinaire, et ses œuvres lui survivront toujours, parce qu'elles sont le produit de ce qui est le fond même de la religion catholique : la charité de Jésus-Christ (1).

(1) La vie et l'œuvre de Dom Bosco rappellent la vie et l'œuvre semblable, mais moins développée, d'un autre vénérable prêtre de ce temps, le P. Joseph, si connu et si aimé dans la ville de Lyon. Un trait de la vie de ce dernier peut parfaitement s'appliquer à Dom Bosco.

Le P. Joseph voyageait un jour en chemin de fer, pour ses courses apostoliques. Assis à sa place, il vit bientôt monter un gros monsieur, qui, à sa vue, se mit sans tarder à vomir contre le clergé tout ce qu'il avait lu dans les plus mauvaises feuilles. Cependant, le bon religieux récitait son bréviaire, sans s'émouvoir davantage.

Exaspéré sans doute par cette attitude calme, le corpulent personnage attaque le célibat ecclésiastique. Visant ensuite directement l'impassible religieux, il l'apostrophe ainsi : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas? » — Parce que je n'en ai pas envie. Et depuis quand marie-t-on les gens malgré eux? Toutefois, monsieur, puisque vous m'avez posé une question, j'en ferai une autre à mon tour : pourquoi voulez vous que je me marie ? — Pourquoi ? parbleu, rien de plus simple : pour avoir des enfants. — Des enfants ! eh bien ! ce n'est pas simple du tout, j'en ai assez sur les bras. — Comment vous avez des enfants. — Oui, monsieur, beaucoup. — Combien donc ? — Cent. — Vous avez cent enfants ! — Comme je vous le dis.

Ce disant, le religieux présenta au monsieur une carte indiquant sa qualité

BOUCHET (Louis)

INVENTEUR.

(1813 — 1890)

« Il ne fut pas riche, mais il trouva dans son désir de faire le bien le moyen de donner beaucoup. » (*Son panégyriste.*)

Le 14 mars 1890, une foule nombreuse et recueillie se pressait autour du cercueil d'un membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul : la tristesse était sur tous les visages et bien des larmes coulaient. Cependant les restes mortels que suivait cette multitude n'étaient point ceux d'un riche, d'un grand du monde. Dans ce cercueil reposait le corps d'un père de famille, qu'une vie de travail, d'intelligence, de mœurs pures avaient élevé de la pauvreté à une modeste aisance. Des pauvres, ses protégés, formaient comme une garde d'honneur.

de directeur d'orphelinat. Jamais un homme ne fut plus décontenancé que le peu poli voyageur. Il reprit timidement : « Je vois, ce sont des orphelins : mais avec quoi les nourrissez-vous ? — Avec le produit de mes sueurs et l'aumône de ceux qui ont du cœur. Comprenez-vous que si j'étais marié, il me faudrait renoncer à ce rude métier pour ne m'occuper que de ma famille ? et que ces enfants, qui n'ont en ce monde ni parents, ni foyer, seraient perdus ? — C'est vrai, ce que vous faites là est bien beau. »

Puis, le monsieur prit son porte-monnaie et remit au directeur de l'orphelinat une pièce de vingt francs, en lui disant : « Permettez, que je contribue à votre œuvre. » Le Père accepta avec reconnaissance, et, serrant la main de son bienfaiteur, il lui dit avec son meilleur sourire : « Voyez-vous, cher monsieur, vous vous faites plus mauvais que vous n'êtes. Vous n'avez que deux torts : le premier, c'est de ne lire que les mauvais journaux, les mauvais livres ; et vous savez ? qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

» Le second c'est de ne pas assez hanter les prêtres. Vous apprendriez que le cœur du prêtre, c'est Jésus-Christ, aimant tous les hommes par le cœur d'un homme. Or, aimer, c'est donner sa bourse et se donner soi-même ; si j'étais marié, je ne donnerais ni l'un ni l'autre. Supprimez le célibat, il n'y a plus de prêtres, plus de religion, plus de charité »

Le dénouement de cette courte histoire nous fait souvenir d'un autre trait qui s'est passé dans une ville de bains de mer, en Vendée Une petite Sœur des pauvres tendait la main pour ses vieillards dans un hôtel. Un étranger farouche crache dans la main qui demandait l'aumône : « Merci, monsieur, cela c'est pour moi ; mais, pour mes pauvres maintenant. »

Et l'impie désarmé ouvre son porte-monnaie, en tire une pièce de cinq francs et la donne à l'humble et douce victime de sa haine impie.

Pourquoi cette manifestation si sympathique? ces lignes le diront.

Rien de plus humble que l'origine de *Louis Bouchet*. L'aîné de sept enfants, il était issu de parents ouvriers et pauvres mais sincèrement chrétiens, qui surent, dans la peine et le travail, élever une famille nombreuse, gardienne vigilante de l'honneur et de la probité, si méconnue aujourd'hui dans certains milieux. On peut juger que l'aisance ne régnait pas dans cette famille, et que la jeunesse de Louis Bouchet ne fut pas réjouie de ces douceurs dont la tendresse des parents ne manque pas d'entourer ordinairement les enfants. Et pourtant, avant de mourir, le jeune homme dont nous parlons se rappelait avec délices le véritable bonheur qu'il avait goûté dans l'obscurité et la pauvreté de ses premières années.

Quel était donc le charme dont elles avaient été environnées? C'est qu'il avait vu régner dans sa famille l'ordre, l'économie, la charité qui savent partager avec de plus pauvres, la foi qui agrandit et ennoblit la plus humble position, la piété qui procure les seules vraies douceurs, le travail et l'étude enfin qui, en exerçant le corps et l'esprit, font connaître de suaves et pures jouissances inconnues aux âmes énervées par la richesse et l'oisiveté.

La jeunesse de Louis Bouchet nous offre le spectacle d'une de ces luttes difficiles, laborieux prélude d'une vie, qui, pour être devenue plus heureuse, ne resta pas moins pure et sans reproche. Il convenait que celui qui devait arracher à la matière d'importants secrets fût digne de pénétrer ces mystères naturels.

Dès l'âge de neuf ans, la nécessité l'oblige à travailler pour seconder les efforts du père de famille et subvenir aux besoins de tous. Doué d'une intelligence peu commune et d'une rare énergie de volonté, il sut se créer, en peu d'années, une position exceptionnellement honorable et avantageuse. Sans avoir jamais fait d'apprentissage il devient un ouvrier horloger consommé dans son art.

Puis la science de l'électricité le captive : il voit dans le fluide merveilleux une source de phénomènes à exploiter. Il concentre désormais son attention et ses études sur cette question si complexe des applications électriques. Les jours ne suffisent plus à son activité et, trop souvent pour sa santé, il demande aux heures de la nuit leur calme et leur silence pour continuer ou achever un travail commencé.

La réalisation d'un problème encore incomplet dans sa solution vient, sur ces entrefaites, s'imposer à lui. Une horloge régulatrice donnée doit marquer les heures sur plusieurs cadrans à la fois, placés à des distances diverses et dans diverses positions. Notre jeune électricien se met à l'œuvre de nouveau. Le fonctionnement des différents cadrans ne l'embarrasse pas, mais des phénomènes contradictoires et inexpliqués se produisent dans la distribution de l'électricité, et la science n'a pu encore résoudre ce cas difficile. Il résulte de là que la régularité absolue des récepteurs ne peut être assurée.

Notre intrépide praticien ne se laisse pas démonter, et dans un effort d'intelligence qui tient du génie, il invente un double contact, qui permet à l'horloge directrice de régler automatiquement la marche des cadrans récepteurs. Cette découverte, presque merveilleuse, est brévetée en France et à l'étranger; elle est complétée par la construction de récepteurs, dont le système de mécanisme imaginé par Louis Bouchet porte son nom. Ce nom passera à la postérité, et l'exemple de cet homme sera une preuve de ce que peut l'intelligence unie à un travail persévérant. D'autres profiteront de cette découverte pour faire de nouveaux pas dans cette voie, et produire ces merveilles de l'électricité qui étonnent tous ceux qui ne sont pas initiés à ses secrets.

Mais si la mort n'était pas venue si tôt, après trente-cinq ans seulement, arrêter cet intrépide chercheur, combien d'autres inventions et perfectionnements n'eût-il pas produits!

Si notre jeune inventeur fut un travailleur infatigable, un ouvrier heureux dans son art, il fut aussi un chrétien fidèle et résolu; et, dans sa conviction profonde et sa piété sincère, nous devons trouver une source de cette somme prodigieuse de travail, fournie dans une vie si promptement achevée.

On le voit prendre part aux manifestations de la foi catholique dans ces pèlerinages à Lourdes, devenus si nombreux; dans cette association des Conférences de Saint-Vincent de Paul dont il demande à être membre actif. Louis Bouchet y est reçu, et aussitôt ses confrères peuvent apprécier combien est précieuse leur nouvelle recrue.

La nature ardente et la foi vive du nouveau chevalier de la charité en font un modèle dont le zèle réchauffe et enflamme les cœurs qui ont le bonheur de l'approcher. Sa charité est inépuisable et ingénieuse, et il est au comble du bonheur quand il a pu soulager une misère, consoler une douleur.

Un pauvre vient lui dire un jour qu'il manque totalement de pain, et qu'il ne sait où s'adresser pour se le procurer.

— Voici cinq francs, dit Louis Bouchet, n'en parlez à personne, et revenez me trouver si vous avez encore besoin.

L'ouvrier donnait à son frère l'ouvrier. Un autre jour, un malheureux lui apporte sa montre en disant :

— Estimez-la moi, j'ai un besoin absolu d'argent; ne me donneriez-vous que quinze francs, je vous la laisserais.

— Mon cher ami, reprend-il, vous vous repentiriez de votre décision; voici vingt francs, je garde votre montre en dépôt et je suis persuadé que d'ici peu vous viendrez la chercher.

Au bout de huit mois, cet homme revenait apportant les vingt francs avancés, reprenait sa montre et remerciait M. Bouchet de son délicat procédé.

Ainsi notre inventeur n'était pas riche, mais il trouvait dans son désir de faire le bien, le moyen de donner beaucoup.

« Tout le monde l'aime, dit un de ses amis, tous l'estiment et la tristesse est générale quand on apprend que la maladie dont il souffre depuis plusieurs mois est mortelle. »

On sait qu'il est frappé à mort, mais sa foi vive veut obtenir un prodige de la bonté de Dieu. Cette grâce il ne la demande pas pour lui, mais pour son épouse et ses chers petits enfants auxquels sa présence ici-bas est encore si nécessaire.

Les soins les plus dévoués l'entourent, on prie de tous côtés, mais le mal fait des progrès effrayants.

Le malade se prépare donc au dernier passage, il reçoit les sacrements dans les sentiments de la plus vive contrition.

« Mon sacrifice est fait, dit-il à celui qui lui apprend que son mal est sans remède, je suis dans les bras de Dieu, que sa volonté soit faite et non la mienne. »

Cependant les souffrances deviennent terribles, et pas une plainte ne s'échappe de ses lèvres brûlantes et desséchées.

« Mon Dieu, encore, encore des souffrances, s'écrie-t-il, et quand une crise paraît s'apaiser, il en désire une autre pour avoir le bonheur de souffrir pour Dieu et mériter davantage. »

Dans un autre moment, ses douleurs lui donnant un instant de calme, il se tourne vers les personnes qui le veillent, et le visage radieux, il laisse échapper cette sublime exclamation :

— Oh! si vous saviez comme il est bon de souffrir pour Jésus!

Et comme son confesseur lui disait :

— Allons, cher ami, soyez sans crainte, vous êtes armé; bientôt vous irez vous reposer en Dieu.

— Je suis armé, répond le malade, alors, mon Dieu, oh! venez!

Voilà à quels sentiments admirables la foi sait élever les âmes et les prépare à entrer calmes et joyeuses dans cette éternité, redoutée des mauvais chrétiens.

Ce fut dans ces belles dispositions que la mort vint le ravir

à l'affection des siens, au moment où le pieux malade murmurait ces dernières paroles :

« Merci d'être venu, ô mon Dieu ; désormais je suis assuré d'être à vous pour toujours. »

Puissent les exemples d'une telle vie et d'une pareille mort fortifier dans leur foi ceux qui ont le bonheur de croire.

BRIZEUX (Auguste)

POÈTE.

(1803 — 1858)

« Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
« Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres. »
(Brizeux.)

« Une voix suave, pure et fière, écrivait M. Nettement en 1858, vient de s'éteindre sous les frais bocages de la poésie. »

Brizeux fut, quoi qu'on en ait dit, un poète catholique, dont l'esprit a connu un instant le doute et traversé les idées de son temps, mais qui est revenu à la foi de ses premières années, comme il est toujours revenu à sa Bretagne aimée, après ses courses dans le monde. Le lecteur pourra s'en convaincre par ces lignes.

Nous n'avons pas à chercher dans des pages étrangères les détails de la biographie d'Auguste Brizeux : le poète a pris soin de les écrire lui-même. Sa vie ne fut pas très répandue au dehors : ce fut une vie cachée, un peu sauvage, connue seulement de ses intimes.

Un homme politique qui l'a connu et aimé, d'autant plus aimé qu'il l'a plus connu, M. de Kerdrel a dit : « Dans l'âme du poète, à côté de ces puissantes facultés, de ce sentiment exquis du vrai beau, qui lui a valu une des plus grandes répu-

tations littéraires, une des plus durables de notre temps, il y avait des qualités, des vertus dont ses lecteurs ont pu soupçonner l'existence, mais dont ses amis seuls connaissaient toute l'étendue. Que de choses à dire sur la générosité de son cœur, sur l'indépendance de son caractère, le plus noble que j'aie jamais rencontré, sur cette pauvreté volontaire, qu'il avait non pas subie, mais choisie comme la meilleure part en ce monde.

» Né en Bretagne, dans les premières années de ce siècle, à Lorient, il s'éprit de bonne heure de sa terre natale. C'était un vrai Breton, Français parce que la Bretagne est française. Sa mère était une femme remarquable par son exquise délicatesse d'esprit et de cœur; dès le berceau il en eut une autre, non moins tendre, non moins chère, non moins vénérée, dit M. de Pontmartin, la Bretagne!

Pour la première fois, je quittai mes deux mères,

a-t-il pu dire dans *Marie*. Son éducation se fit en trois endroits différents : au bourg d'Arzanno d'abord, chez le curé de l'endroit, son oncle; puis au collège de Vannes, et enfin au collège d'Arras, dont le proviseur était aussi son parent. On peut déjà s'arrêter ici un moment, et signaler en germe bien des inspirations qui se retrouveront plus tard à travers son œuvre.

» L'éducation de Brizeux a été, même au collège, douce et maternelle; il n'a pas eu ce malheur ou ce travers, aujourd'hui à la mode et malheureusement trop souvent justifié, de maudire et de détester les studieuses années de son enfance; de jeter à ses professeurs, à ses maîtres ces anathèmes, ces cris de colère, ces violentes épithètes de marchands de grec et de latin, dont un poète célèbre a donné le déplorable exemple.

» Comment la poésie, cette fleur du matin, pourrait-elle se conserver intacte dans une âme ainsi irritée contre le temps où elle était jeune et pure, où s'éveillaient en elle les premières, les plus fraîches harmonies? Ne fût-ce que par amour pour

Virgile, l'homme fait devrait toujours respecter et chérir l'époque où il fut écolier. Virgile! j'ai nommé un des amis, un des modèles de Brizeux. Le reste en lui se tempérait de cette grâce, de cette élégance virgilienne que Joubert a appelée *suprême*, qu'aucun poète moderne n'a dépassée, et où le beau ciel de Naples et de Mantoue se colore déjà de quelques teintes de la lumière divine.

» Mais nous n'en sommes encore qu'à l'enfance de Brizeux.

» Il a chanté le curé d'Arzanno :

> Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
> Que tel je respectais, que j'aimais comme maître.

» Ainsi, dès ses premiers pas dans la vie, la poésie de Brizeux recevait de son paisible entourage une impression décisive : elle restait pour ainsi dire filiale; au lieu de s'épancher au dehors, au devant d'images nouvelles et d'émotions inconnues, elle s'enfermait, comme en son cadre naturel, dans cet ensemble de tableaux rustiques, de couleurs locales et de figures aimées, qui pénétraient également ses regards, son imagination et son cœur.

» C'est à cet accord primitif entre ce qu'il vit, ce qu'il sentit et ce qu'il chanta, que Brizeux dut ce caractère de simplicité originale, ce fonds de sincérité, de recueillement et de tendresse qui résista chez lui à toutes les épreuves et le ramena sans cesse, après les heures de trouble ou les saisons de voyage, aux mélancoliques douceurs du berceau et du bercail (1). »

La vie extérieure du poète est contenue en quelques lignes.

Deux voyages à Paris, une étroite amitié avec Alfred de Vigny, une comédie en un acte et en vers, ayant pour titre : *Racine*, un cours de littérature professé vers 1832 à Marseille, un voyage en Italie qui conduisit le poète à Florence, à Gênes,

(1) De Pontmartin.

à Venise, à Rome et à Naples, voilà tout le mouvement extérieur de l'existence de Brizeux.

A l'âge de vingt ans, il vint à Paris. C'était vers l'année 1823, dans les plus beaux moments de la Restauration, à l'époque où l'école romantique était dans la fleur de sa nouveauté et dans toute la ferveur de ses espérances.

Mais le poète breton n'appartient pas à cette école, dit M. Nettement, il ne relève que de lui-même, il est de l'école de la foi et de l'honneur. Ses vers, fils de l'inspiration, jaillissent spontanément d'un cœur ému, joyeux ou triste. Brizeux n'a point appris la langue des autres; il parle la sienne. Cependant il fut accueilli par les romantiques de l'époque, et ses principales relations furent avec Alfred de Vigny, de Beauchesne, Auguste Barbier, Turquetty et Sainte-Beuve. Cette société devait influer sur le génie poétique de Brizeux, surtout dans la double inexpérience de la jeunesse de l'âge et du talent.

Aussi son esprit s'ouvrit aux idées de liberté qui soufflaient alors, et nous devons constater qu'en quittant la capitale, il emporte des sentiments contradictoires : l'horreur des crimes de la Révolution et l'amour exalté de la liberté, ce qui ne le rendit pas insensible à l'influence de la révolution de 1830. « C'est justement l'époque, remarque M. de Pontmartin, où le poète a traversé Paris et a laissé quelques-unes de ses croyances s'accrocher aux ronces de cette civilisation nouvelle. A côté de ses vers pieux à sa mère, d'autres sentiments, d'autres idées se font jour. Il chante la liberté, non plus la liberté chrétienne ou bretonne, mais la liberté révolutionnaire qui vient de soulever des pavés....

» Voilà Brizeux tout entier. La Bretagne à l'horizon, toujours chérie, toujours regrettée, toujours chantée, la Bretagne où il reviendra plus tard et qu'il adjure de garder fidèlement ses croyances comme le plus précieux de tous les biens; mais pour le moment Paris est au premier plan, Paris avec ses dissolvants, ses conseils perfides et les nuages de son ciel; Paris

où les alcyons et les poètes laissent des plumes de leurs ailes, qui allument le réchaud de Le Braz, Paris que l'on regarde en s'écriant :

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis !

et dont on dit avec amertume :

Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie;

Paris que l'on déteste, que l'on fuit, mais dont on garde au flanc ou au cœur cette blessure qui agite ou qui plaît, qui même en se guérissant se reconnaît à la cicatrice, et qui se rouvre à certains moments.

» Tel fut ce talent, telle fut cette âme qu'on aurait tort de représenter sous un autre jour que le véritable. A la distance où nous sommes placé, en dehors de tout parti pris, il nous a paru que le meilleur hommage à rendre à ce doux et fier poète était de ne rien dissimuler, d'éviter, en parlant de lui, même l'ombre de ce qu'il haïssait le plus, le convenu et le mensonge. L'inspiration réelle du délicieux poème de *Marie*, au moins dans quelques-unes de ses parties primitives, ce n'est pas le christianisme de Manzoni et de Silvio Pellico, d'Ozanam et de Lacordaire; c'est plutôt ce que j'appellerai la nostalgie catholique et bretonne (1). »

Cette disposition d'esprit du poète a pu faire illusion à quelques critiques souvent en quête de scandales et de nouvelles recrues pour l'armée des libres-penseurs, et ainsi, plusieurs ont pu se croire autorisés à dire que Brizeux ne fut pas un poète catholique. La plupart d'entre eux, il est vrai, savent-ils seulement ce que c'est qu'un catholique. Ce n'est

(1) M. de Pontmartin.

AUGUSTE BRIZEUX

pas celui dont l'âme n'a jamais été assaillie par le doute et n'a jamais éprouvé de défaillance; c'est un homme qui, peut-être, a eu le malheur de connaître le mal et ses conséquences, mais qui a lutté, qui est sorti victorieux en s'appuyant sur la foi et la prière. Ce n'est pas un ange, c'est souvent un pécheur. Il tombe parfois, mais se relève, se rappelant cette prière du Sauveur : *Notre Père, qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas tomber en tentation, mais délivrez-nous du mal.* Ce serait donc méconnaître les conditions de la vie chrétienne que d'incriminer Brizeux au point de l'arracher à la religion de son enfance.

On peut opposer à ces affirmations intéressées le témoignage des amis du poète, qui tous, même les plus hostiles à ses idées chrétiennes, ont constaté son retour à la foi longtemps avant sa mort.

Déjà, en 1853, ces sentiments s'étaient affermis et se révélaient dans les beaux vers qui suivent :

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique :
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres (1).

Le travail qui s'est fait dans l'âme du poète est ici sensible. Il a voulu voir, il a vu; peser les systèmes, il les a pesés; interroger les écoles de savoir et de philosophie, il les a interrogées à ses dépens, il est vrai, mais il en est revenu à l'affirmation catholique. Aussi cette foi prolonge-t-elle en lui la jeunesse éternelle de l'âme, et son talent abreuvé du vrai, du beau et de l'honnête porte encore, sur la fin de sa vie, des fleurs dont les parfums réjouissent le cœur.

(1) Ces derniers vers ont été remis sous pli cachété à un apostat fameux, de notre temps, dans un banquet récent, que celui-ci s'était fait offrir dans la patrie de Brizeux et la sienne. Quand l'apostat eût pris connaissance du contenu de la lettre, il pâlit, mais n'en continua pas moins d'égayer les convives par les saillies de sa verve railleuse et impie.

Nous l'avons dit, le poète toujours digne et fier, malgré sa pauvreté, ne voulut pas s'abaisser à rechercher la popularité et la fortune ; on aime à trouver la fierté du caractère chez ceux à qui Dieu a donné l'élévation du talent. Une chétive pension sur le budget du ministère de l'instruction publique, propre seulement à l'empêcher de mourir de faim, telle fut son unique ressource. Les vers illustrent parfois, presque jamais ils n'enrichissent.

Brizeux n'eut point de ces renommées retentissantes qui forcent l'attention de ceux qui gouvernent : il fut le poète des âmes délicates et choisies. On ne lui offrit rien ou peu de chose ; il ne demanda rien, il eut raison. L'Académie, qui dès avant 1848 couronna son poème des *Bretons*, aurait pu faire quelque chose de plus : elle ne l'a pas voulu. Ne lui en faisons pas un crime. Nous n'aurions pas eu l'admirable spectacle du poète acceptant la pauvreté comme une dure, mais chaste compagne, et lui demeurant fidèle avec une énergie toute bretonne.

C'est cette vertu que célébrait un poète du Midi, homme de cœur et de fidélité, M. Autran, en adressant à Brizeux ses *Epîtres rustiques* :

> Oui, nous nous souviendrons, ô barde, ô cher poète,
> De t'avoir vu passer rapide, haut la tête,
> Regardant peu la foule et des passants heurté,
> Portant avec bonheur ta fière pauvreté.
> Dans ces temps avilis, où les âmes rampantes
> Aux sordides marchés vont par toutes les pentes,
> Où l'on est pour chacun le seul mot du destin,
> Toi rêvant à l'écart, toi stoïque et hautain,
> Tu semblais condamner, par ta seule attitude,
> Tant d'âpre convoitise et tant de servitude.

Le poète et le chrétien, en Brizeux, sont donc supérieurs. Il a une élévation de sentiments, une harmonieuse unité de pensée et de vie, une dignité mélancolique, une foi religieuse simple et digne qui édifie et charme.

C'est le reflet de la paix que donne la vraie foi religieuse

aux hommes qui la pratiquent de bonne volonté. Leur cœur n'est point vide.

Quand viennent à s'enfuir le printemps de la vie et l'amour de la famille, s'ils éprouvent des déceptions, il est un amour qui ne leur manque jamais, l'amour pour Dieu que nous n'aimons jamais assez, car il nous aima le premier et sans mesure. C'est la supériorité de Brizeux sur beaucoup d'autres poètes : le catholicisme, ses dogmes saints, ses pieuses cérémonies, ses sublimes et délicieuses croyances sont l'âme même de ses vers, et l'on répétera longtemps le *Chant de la Coupe* qu'il s'adressait à lui-même et qui caractérise si bien sa pensée :

O poète rustique, ô poète sincère !
Sois heureux de ta coupe, et redis en tout lieu
Ce vers qui soutiendra souvent notre misère :
« *Aimons notre pays et surtout aimons Dieu.* »

« Aimons, ajoute M. Nettement, c'est un beau mot. L'âme est à la fois un regard et un foyer. Le foyer ne s'est jamais éteint chez Brizeux, parce que son regard s'est toujours tourné vers les plus nobles choses : la patrie, la famille, la vertu, Dieu surtout, et parce que le rayon qui éclairait son regard échauffait en même temps son cœur.... Rien de plus propre à rasséréner les âmes que la lecture de Brizeux. »

Malheureusement, la mort inflexible et subite n'a pas permis au poète de recevoir les consolations religieuses : « Si Brizeux eût été averti à temps, disait un vénérable recteur du Morbihan, il aurait certainement appelé un prêtre. Je le connais, il s'est assis souvent à cette table. C'était un véritable Breton, c'est-à-dire un chrétien. »

Nous croyons donc facilement aux paroles de M. de Kerdrel, disant de cette mort imprévue : « La foi dont M. Brizeux a donné tant de preuves, jointe à cette abnégation prolongée qui fut toute son existence, a plaidé et gagné, je l'espère, sa cause devant la miséricorde divine. »

Un prêtre du clergé breton qui se trouvait à Rome pendant le séjour de Brizeux en cette ville lui rendit ce témoignage.

Il l'avait vu pieux, plein de foi, fougueux sans doute, comme sont les héros de ses poèmes. Il logeait à l'*Hôtel de la Minerve*, et comme il était pauvre et fier, il demeurait au lit jusqu'à midi pour tromper la faim. A cette heure il se levait, et buvait à son dîner, le seul repas qu'il fît, une bouteille de vin liquoreux qui se vendait à bon compte dans le pays. Alors il devenait bruyant et communicatif, mais ne disant jamais un mot contre la religion et la morale.

Mais qu'est-il besoin de ces témoignages? La foi? Brizeux y revint toujours comme à son pôle, comme à un asile, comme à sa Bretagne, comme à ses naïves et pures affections d'enfance.

« Redisons-le en terminant, ajouterons-nous avec M. de Pontmartin, le poète était suave, tendre, pieux, chrétien. Il reste encore, il restera toujours une des expressions les plus pures, les plus élevées, les plus délicates de la poésie contemporaine, une des protestations les plus courageuses, les plus éloquentes contre le sensualisme et le mercantilisme de la littérature moderne. Toujours son nom doit revenir un des premiers sous la plume de quiconque adjurera le talent de ne pas trahir sa céleste origine, de ne pas flatter le mal, de ne pas être servile, de ne pas préférer la matière à l'âme, de ne pas adorer le succès, la force, la jouissance, l'or, ces idoles des sociétés déchues; de n'exprimer que le beau et de n'exhorter qu'au bien. Je connais des gloires plus lucratives : je n'en connais pas de meilleure. »

CABANEL

PEINTRE D'HISTOIRE, DE L'ACADÉMIE.

(1823 — 1889)

« Toute sa vie le grand artiste s'est souvenu du vieux proverbe local : Nul n'est enfant de Montpellier, s'il n'est enfant de Marie. »
(Mgr DE CABRIÈRES.)

La peinture est un art merveilleux : ne sont-ils pas, en quelque sorte, créateurs, ces maîtres admirables qui savent saisir les jeux les plus variés de la lumière et les fondre dans des œuvres dont le coloris et la forme exquise reproduisent si fidèlement les effets sublimes de la nature!

C'est par ces qualités que se distingue l'artiste dont nous écrivons le nom. La forme délicate, le coloris vigoureux et tendre à la fois, tels étaient les dons principaux de ce maître de l'École française, dont l'influence a été considérable sur l'art au XIX^e^ siècle. On peut dire de *Cabanel* qu'il fut un *maître* dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire un artiste qui, possédant au plus haut degré toutes les ressources de son art, ne s'est pas borné à des travaux personnels qui l'ont rendu célèbre, mais qui en porta la passion jusqu'à faire passer, dans l'esprit d'une foule d'élèves ou d'imitateurs, le grand souffle qui l'animait.

Aussi bien, Cabanel était-il professeur par nature et par goût avant de l'être par devoir à l'École des Beaux-Arts, et il a créé non seulement des toiles qui sont de vrais chefs-d'œuvre, mais également des peintres, et par douzaines, et de grands peintres, sans compter l'action exercée par son influence sur les beaux-arts de son temps. La liste serait longue, elle serait presque interminable des élèves de Cabanel; mais comment ne pas faire honneur au maître des noms de Louis Adam, Benjamin Constant, Chartran, Raphaël Collin, Flameng, Moreau

de Tours, Boutet de Monvel, Aimé Morot, et surtout des noms tels que Sébastien Lepage, Besnard et Gervex.

Cabanel représentait la vieille école dans le mouvement contemporain. « Il était, dit Sergines, la perfection même dans la tradition d'Abel de Pujol, de Flandrin, de Picot, de Coignet, de Delaroche et d'Ingres. Il avait le coloris précieux de l'un, la savante composition de l'autre et la méthode froide et raide de tous. La correction de la ligne était absolue chez lui, peut-être excessive, car comme « régent » des arts il s'acquittait de sa tâche avec un perpétuel souci de la forme qui donnait parfois à rire. »

Cabanel était un méridional. Qui l'eût dit à voir sa manière? Né à Montpellier en 1823, il a laissé à sa ville natale plusieurs de ses toiles. Élève de Picot, il fit ses débuts au Salon de 1844, en exposant un sujet religieux : *l'Agonie du Christ au jardin des Oliviers*.

L'année suivante, à un âge où d'autres commencent à peine leurs études artistiques, il remporta le second grand prix sur un sujet semblable : *Jésus dans le prétoire,* et obtint, par suite d'une vacance, la pension et les avantages attachés au premier grand prix. Il continua ainsi ses travaux, les sujets qui répondent à ses sentiments chrétiens ayant toujours la préférence de son pinceau; et, après son retour de Rome, l'artiste expose *Saint Jean* (1850), *la Mort de Moïse, le Martyr chrétien, la Glorification de saint Louis*, *Un soir d'automne, la Plantation d'un Calvaire,* et d'autres sujets religieux ou profanes très remarquables, ainsi que des portraits.

A l'Exposition universelle de 1867 figurèrent *le Paradis perdu, le Poète Florentin,* etc.... Cabanel, aux diverses expositions, avait obtenu toutes les récompenses les plus enviées, parmi lesquelles la médaille d'honneur au Salon de 1865. Ses fresques du Panthéon, aujourd'hui profanées par l'impiété de nos représentants, lui feront peut-être moins de gloire que ses innombrables toiles, et le mérite de ses portraits a été, dit Ser-

gines, fort contesté, jusqu'à ce qu'il donnât un jour deux chefs-d'œuvre, qui vaudront mieux pour la postérité que plusieurs de ses œuvres. C'était, au Salon de 1886, les portraits du *Fondateur* et de la *Fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres* qui furent applaudis par toute la critique, et Cabanel aura eu cette gloire d'avoir été pour un temps incontesté et acclamé par tous. Après cela, il faut rappeler la décoration du Salon des Cariatides à l'ancien Hôtel de Ville, brûlé par la Commune, *les Douze mois*, *Louis XIII et Richelieu* au Luxembourg, *les Quatre éléments* à l'hôtel Say, *les Cinq sens* et *les Heures* à l'hôtel Pereire, enfin dans ces dernières années, *la Cléopâtre* et la toile représentant *Thamar et Absalon*.

Cabanel avait succédé, en 1864, à Horace Vernet, comme membre de l'Académie des beaux-arts. Il travaillait encore, huit jours avant sa mort, dans le superbe hôtel qu'il s'était fait construire, 14, rue de Vigny. Une nuit, il s'est éteint entouré de tous les siens et fortifié par les dernières prières de l'Église.

Sa sépulture eut lieu à Montpellier, le 28 janvier 1889 Après le service religieux, Mgr de Cabrières a prononcé en termes éloquents l'éloge de l'artiste. Le prélat a rappelé sa naissance modeste à Montpellier, ses années d'études, ses premiers succès, ses triomphes précoces et rapides à Paris, sa grande renommée, et, parlant assez longtemps des sentiments religieux de Cabanel, qu'il connaissait mieux que personne, il a dit que toute sa vie le grand artiste s'était souvenu du vieux proverbe local : « Nul n'est enfant de Montpellier, s'il n'est aussi enfant de Marie. »

C'était proclamer sa foi et sa piété envers la Mère du Sauveur.

Cabanel était un homme d'intérieur et un travailleur assidu ; il sortait peu, recevait la visite de ses amis intimes, Bouguereau, Jérôme, et son élève Benjamin Constant. Son

ami le plus cher était M. Hébert, l'ancien directeur de la villa Médicis, à Rome. Ce grand peintre a laissé plusieurs tableaux inachevés. On pouvait voir, à l'époque de sa mort, dans son atelier, immense pièce de deux étages de hauteur, qui comprenait toute la surface de l'immeuble, deux portraits presque terminés. Deux jours auparavant, cet infatigable travailleur disait encore :

— Il ne faut plus qu'une séance pour que tout soit fait.

Cette dernière séance lui a manqué, mais son nom ne sera pas oublié.

Au physique, Cabanel était de taille moyenne, avec des cheveux blancs bien frisés et une barbe soigneusement partagée en deux pointes. Il eût pu poser avantageusement comme modèle, ayant ce qu'on appelle une fort belle tête d'artiste. Le regard droit et franc n'avait rien de dur, et ses manières, pleines de courtoisie, attiraient la sympathie sans familiarité. Il était correct en toute sa personne comme dans son art. Tout indiquait chez lui cette recherche constante de la régularité en tout. Pendant l'hiver, enveloppé d'une longue pelisse, costumé par les tailleurs les plus en renom, il portait haut la tête et entrait à l'atelier comme un roi grec en scène.

Professeur à l'École des beaux-arts, avec cette grandeur apparente, il aimait à se faire l'ami de ses élèves et tenait à leur affection ; ce qui ne l'empêchait pas d'être sévère parfois. Ainsi, un matin d'hiver que Cabanel, arrivé à l'atelier, attendait que le sang eût repris dans ses mains son cours régulier, le nouveau de l'atelier, naïf jeune homme, lui dit tout haut :

— Mais, Monsieur, il n'y a pas de feu.

Cabanel le foudroya du regard et ne lui pardonna point sa balourdise. Il lui demanda un beau jour ce que faisait *monsieur son père.*

— Il est pharmacien, répond l'étourdi.

— C'est une belle partie, reprit le maître, et vous devriez y songer.

Puis il alla examiner l'esquisse d'un autre rapin.

Le fils du pharmacien, désormais, n'eut d'autres ressources que de se faire inscrire dans un atelier d'architecte.

CARO (Elme-Marie)

PHILOSOPHE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

(1826 — 1887)

« Après un chaleureux plaidoyer en faveur de ses convictions : « Pour moi, s'écria-t-il, » plus je sens la mort, plus j'affirme l'âme. »

(M. d'Haussonville.
Éloge de M. Caro à l'Académie.)

M. *Caro* est connu principalement par ses cours brillants de philosophie, très-goûtés des dames et fort suivis des amateurs de belle littérature.

Professeur éloquent et polémiste redoutable, il a, sur tous les grands problèmes, déclaré et défendu, avec une politesse toujours courtoise, sa pensée toujours ferme et profonde dans ses convictions spiritualistes. Nous devons rappeler ses talents, louer son caractère, dire la juste autorité de ses jugements et les regrets que sa mort a causés parmi les nombreux étudiants de ses vingt-quatre années de professorat.

Elme-Marie Caro est né à Poitiers, où son père était professeur de philosophie. Après de brillants succès scolaires, il achève ses études au collège Stanislas, remportant au concours général le prix d'honneur de philosophie, et entre à l'École normale, d'où il sortait, après trois années, agrégé de philosophie. Professeur dans plusieurs collèges, il fut ensuite

nommé suppléant à la Faculté des lettres de Douai, et en 1851, appelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. En 1856, M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, l'avait choisi pour aller exposer à Anvers, devant une société littéraire, les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France. En 1861, M. Caro devint inspecteur de l'Académie de Paris, trois ans plus tard, M. Victor Duruy, alors ministre, le nommait professeur de philosophie à la Faculté de Paris. L'éminent philosophe a occupé cette chaire pendant vingt-quatre ans, sans solliciter ni obtenir aucun autre honneur universitaire, et quand nous aurons ajouté qu'il entra, en 1869, à l'Académie des Sciences morales, et qu'en 1874, il fut appelé à succéder à M. Vitet de l'Académie française, nous en aurons fini avec les événements qui ont marqué sa carrière publique. Peu de vies ont été aussi unies et aussi simples. Elle s'est écoulée tout entière à l'ombre de cette vieille Sorbonne, dont les maîtres savent depuis tant d'années joindre à une érudition solide le goût et la clarté ! M. Caro y occupa la chaire de Jouffroy et de Cousin. L'héritage était lourd, car, malgré lui, le public le plus bienveillant procède par comparaison. Le nouveau professeur fut aussitôt reconnu digne de ses illustres devanciers. Il sut se faire une place et se créer un groupe d'auditeurs distingués et nombreux.

Sous le prétexte que la science positive ne peut admettre aucune religion, il s'était formé, vers la fin du second Empire, une école de libres-penseurs qui avait ses réunions, ses journaux, ses pontifes. Cette secte (car la libre-pensée est une secte) comptait des affiliés dans la bourgeoisie et surtout dans le monde des ouvriers. Ses journaux, dits littéraires, étaient répandus partout avec une profusion étonnante, surtout dans les ateliers, où les ouvriers qui lisaient ces élucubrations étranges finissaient par croire qu'ils devenaient de véritables savants.

Ce fut contre cette maladie morale que lutta courageusement M. Caro.

Sans doute, il ne réussit pas à détruire le mal, il n'y pouvait songer ; mais il l'arrêta en partie et l'enraya, ce qui était déjà un résultat.

Dans ses cours, il affirmait ses croyances spiritualistes ; dans ses livres, il donnait à sa pensée un développement qui permettait d'en saisir les nuances les plus délicates. *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques* eut un succès retentissant et de meilleur aloi que la *Vie de Jésus* de Renan. Ce dernier écrivain est tombé dans les bas-fonds de la littérature : enchanté du scandale qu'il a causé, heureux du bruit et des discussions auxquelles il a donné lieu. M. Caro, lui, n'a jamais dévié de la ligne droite ; il n'a pas eu à rougir d'une seule de ses œuvres, et il mourra dans la force de l'âge, dans la plénitude de son talent, aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu.

C'est à partir de 1875, après son entrée à l'Académie, que le docte professeur commença la série de ses cours, qui lui conquirent en peu de temps une grande renommée. C'était toujours contre l'athéisme. Au fur et à mesure que s'affirmait et s'établissait le nouveau gouvernement, les doctrines matérialistes, favorisées par ses chefs, prenaient place dans nos grandes écoles, au nom de la liberté des croyances, comme si une négation était un article de foi, en attendant que, toujours au nom de la liberté, on arrivât à expulser de leurs chaires les professeurs qui défendaient les doctrines spiritualistes. M. Caro redoubla de courage et d'efforts, et ce sera le grand honneur de sa carrière que cette énergie toujours persévérante contre le matérialisme officiel.

L'éminent philosophe, que l'on n'osait attaquer de front, devint le but des plaisanteries des journaux libres-penseurs. Les uns, c'était la majorité, se montraient grossiers et cyniques ; les autres essayèrent de faire de l'esprit. Mais le professeur laissait dire et écrire, et continuait la lutte dans

ses ouvrages et ses leçons, qui étaient plutôt des conférences. Son public devenait de plus en plus nombreux. C'était un crime impardonnable, et les libres-penseurs, des moqueries passèrent aux insultes, et demandèrent la fermeture des cours de M. Caro. Il fallait un prétexte : nos gouvernants hésitaient.

Enfin, parut un ministre sur lequel l'impiété pouvait compter. Il y eut alors des siffleurs à gages, qui firent du tapage pendant les leçons. Il était facile à l'autorité de mettre les perturbateurs à la porte ; mais ceux-ci étaient ses amis, ses soutiens. C'était elle-même qui les avait lancés, elle ne pouvait les arrêter. Pour cause de trouble, les cours furent suspendus : l'*idée de Dieu* était insupportable à cette race impie. Quand M. Caro eut repris, peu après, ses cours à la Sorbonne, et qu'il voulut n'y admettre que les étudiants de la Faculté des lettres, les élèves de l'École normale et un certain nombre d'auditeurs munis de cartes personnelles, les braillards stylés se rendirent encore à la Sorbonne et recommencèrent le vacarme. Ils étaient à peine une douzaine. Le ministre leur donna raison, et définitivement M. Caro dut se retirer. En vain on protesta contre une mesure aussi odieuse ; le grand maître de l'Université ne pouvait tolérer qu'un professeur indépendant, un penseur de haute envergure continuât d'enseigner des vérités si opposées aux théories qui étaient les siennes et celles de ses amis politiques.

Ce qu'il fallut à M. Caro de courage et d'efforts continuels pour lutter contre de tels obstacles, ceux-là seuls peuvent le comprendre qui ont vu de près à l'œuvre le docte professeur.

Nous n'avons pas la pretention de juger ici le philosophe, indiquons seulement ce que fut M. Caro comme homme privé, comme professeur et comme chrétien.

Sur l'homme privé, il n'y a qu'une opinion : bon et honnête, tel fut l'éminent philosophe. Tout en avouant ses

qualités, les pédagogues prétentieux du radicalisme qui ne lui pardonnaient pas ses idées chrétiennes, l'accusaient de s'écouter parler et de jouir avec complaisance de sa supériorité. On n'a pas manqué de rappeler que M. Pailleron l'avait mis en scène dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Quoi qu'il en soit, M. Caro fut le premier à rire de cette allusion spirituelle et ne songea point à s'en formaliser. Malgré les libres-penseurs, M. Caro n'a jamais été le pédant prétentieux et musqué qu'ils ont dépeint. C'est encore là un portrait de fantaisie. Comme l'auteur de l'*Idée de Dieu* ne pouvait être calomnié, à cause de l'égalité de son caractère et de sa bonté naturelle, on a essayé de le diminuer tout en faisant son éloge.

La bonté de M. Caro a fait le succès de plus d'un candidat dans les examens.

Un jour, l'aimable philosophe examinait, raconte Sergines, une fournée de candidats au titre de bachelier. Il était, par exception ce jour-là, de fort mauvaise humeur, ce qui arrivait rarement. Le dernier interrogé était un garçon timide et qui paraissait fort ému par la perspective des boules noires. M. Caro pose une question embrouillée à laquelle le candidat ne répond pas. Une deuxième question, mais compliquée celle-là, suit la première, et le malheureux jeune homme reste muet. Agacé de ce mutisme, M. Caro veut le renvoyer, et le lui signifie du reste, quand il voit le malheureux garçon fondre en larmes.

Ému, M. Caro le rappelle, lui parle doucement et l'interroge sur cette douleur subite :

— J'ai perdu ma mère avant-hier, Monsieur, voilà le motif de mes larmes.

Très troublé, le professeur attira l'enfant sur sa poitrine, et, songeant lui-même à la mort de sa fille chérie, il se met à sangloter. Après quoi, reprenant vivement son sang-froid, il interroge de nouveau le candidat, et finit par lui donner la mention *bien*.

Dans le monde, M. Caro passait pour l'homme parfait. Mais il était encore plus admiré dans les soutenances de thèses, où toutes ses qualités brillaient merveilleusement : savoir, esprit, éloquence, verve, belle humeur et bonne grâce, il avait tout. M. Jules Soury vint, un jour, soutenir devant lui sa thèse sur le déterminisme, qui contenait des propositions à faire sauter la Sorbonne.

M. Caro y releva cette phrase :

— Le trait caractéristique de la folie de Socrate, c'est d'avoir cru aux causes finales.

Il en sourit, puis il ajouta très joliment :

— Voilà qui me met dans un grand embarras, monsieur Soury, car j'ai ce trait en commun avec Socrate. Je voudrais bien vous répondre, mais je n'ose. Vous ne consentiriez pas à discuter avec moi. Et, comme vous êtes médecin, car vous êtes tout, vous savez tout, et c'est ce qui m'effraye, vous voudriez me guérir au lieu de me persuader.

Et avec son ironie fière et mordante pendant une heure, il fit une critique vive, brillante, ingénieuse de la thèse déterministe, et, à chaque grief philosophique qu'il faisait, on l'entendait s'écrier :

— Vous êtes un merveilleux artiste, M. Soury.

Il louait l'écrivain. Ce fut sa seule vengeance.

Professeur, moraliste et écrivain, M. Caro le fut à un degré très élevé. Le cours de M. Caro avait lieu tous les lundis ; il était devenu un petit événement hebdomadaire. Les habitants du quartier de la Sorbonne reconnaissaient que c'était jour de cours par le va-et-vient inusité d'équipages d'où ils voyaient descendre des étudiants, des hommes du monde, parfois des ecclésiastiques. Le professeur abordait sa chaire devant un public impatient qui remplissait jusqu'aux moindres places, restées vides sur les gradins ou dans les couloirs, et qu'une attente paraissant longue avait rendu fièvreux.

ELME-MARIE CARO

Dès les premiers mots du philosophe, le calme était complet.

« La pensée, dit M. d'Haussonville, se développait claire, forte, certaine de sa route, et trouvant à son service une phrase aussi harmonieuse que la voix était sonore. Si parfaite était la propriété des expressions qu'on aurait pu les croire confiées d'avance à la mémoire. Mais il n'en était rien, et parfois un incident du cours, l'entrée de quelque auditeur remarqué, lui fournissait l'occasion d'une citation heureuse ou d'un développement inattendu.

» La leçon était toujours grave, jamais tendue, et s'il se permettait rarement des allusions, cependant l'écho des grandes préoccupations publiques s'y retrouvait quelquefois. Mais ce qui faisait le charme et la puissance de cet enseignement, c'est qu'à la chaleur de l'accent, à l'ardeur tempérée du geste, à je ne sais quelle émotion contenue dans la dignité, on sentait que M. Caro n'accomplissait pas un devoir, mais qu'il y mettait son âme, et dans les dernières années, qu'il y dépensait sa vie. Après avoir éclaté en applaudissements, ses auditeurs s'en allaient subjugués, ravis de ces dons merveilleux, et ne se doutant guère au prix de quelles fatigues, un jour mortelles, leur noble plaisir était payé par lui. »

On a écrit, peut-être avec malice, en tous cas avec légèreté, que les femmes avaient été admises par privilège au cours de M. Caro. « C'est le contraire qui est vrai, ajoute M. d'Haussonville. M. Caro pensait que l'idéal de la matrone romaine : vivre à la maison et filer de la laine, ne convient guère à un temps où les matrones ne filent plus, et sont souvent sorties, que d'ailleurs même en filant on peut rêver, et que mieux vaut donner un cours élevé à leurs rêveries que de les laisser s'égarer vers des objets futiles et dangereux. C'est à ce point de vue que se plaçait M. Caro. Mais il n'a jamais sacrifié, à aucune considération de succès, la gravité de son enseignement. Jamais il n'a consenti à l'amollir ni à l'enjoliver. Les meilleurs juges en cette matière de dignité professorale, ses

collègues de la Sorbonne, lui ont rendu ce témoignage, et l'un d'eux a pu dire avec vérité que « M. Caro ne mettait pas la philosophie aux pieds des femmes, mais que, par la clarté et l'élan de sa parole, il élevait peut-être les femmes aux pieds de la philosophie. »

Il y avait cependant d'autres auditeurs pour lesquels M. Caro dépensait son talent et ses forces, c'étaient les jeunes gens. D'eux surtout il aimait à être compris et goûté. Il en donna la preuve lorsque, après les troubles dont on a parlé, il prit lui-même l'initiative de restreindre le public qui assistait à son cours, en n'admettant que les étudiants et certains auditeurs choisis dans le modeste amphithéâtre de la Faculté des lettres, où il avait fait ses débuts comme professeur. Groupés sous l'œil du maître, les étudiants entrèrent en contact avec lui. Ils apprirent à le connaître ; il apprit à les aimer, et comprit combien était vraie cette parole d'un autre maître de la jeunesse : « L'enseignement, c'est l'amitié. » Il resserra encore les liens de cette amitié dans des conférences spéciales aux élèves qui se préparaient à l'agrégation de philosophie.

M. Barbey d'Aurevilly, dont les lettres chrétiennes regrettent la perte récente, a jugé le talent de M. Caro en quelques mots marqués au coin d'une critique juste et sévère : « Fin, lucide, fluide, élégant, d'un spiritualisme resté pur, je le reconnais, au milieu de toutes les souillures d'un matérialisme à peu près universel. »

L'éminent critique a ajouté : « Littérairement, M. Caro y montre ce talent qui est le sien, et qui arrondit les angles de tout. » Et avec la même franchise, au sujet des écrits du célèbre professeur : « C'est un chrétien que M. Caro, du moins d'éducation et de tendance première. Je me rappelle toujours avec plaisir son S. Martin (1). Il a continué d'unir,

(1) Dans le *Mysticisme au XVIII^e siècle*, étude fort curieuse sur la vie et la doctrine de S. Martin.

à un christianisme trop silencieux, une philosophie trop peu sonore. »

Ces dernières paroles signifient autre chose que ce qu'elles semblent dire. Elles indiquent ce qui a manqué au célèbre professeur, au point de vue chrétien : c'est une affirmation plus nette, plus hardie, et surtout plus pratique de ses sentiments catholiques. A combien d'autres chrétiens, en vue dans le monde littéraire, le même reproche pourrait être adressé ? Combien sont chrétiens le moins possible ?

Cependant il est une circonstance importante où M. Caro a fait preuve d'un véritable courage religieux. Ce fut en 1885, aux obsèques civiles de M. About (1). L'Académie convoquée ne voulut pas s'y rendre en corps, mais en son nom, M. Caro, son directeur, fut délégué et prononça sur la tombe de l'homme qui avait fait profession de ne croire à rien, pas même à Dieu (2), cette affirmation publique de sa foi religieuse :

« *C'est surtout dans les questions religieuses qui touchent à ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans l'homme, la conscience, qu'il me sera permis de regretter les écarts d'une polé-*

(1) Le directeur du *XIXe Siècle* était un véritable cynique en religion ; en politique, on l'a vu impérialiste, républicain, plat courtisan de Napoléon III, de Thiers, de Gambetta. Les railleries qu'on lui adressait à ce sujet, ne l'affectaient pas ; il en riait et s'en tirait en vrai charlatan. L'intérêt fût son unique mobile. Presque seul parmi ses intimes, P. Baudry, le grand artiste, faisait cesser ses propos impies par sa seule présence.

(2) L'éminent paysagiste Achard reçut, un jour, la visite d'un libre-penseur, un athée, collègue d'About, qui l'*entreprit* sur la question de l'existence de Dieu

Faisant un effort sur son tempérament qui ne s'accommodait guère des discussions, le peintre répondait de son mieux au philosophe et lui présentait les arguments les plus convaincants. Admirateur passionné de la nature, il lui en détaillait les beautés : « Mais, s'il n'y a pas eu de Dieu pour faire cela, qui donc a bien pu le faire ? — C'est très simple, répond le visiteur, il y a diverses manières de s'en rendre compte ; le hasard, par exemple. — Allons, vous raisonnez comme... (Ici, une expression pittoresque). — Pardon, vous ignorez sans doute que vous parlez à quelqu'un qui a étudié à fond la philosophie, qui a pris ses grades, qui a obtenu à un concours une distinction... »

Achard, avec un sourire fin et un peu narquois : Ah ! vous avez eu des succès, mais .. c'est le hasard !

On dit que le philosophe prit son chapeau, et s'enfuit, coupant court à l'entretien.

mique qui fut, trop souvent, sans respect, sans mesure et sans justice : l'horizon de la vie était fermé pour lui. Il souffrait impatiemment qu'on cherchât au delà.

Cette protestation très nette et très hardie de l'orateur contre les opinions du défunt et le caractère civil de la cérémonie ne fut pas, naturellement, du goût de toute l'assistance ; les amis de M. About crurent devoir murmurer : les catholiques félicitèrent M. Caro.

Un soir, dans une maison où une provocation amicale l'avait mis en demeure de défendre ses convictions religieuses, après avoir prononcé en leur faveur un chaleureux plaidoyer : « Pour moi, s'écria le philosophe chrétien, plus je sens la mort, plus j'affirme l'âme. » A l'accent dont il prononça ces mots, personne ne se méprit sur le sens qu'il y attachait.

Au reste, les écrits du brillant professeur montrent que les principes chrétiens furent toujours ses inspirateurs. Après avoir débuté dans la vie publique par une thèse sur l'existence de Dieu, il avait manifesté sa foi dans des ouvrages remarquables : *L'idée de Dieu et les nouveaux critiques, Saint Dominique et les Dominicains, Vie de Pie IX, du Mysticisme au XVIII^e^ siècle, le Pessimisme au XIX^e^ siècle.*

Mais écoutons M. d'Haussonville proclamer cette foi religieuse à la face de l'Académie, dans l'éloge de M. Caro qu'il remplaçait dans la docte assemblée :

« Quelques jours après, une nouvelle attaque du mal, auquel il avait déjà failli succomber, le couchait sur un lit dont il ne devait plus se relever. Mais, si brusque qu'ait été l'atteinte, elle lui avait laissé le temps de montrer sa fermeté d'âme. Il a vu entrer sans trouble la grande visiteuse, il a compris son langage et lui a répondu. Dans la pleine indépendance de sa volonté, il a fait venir un saint prêtre que l'humilité volontaire de sa vie n'a pu dérober à l'honneur fréquent de ces derniers appels, et dans la pleine lucidité de son intelligence, il a demandé aux lumières de la foi un supplément que les plus

grands esprits ont jugé nécessaire aux assurances de la raison.

» Ses écrits sont d'un philosophe, sa mort a été d'un chrétien.

» Cette mort eut un retentissement douloureux ; plus d'un cœur en fut ému. »

Elle arriva au mois de Juillet 1887.

L'honorable secrétaire de l'Académie des Sciences, M. Jules Bertrand, a résumé en quelques paroles les qualités du philosophe chrétien :

« Le talent de M. Caro était très cultivé et très naturel, son esprit gracieux et fort, sa critique ingénieuse et solide.

« La conscience chez lui s'accordait avec la science, et les doctrines spiritualistes fortement imprimées dans son esprit ne se séparaient pas de la foi religieuse.

« Professeur éloquent et polémiste redoutable, il a sur tous les grands problèmes déclaré et défendu, avec une politesse courtoise, sa pensée toujours ferme et précise. Une vie entière d'études et de méditations sincères lui donnait le droit d'avoir une conviction et de s'y tenir. »

La mort de M. Caro est une perte pour la philosophie et la littérature chrétiennes de notre temps.

DELAROCHE (Paul)

PEINTRE D'HISTOIRE, DE L'INSTITUT.

(1797 — 1856)

« On est peintre comme on est poète, par l'élévation du sens moral, par la noblesse du cœur, par le don de voir beau et de faire beau. » (L. V.)

Un artiste comme un écrivain vit dans ses œuvres. Il leur donne la part la plus considérable et la meilleure de son cœur

et de son intelligence; elles racontent ses affections, ses méditations, ses rêves, l'histoire de son âme plus intéressante que l'histoire de sa vie. Cette âme grave et méditative a versé sur les toiles sorties de ses mains ses émotions et ses pensées : c'est ce que nous représentent les œuvres de *Paul Delaroche*.

Cet artiste, né à Paris, entra dans l'atelier de Gros, au moment où celui-ci, le plus grand peintre d'histoire de son école, était à l'apogée de sa gloire et de son talent. Gros, élève de David, d'abord officier d'état-major de l'armée française en Italie, avait profité de sa situation pour se perfectionner dans son art. Ce fut en suivant les opérations militaires qu'il acquit un talent tout particulier pour représenter les batailles; presque toutes ses toiles sont des chefs-d'œuvre. Il entrait à l'Institut et était nommé professeur à l'École des beaux-arts, quand Delaroche se fit son élève. Sous un tel maître, le jeune Paul, doué d'heureuses dispositions, ne pouvait manquer de faire des progrès rapides. Géricault, autre peintre distingué, l'encouragea et le soutint de son amitié.

Attiré par la réputation d'Horace Vernet, Delaroche entra bientôt dans sa famille en devenant son gendre. Le contact avec ce grand artiste contribua à développer le talent du jeune peintre. Dès 1820, Delaroche avait établi sa réputation par des toiles importantes : *Nephtali dans le désert*, *le Christ descendu de la croix*, *le Songe d'Athalie*. La plupart de ses œuvres sont inspirées par l'Écriture sainte et la religion, sans que le peintre alors en fût pour cela plus religieux. Toutefois le beau idéal était son but : il eut souvent le bonheur d'y atteindre. Il avait compris que le peintre qui ne voit qu'avec l'œil et ne peint qu'avec la main n'est pas artiste; un troisième outil est nécessaire. « On est peintre comme on est poète et orateur, par l'élévation du sens moral, par la noblesse du cœur, par le don de voir beau, de dire et de faire beau, » dit Louis Veuillot (1).

(1) Le rossignol, ajoute cet écrivain, n'est pas un musicien, ni le castor un architecte, ni l'avocat un orateur, et les fleurs ne sont que des vases d'encens

A dater de 1836, un travail important absorbe tous les instants de Delaroche, la grande peinture murale à l'huile de l'hémicycle du palais des Beaux-Arts à Paris, travail qui occupa l'auteur jusqu'en 1841, et où il a figuré les représentants de l'art depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. Mais, désormais, des sujets pris dans l'histoire contemporaine et de nombreux portraits des hommes politiques de l'époque seront les seules œuvres de l'artiste jusqu'à la mort de sa femme.

Ce triste événement donna un nouveau cours à son talent et sembla lui révéler une nouvelle carrière inconnue jusqu'alors.

A cette époque, Paul Delaroche n'avait pas réfléchi sur son existence et était éloigné d'en comprendre le but. Mais alors le malheur, venant s'abattre sur lui, ouvrit à son âme un horizon nouveau.

Il a prévu à l'avance le deuil qu'il devait porter, il a senti se refroidir dans sa main la douce main par laquelle il espérait que ses yeux seraient fermés, et ses regards se sont tournés vers le ciel. Le spectacle des douleurs humaines, de ses propres douleurs a conduit Paul Delaroche au christianisme. Le christianisme, en divinisant la souffrance, a enseigné la nécessité et la sublimité de la douleur, et par là l'a fait accepter avec soumission et avec joie. Voilà ce que la belle âme du grand artiste a compris entre un regret et une prière, entre un adieu d'un jour et une éternelle espérance : voilà ce que son pinceau a rendu plusieurs fois, dans les derniers temps de sa vie, avec une vérité saisissante. Le peintre a voulu, en quelque sorte, résumer toutes ses inspirations et ses convictions nouvelles dans un petit nombre de toiles, mais quels délicieux tableaux tirés de l'Évangile!

C'est d'abord *la Vierge chez les saintes femmes,* pendant le

qui n'ont pas fait leur encens et ne l'ont pas allumé, et les étoiles, quoique brillantes, ne donnent qu'une lumière fausse, froide et inféconde.

voyage sanglant du Sauveur, qui est comme le premier acte du drame sacré.

Le second est représenté par une plus grande toile : *Tout est consommé.* Le Christ sur sa croix, Marie est au pied de l'instrument du supplice. C'est le sujet divin que la musique, représentée par le génie de Pergolèse et de Rossini, a voulu rendre dans ces mélodies plaintives et ces accents douloureux qui ont fait l'admiration de notre siècle.

« Maintenant, tout est dit, observe M. Nettement, Paul Delaroche, en possession de cette révélation divine, couronne la dernière phase de son talent et de sa vie en se hâtant d'ouvrir de nouveaux horizons; il se hâte, car il sent que le temps est court, et prévoit qu'il va bientôt lui échapper. »

C'est ainsi qu'on se prend à méditer devant les tableaux de Paul Delaroche. Les souvenirs chrétiens se réveillent, l'histoire commentée par l'Évangile attriste sans surprendre et sans désespérer. Dans la première phase de son talent, Paul Delaroche n'est qu'artiste; dans la seconde, il s'élève jusqu'à la pensée philosophique; dans la troisième, il est chrétien, éclairé par ces mystères qui expliquent tout. Ses convictions sont en rapport avec les dons de son esprit et les œuvres qu'il a créées. Dans les derniers temps de sa vie, son talent fut consacré à exécuter une suite de scènes tirées de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il n'a pu faire que *le Christ, espoir des affligés; Jésus trouvant ses disciples endormis; la Vierge chez les saintes femmes; la Vierge au pied de la croix; la Vierge rentrée chez elle après la Passion.* Son dernier tableau, en 1855, fut *Une Martyre jetée dans le Tibre,* pendant la persécution de Dioclétien.

« Delaroche, dit un critique, s'est créé un genre mixte entre l'école classique et l'école romantique. Son exposition est sage et naturelle, son action et ses expressions vraies, son dessein pur, sa couleur brillante et harmonieuse, et ses accessoires traités avec un soin même minutieux.

» Il faisait parfois de l'histoire une vaste composition, mais le plus souvent il la réduisit aux dimensions du tableau de genre. Il a laissé de remarquables portraits. »

Une année après sa mort, en mai 1857, fut faite une exposition de ses œuvres. L'artiste avait quitté ce monde dans les sentiments qui avaient occupé la dernière partie de sa vie, heureux d'avoir guidé ses contemporains à la recherche du beau, leur apprenant à se rapprocher de Dieu dont la beauté terrestre n'est qu'un reflet.

DORÉ (Gustave)

ARTISTE DESSINATEUR, PEINTRE.

(1832 — 1883)

« Il attacha à son chevet ce *Christ insulté* qui est la plus belle page de son livre. »
(Léon Gautier.)

En 1883, l'art français faisait une perte considérable en la personne de ce maître fertile, *Gustave Doré*. Improvisateur toujours en haleine, chaque œuvre, signée de lui, était une surprise pour ses contemporains. C'est à peine si de rares amis pouvaient dire ce qu'il préparait : il avait achevé sa planche avant qu'on eût le temps de l'annoncer. La mort a été plus prompte et l'a frappé jeune encore.

Né à Strasbourg (1), Gustave Doré fit ses études à Paris. Il avait seize ans à peine quand son père, voulant développer le talent de Gustave, l'exercer aux travaux lithographiques et populariser son nom, l'engagea chez Philippon au *Journal pour rire*. Ainsi, à seize ans, lorsque ses études n'étaient pas terminées, le jeune artiste, pressentant son avenir, obtient de

(1) Il a laissé un frère, Ernest Doré, général depuis 1891, qui a pris une part glorieuse, comme capitaine d'artillerie, à la défense de Strasbourg en 1870-71.

mettre sa pensée en fleur aux gages d'un industriel. Le voilà condamné à la production régulière et hâtive. Chaque jour, il doit tourner la meule; il doit jeter son esprit précoce, son cœur, la fraîcheur de sa jeunesse, presque de son enfance dans l'abîme sans fond d'une publicité de hasard. « Ce jeune homme encore frêle est attelé à un labeur ingrat et dangereux qui userait un athlète! Cette âme, encore simple et naïve, va feindre la gouaillerie! C'est un métier d'histrion qu'on impose à Gustave Doré. Certes, son père aurait voulu lui infliger quelque châtiment, je ne sais s'il aurait pu choisir une punition comparable à celle que le jeune dessinateur allait endurer (1). »

Cependant le jeune homme n'avait point encouru les sévérités paternelles. En voici la preuve dans cette lettre que son père envoyait à Philippon, en lui adressant la copie du traité qui liait Gustave :

« Je n'aurais pas eu besoin d'un traité par écrit; votre parole m'eût parfaitement suffi, et j'aime à croire que, de votre côté, vous n'eussiez pas douté de la mienne, comme répondant de Gustave; c'est un jeune homme plein d'honneur et de bons sentiments. »

« Le long séjour de Gustave Doré au *Journal pour rire*, ajoute M. H. Jouin, à une époque de sa vie où il avait tout à apprendre (sauf l'esprit qui ne s'apprend pas), a retardé l'épanouissement des rares facultés dont il portait le germe. Les trois années que l'adolescent dut perdre en éclats de rire, en saillies, en quolibets, lui ont été néfastes. »

Ce genre, bien qu'il y réussît, tellement ses dispositions furent souples et variées, était à l'opposé du talent de Doré; dans cette voie, il allait pour ainsi dire en arrière, et cette marche rétrograde laissera dans son esprit une lacune qu'on retrouvera toute sa vie. Dans l'ensemble de l'œuvre qu'allait mettre au jour le jeune maître, on s'aperçoit vite de la lutte qui se prolonge durant toute sa carrière.

(1) H. Jouin.

Dès l'année 1849, l'artiste commence à exposer au Salon, et ainsi, presque chaque année il envoie des travaux qui sont toujours remarqués, et lui attirent les sympathies des hommes de l'art. Car bien que Gustave Doré continuât de multiplier les croquis, les fantaisies, les sujets de genre, c'est dans le commerce des poètes, c'est dans l'interprétation de l'histoire, ou même encore dans l'Écriture sainte et l'histoire du catholicisme que le jeune artiste déploie principalement ses facultés créatrices. Son crayon suffit à tout. La verve et la facilité de son dessein, l'ensemble et l'énergie de ses compositions dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches de *Louis XIV*, lui ont fait en peu de temps une réputation populaire et européenne.

Ce talent multiple, seul parmi les artistes de son époque, Gustave Doré le possède. « De la caricature, il va jusqu'à la tragédie et à l'épopée. Seul Gustave Doré a fait alterner le poème et la chanson, l'idéal et le réel sur son clavier sonore. Ah! que n'a-t-il été détourné de la demeure de Philippon, il aurait peut-être dessiné comme Flaxmann, peint comme Delacroix, sculpté comme Rude! (1) »

Mais pour connaître son œuvre, suivons l'ordre des temps.

Echappé aux travaux forcés du *Journal pour rire*, ce sont les *Contes de Balzac* qui tentent son crayon. Mais la *Légende du Juif errant* hante déjà sa pensée; c'était en 1856. Les compositions du jeune maître (il n'a que vingt-quatre ans), étonnent par leur majesté sombre. Écoutons M. G. Duplessis nous en signaler les pages les plus saillantes dans une étude détaillée, parue il y a quelques années.

« Partout apparaît l'immortel remords du Juif errant, le Christ portant sa croix, tantôt soutenu par des anges, tantôt marchant devant le fugitif, et toujours cette vision est rendue avec un art infini. Le *Jugement dernier* termine la série des

(1) H. Jouin.

scènes consacrées par Gustave Doré à la légende du *Juif errant*. »

L'*Enfer* du Dante succède à cette œuvre, puis Gustave Doré revient au genre plus simple et plus gai : les *Contes de Perrault*. Ce travail terminé, l'artiste fait l'illustration d'*Atala* et de *Don Quichotte*. D'unanimes applaudissements accueillirent cette dernière illustration.

Des œuvres si diverses montrent le caractère original et personnel qui distingue le génie de Doré. Sous ce rapport, il n'est le débiteur d'aucun des maîtres qui l'ont devancé. Enfin, on voit paraître, dans les vingt années qui suivent, d'immenses travaux : la *Bible*, le *Paradis perdu* de Milton, le *Purgatoire* et le *Paradis* du Dante, la *Chanson du vieux marin*, les *Croisades*, *Rabelais*, l'*Arioste* et *Shakespaere*. Ces travaux, qui presque tous s'attaquent à des chefs-d'œuvre, produisent de nouveaux chefs-d'œuvre; la main du maître est visible partout, et d'heure en heure s'accuse le progrès. Les hauteurs attirent ce beau talent; il lutte d'inspiration avec les grands historiens comme Moïse, avec les grands poètes comme Milton, le Dante et Shakespaere, et d'un coup d'aile on le voit s'élever jusqu'aux hommes inspirés dont il est l'éloquent interprète. « A mesure, dit M. Jouin, qu'il ajoute à son œuvre, sa lèvre, habituée au rire, se ferme. » Et c'est surtout dans ses compositions de la Bible que ce changement est sensible. « La main trace le profil sévère des patriarches, des rois, des élus, et lorsqu'on entrera, le lendemain des obsèques, dans l'atelier de la rue Bayard, dix toiles inachevées parleront du Christ. »

Un ami de Gustave Doré, M. Florentin Loriot, a dit l'effet saisissant de cette découverte. « C'est le Christ consolateur, c'est le Christ au prétoire, c'est la femme de Pilate, qui a vu paraître pendant son sommeil ce Christ, surnommé le Juste, dont le sort est entre les mains du Procurateur. C'est l'*Ecce homo*, c'est le Christ radieux quittant la terre. »

« Nous n'avons pas vu ces grandes ébauches, poursuit son critique, M. Jouin, mais nous venons de contempler un Christ ressuscité, laissant derrière lui, dans l'ombre et le silence, un tombeau vide, tandis qu'il s'en va, calme et paisible, vers l'Orient, empourpré des premières lueurs du jour. Non, ce n'est pas un vignettiste bouffon qui a pu tracer ces pages; c'est un penseur, c'est un croyant et un maître. » Croyant et chrétien, Gustave Doré le fut, le sentiment artistique n'eût pas suffi à le ramener sans cesse vers cette divine figure, devenu le point fixe vers lequel son âme est pour ainsi dire aimantée, et à laquelle il revient, dans les derniers temps de sa vie, comme par une pente naturelle.

En 1863, Georges Sand écrivait au grand artiste :

« Vivez longtemps, Monsieur, et travaillez beaucoup, et que le ciel et l'enfer et le monde passent par vos mains! » Ce vœu a été réalisé, dans la Bible principalement. Là plus que partout ailleurs, Doré a été à même et a su bien en présenter les différentes scènes de l'Évangile, tableau du monde et de l'éternité, dans ces merveilleuses pages qu'il nous faut admirer.

« Un jour, écrit M. Léon Gautier, le grand compositeur Gounod, l'auteur de *Faust* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, disait devant nous avec un enthousiasme et un feu qu'il ne faut pas chercher à décrire : La messe, la messe! tout est contenu dans la messe. Après avoir fait dix, vingt, trente messes en musique, il reste encore la messe tout entière, sujet toujours nouveau, toujours admirable. »

Ces paroles d'un illustre musicien sur le sacrifice de nos autels peuvent merveilleusement s'appliquer à la Bible et à tous les artistes qui depuis l'origine de l'art ont cherché leurs inspirations dans ce livre.

Lisez, lisez la Bible, sculpteurs et peintres, musiciens et poètes; puis, fermant le divin livre, taillez vos marbres et faites-en jaillir les statues superbes de ces géants qui s'appellent

Moïse, David, Judas Machabée; trempez vos pinceaux dans les couleurs les plus énergiques et les plus brillantes, et jetez sur la toile les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, enveloppées, pour ainsi parler, dans le soleil de l'Orient; musiciens, faites chanter les cordes et pleurer les cuivres; orateurs, ouvrez la bouche et parlez....

La Sainte Écriture est comme le soleil : on a beau le contempler, l'admirer, le peindre, il est toujours nouveau, et l'aurore est toujours charmante.

Gustave Doré est une vive et ardente intelligence; il a compris que la Bible nous offre le plus beau de tous les sujets, et ce seul fait atteste chez lui une noble élévation d'idées, une grande justesse de vues. A l'accomplissement de son œuvre, il a consacré plusieurs années d'un travail pénible et que cependant il a toujours aimé. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas lui rendre cette justice.

Si le nouvel illustrateur de la Sainte Écriture n'est pas un érudit, s'il n'est pas un mystique ni un théologien, il est incontestablement un peintre des plus puissants. Gustave Doré n'a pu changé sa nature en se mettant à illustrer la Bible. Il ne faut pas lui demander ce sentiment théologique si profond, cette science de l'exégèse que possèdent les peintres, lecteurs assidus des Pères et des mystiques. Il faut, si l'on veut être juste, prendre M. Gustave Doré pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour le plus énergique, pour le plus fécond, le plus pittoresque, le plus étonnant des dessinateurs contemporains, comme le seul artiste peut-être qui pût supporter en France le poids d'une pareille entreprise.

Personne ne possède au même degré le sentiment du pittoresque, l'art de la composition, la science de l'effet.

Ce qu'il aime dans la nature, c'est la lutte immortelle, toujours la même et toujours nouvelle, de la lumière avec les ténèbres, du jour avec la nuit, du blanc avec le noir. Avec ces deux seules couleurs (les seules que la gravure puisse

GUSTAVE DORÉ

rendre), il produit des heurts merveilleux, des effets indescriptibles, des scènes qui étonnent, qui éblouissent et retiennent les regards.

Ce qu'il aime ensuite et ce qu'il peint le mieux, c'est le mouvement, c'est la vie. M. Doré est le peintre du mouvement. Tous ses personnages ont une vie remuante et superbement animée. Ils marchent véritablement, ils palpitent, ils se précipitent, ils frappent, ils sont atteints, ils meurent.

Le dessinateur s'est fait connaître depuis longtemps par sa science de l'anatomie, par sa peinture énergique des muscles humains. Ses personnages sont non seulement vivants, mais énergiquement vivants. Oui, ces épaules plient bien sous leurs fardeaux; ces bras font bien un vigoureux effort; ces mains se crispent naturellement; ces corps se tordent dans les affres de la mort.

M. Doré est un paysagiste. Ce n'est pas un de ces peintres sur porcelaine, qui lèchent et pourlèchent chacun de leurs tableaux, afin que les amateurs éprouvent la délicate jouissance de les considérer au microscope. Non, c'est un dessinateur fougueux, devant qui tremble le crayon, qui le saisit d'une main rude et presque colère, qui en jette sur le bois quelques coups formidablement énergiques, et qui ébauche ainsi quelque paysage immense, comme celui qui sert de cadre à la *Tentation de Jésus au désert*, ou à l'*Amitié de David et de Jonathas*, ou à la *Lutte de Samson contre le lion*.

Au milieu de ces campagnes imaginées par lui, l'artiste qui a, en peinture, la notion du groupe éparpille souvent des milliers de personnages, semblable et presque supérieur à ce grand peintre anglais, *Martin*, qui a peint si pittoresquement le *Jugement dernier* et le *Festin de Balthazar*.

Dans la *Scène du Déluge*, de Doré, je reconnais un Martin doublé d'un Callot, et je suis encore plus vivement frappé de son *Samson poursuivant les Philistins*, de son *Passage de la mer Rouge*, de son *Retour de l'Arche*.

Une autre qualité que possède Gustave Doré, c'est la couleur locale.

Il serait capable, comme Gustave Flaubert dans *Salammbô*, de ressusciter toute une civilisation disparue. Qui saurait illustrer, mieux que lui, nos romans du moyen âge, et en particulier notre *Chanson de Roland?* Qui saurait reproduire plus puissamment que lui les monuments et les costumes de tous les peuples à toutes les époques? Vous pouvez croire que dans la *Bible* il s'est donné carrière; il a fait passer sous nos yeux des palais égyptiens et des cités assyriennes dont il est bien l'architecte créateur. Et ces amphithéâtres, et ces colonnades immenses, et ces villes tout entières exhumées par l'imagination de l'artiste, étalées pour le plaisir de nos yeux à la surface du sol, comme Herculanum et Pompéi.

Les costumes présentent le même caractère. Abraham et les patriarches nous apparaissent revêtus du burnous arabe, et les Israélites ressemblent, à s'y méprendre, à ces bandes de Bédouins du désert que le pinceau de Vernet nous a déjà fait connaître.

Science du groupe, du paysage, de la couleur locale, sentiment du pittoresque et de la lumière, art du mouvement et de la vie, ce sont de rares et précieuses qualités; ce ne sont pas les seules de notre peintre.

Gustave Doré, nous le disions tout-à-l'heure, n'a rien de mystique; il faut surtout voir en lui l'interprète selon la nature d'un livre écrit selon la grâce : la *Bible*.

La justice nous force d'ajouter que M. Doré a fait de nobles et d'efficaces efforts pour sortir de son naturalisme. Il s'est battu avec sa propre nature, comme Samson avec le lion. *Moïse exposé* est un chef-d'œuvre tout à fait chrétien, et c'est une idée véritablement mystique qui a conduit le dessinateur à entourer d'anges le berceau qui doit sauver Israël.

Du reste, les anges ont porté bonheur au peintre. Il a ima-

giné, pour les peindre, un merveilleux procédé : au lieu de les dessiner en traits noirs, il les ébauche en traits blancs, en traits de lumière, et donne à leurs corps quelque chose de vaporeux, qui ne fait pas soupçonner la chair sous ces vêtements lumineux.

Tel est l'ange de l'*Annonciation;* tel est ce Raphaël que la famille de Tobie suit de loin dans les airs, tel est cet esprit céleste qui vient nourrir Élie dans le désert, tels sont les anges d'Abraham et ceux de la Jérusalem céleste. La plupart de ces desseins sont on ne peut plus remarquables.

« Disons les choses en toute sincérité. Quand, il y a deux ou trois ans (1), nous fûmes appelé à voir les premières compositions de Gustave Doré dans cet atelier d'où sont sortis tant de desseins, nous eûmes une grande crainte : « Ah ! disions-nous, la tête de Jésus-Christ fait peur à ce peintre ; il la fuit, il l'évite en tremblant; il ne saura pas en reproduire les traits ineffablement divins. » Eh bien, nous nous trompions heureusement.

» Si, dans plusieurs tableaux (car ce sont bien là de vrais tableaux), le visage auguste du Sauveur est évité, ou, chose plus malheureuse, défiguré dans plusieurs autres, il se présente à nos regards revêtu d'une beauté que le peintre ne nous paraissait pas capable de concevoir ni surtout d'exprimer.

» Je citerai notamment le *Christ insulté,* qui est peut-être la plus belle planche de tout le recueil ; la *Flagellation,* le *Denier de César,* le *Baiser de Judas,* le *Couronnement d'épines,* le *Denier de la veuve,* le *Pharisien et le Publicain.* Je regrette que le peintre fasse tomber en pâmoison au pied de la croix la Vierge que la tradition nous représente debout : *Stabat Mater.* Je ne suis un peu consolé que par une belle *Fuite en Égypte,* et par cette magnifique composition, intitulée : la *Vierge couronnée d'étoiles,* scène de l'Apocalypse, que l'artiste a rendue avec le pinceau d'un grand catholique et d'un grand peintre.

(1) M. Léon Gautier écrivait ces lignes en 1881.

» Le caractère général de cette œuvre exceptionnelle : la *Bible illustrée*, c'est la *puissance dans le pittoresque*....

» Gustave Doré est, par certains côtés, un Victor Hugo qui dessine ou qui peint : sa main fébrile exécute avec rapidité ce que son cerveau toujours éveillé conçoit avec la même rapidité vraiment prodigieuse.

» Ses œuvres sont toujours vivantes.

» Admirez leur ensemble et ne chicanez pas un brin d'herbe mal dessiné ou même une main et un pied disproportionné que vous serez heureux de découvrir dans un coin du tableau. La vue de chacune de ces compositions laisse dans votre esprit je ne sais quel étonnement singulier, où le sentiment de la grandeur tient, je pense, une large place.

» Contentez-vous de cette grandeur, de cette fécondité, de cette vie, de ce mouvement, de cette science, de cette puissance, de cette couleur locale; donnez à vos yeux sans arrière-pensée, sans préjugé étroit, donnez-leur la fête de ces puissants tableaux longuement contemplés. N'exigez pas que ce peintre possède à la fois, lui seul, toutes les qualités que vingt peintres ensemble n'ont pas toujours possédées; pardonnez-lui surtout ce que des chrétiens auront le plus de peine à lui pardonner, cette hostilité naturelle de son talent pour la tradition et le symbolisme.

» Le symbolisme, à nos yeux, est la vie de la peinture chrétienne, et même pour qu'un peintre soit chrétiennement parfait, il faut qu'il soit un grand mystique, que son âme ait des ailes comme celle de sainte Thérèse, qu'elle soit consumée comme celle de saint François Xavier.

» Mais le beau est partout le beau; il existe dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, et c'est pourquoi nous admirons la *Bible* de Gustave Doré et nous voulons la faire admirer.

» Si peu que nous connaissions les secrets de l'art des graveurs, nous pensons que les desseins de Gustave Doré leur

offraient des difficultés presque invincibles. Le dessinateur, dans un instant de fougue admirable, dans un de ces moments où la verve lui monte bouillonnante au cerveau, s'empare brusquement d'un *bois*, et il y répand la vie, le mouvement, la lumière et la nuit, avec quelques gouttes d'encre sublimement étalées et recouvertes ensuite de quelques puissants coups de crayon blanc. C'est fort bien, mais la gravure n'est pas une œuvre de fougue. Il leur a donc fallu pour rendre exactement leur modèle de longs efforts qui ont été couronnés de succès.

» Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne n'eussent été capables d'une pareille œuvre. C'est peut-être ce que la gravure sur bois a produit de plus remarquable; et nous ne sommes pas médiocrement fiers en nous disant que ce chef-d'œuvre est un livre français.

» Nous ne saurions mettre fin à cet article sans reporter une dernière fois notre pensée sur M. Gustave Doré, auteur de ces puissantes compositions, où plus d'une fois il s'est trouvé face à face avec la divine figure de Jésus-Christ. Les grands artistes chrétiens, avant de reproduire cette auguste physionomie de notre Maître, avaient coutume de se mettre à genoux et de faire une ardente prière.

» Nous n'avons pas mission de pénétrer dans la conscience de M. Gustave Doré. Mais, s'il ne s'est pas mis à genoux devant son divin modèle avant de le peindre, il lui reste la ressource de se mettre à genoux devant lui après l'avoir peint.

» Il l'a fait ou le fera.

» Il attachera à son chevet ce *Christ insulté*, qui est la plus belle page de son livre, et, un jour ou l'autre, lui criera du plus profond de son cœur : *Ecce venio, ecce curro ad te quem amavi, quem pinxi, in quem credidi* (1)*!* »

(1) *Léon Gautier*. Portraits littéraires.

FÉVAL (Paul)

LITTÉRATEUR, ROMANCIER.

(1817 — 1887)

« Ma conversion est ma noblesse, ma gloire et ma victoire. Aussi je recueille, avec un soin pieux, tout ce qui touche de près ou de loin à ma conversion. » (P. Féval.)

Ce n'est pas une biographie de *Paul Féval* que nous écrivons : les limites de ce recueil ne permettent qu'une courte notice. Tout a été dit, au reste (1), sur les débuts littéraires de ce romancier, sur ces succès et sa gloire, et quant aux étapes de sa conversion, il les a trop magistralement racontées pour que nous soyons tentés d'en refaire le récit. Mais comme lui, avec lui nous avons recueilli tout ce qui touche à cette conversion, et nous voulons le redire pour l'édification du lecteur.

Ce romancier célèbre naquit à Rennes, d'une famille antique, en 1817. Par sa mère, Paul Féval était de vieille souche bretonne, et son père, qui avait accueilli la Restauration avec bonheur, fut conseiller à la Cour royale. Le futur écrivain vécut pendant vingt ans dans un milieu royaliste et chrétien dont le souvenir ne le quitta plus. « Ce sont ces influences bénies de la religion et de la famille qui, plus tard, à Paris, à l'époque de ses plus grands succès, quand il sera le rival des Frédéric Soulié et des Eugène Sue, le préserveront de faire, comme eux, de lâches concessions aux bas appétits du public (2). »

Fidèle à ces traditions, déjà dès le collège, en 1830, Paul Féval professait hautement ses convictions royalistes et sa foi religieuse. On le voulait avocat; il tenta la carrière et dut

(1) Plus de quarante biographies ou notices historiques ont été publiées sur ce romancier.

(2) Edmond Biré.

plaider pour un pauvre diable, dont le cas n'était pas des meilleurs (1). Le jour des assises, Féval s'était rendu au palais avec un magnifique plaidoyer, plein de tirades et de superbes mouvements d'éloquence. Mais dès qu'il eut la permission de parler, il ne put retrouver un seul mot de son discours; tout tourbillonnait autour de lui; on riait déjà, et son client, peu satisfait, se plaignait au gendarme :

— Ce petit n'a pas fait ses dents, j'en demande un autre.

Enfin l'orateur vainquit son trouble et parla, mais il eut un magnifique succès de fou rire; tout le monde se tordait dans l'auditoire, et le client fut condamné.

Après un tel début, une chose restait à faire au pauvre avocat : jeter la robe aux orties. C'est ce qui eut lieu, et le jeune homme, plein de vanité quand même, partit pour Paris, où la vie indépendante, chez un banquier son cousin, l'attirait. « Je serai sincère, a-t-il dit depuis; j'entrai dans Paris avec des idées de conquête, bien décidé à devenir *ministre* aussitôt qu'il se pourrait. Est-il un garçon de vingt ans dans la tête duquel, pourvu qu'il sache lire, nos mœurs politiques n'aient ancré de pareils projets. » Mais comme il arrive à tant d'autres naïfs, qui croient trouver la fortune dans la capitale, Féval n'y rencontra que déceptions et misère, et cette misère fut si profonde, qu'un jour, à bout de ressources et de force physique et morale, il tombe privé de connaissance dans sa pauvre chambre, et demeure trois jours dans un état proche de la mort.

Un voisin, passant par hasard, pénètre enfin dans la mansarde et appelle au secours les femmes de la maison. On accourt et on ressuscite l'infortuné. Edmond P***, habitant le même palier, saisit quelques feuillets épars sur la table et les porte au directeur d'un grand journal. Celui-ci publie le lendemain les nouvelles qu'ils contenaient : la *Mort de César* et

(1) Ledit client avait volé douze poulets et poules dont cinq vieilles, dans une maison habitée, *avec escalade et effraction*.

plusieurs autres, et quand Paul Féval était à peine rendu à la santé, il recevait des lettres l'invitant à passer à la caisse, pour y recevoir le prix des articles publiés à son insu.

Grands furent son étonnement et sa joie. Son talent commençait donc à être connu : c'était assez.

Bientôt sa collaboration au *Nouvelliste* le tira de la misère, et quelques autres journaux en vogue, tels que *la Quotidienne*, *la France*, prêtèrent leurs colonnes à ses romans. Mais déjà, avec le succès, la foi avait commencé de déserter son âme : « Quand je quittai la maison de mon cousin le banquier D..., je valais un peu moins qu'au jour de mon arrivée; le restant de ma foi fuyait par tous les pores et sans que j'en eusse conscience; j'avais appris à regarder sans étonnement toute espèce de trafic. Je n'étais pas, certes, un adepte de la religion doctrinaire, parce qu'il y a en moi un bon sens natif et une fierté de race qui m'ont gardé toujours contre les contagions de la bourgeoisie ; mais je n'appartenais plus, par le fait, à aucune religion, et si je m'insurgeais encore contre la niaiserie solennelle des pédants professant que le catholicisme a fait son temps, c'était pur instinct ou plutôt vague ressouvenir des enseignements si robustes de mon frère Charles. »

Ce qui acheva de ruiner cette foi fut la vie de bohême que l'écrivain avait commencé de mener avec les étudiants débraillés : il se qualifiait alors de neutre en religion, de *laïque*, comme on dirait aujourd'hui : « J'étais un neutre, et j'ajoute que cette indifférence même est peut-être le fossé le plus profond qui puisse barrer à l'âme les sentiers du salut.... Un franc criminel, un persécuteur, un athée même est souvent, sans le savoir, tout voisin de la grâce ; mais l'indifférent a beau voyager sur la route de Damas, aucune bienheureuse catastrophe ne le terrasse jamais en chemin.... J'étais chrétien de plume et même *chouan*, mais cela jaillissait de mon écritoire seulement ; le cœur n'était pas pour beaucoup là-dedans, ni le vrai sentiment religieux. »

A ce moment, le *Journal des Débats* publiait les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue ; le *Courrier Français* aspirait à une vogue semblable. Son directeur courut chez le jeune écrivain pour lui demander de suite les *Mystères de Londres*.

Féval ne connaissait ni l'anglais ni l'Angleterre ; mais, ne doutant de rien (1), il accepte et se met hardiment à l'œuvre. En peu de temps les premiers chapitres sont *baclés* et publiés. L'œuvre, signée *Francis Trolopp*, eut une vogue insensée : « Un pareil saut, et si peu mesuré, aurait mérité la culbute, raconte le romancier. Le succès fut inouï. Mon pseudonyme devint européen en quelques semaines et franchit l'Océan.... La presse anglaise écumait, les Américains exultaient et nous envoyèrent leurs journaux zébrés de titres formidables. Au même moment, l'ouvrage fut traduit dans toutes les langues. »

C'était pour l'auteur la célébrité en peu de temps et relativement à bon compte. Bien plus, c'était la fortune succédant à l'indigence, surtout lorsque parut le *Fils du Diable*, puis le *Bossu*, dont la publication en France et en Angleterre lui procura 1,000,000 de francs. Bref, tout ce tapage lançait définitivement Paul Féval, qui entrait alors dans sa trentième année. La vogue de ses œuvres ne fit que s'accroître, et son talent, il faut l'avouer, progressait en même temps que se multipliaient ses productions littéraires, bien qu'il n'eût pas de collaborateurs. La place, et une large place, désormais lui était faite dans les lettres, et, de plus, il devenait le romancier préféré du public et l'ami de beaucoup de célébrités littéraires, politiques et scientifiques de l'époque. « J'étais alors, nous dit-il lui-même, dans toute la force du terme vulgaire, ce que le monde appelle un honnête homme.... Hélas ! triste chevalerie que celle dont Dieu est absent ! Pauvre vertu que celle des braves gens qui ne voient rien au delà, ni au-dessus des

(1) « J'avais vingt-cinq ans, raconte-t-il, et une vanité des plus dodues qui se puisse rencontrer. J'étais altéré de tapage, et même de scandale, que je confondais loyalement avec la gloire. »

devoirs imposés par la loi sociale ! Quand je regarde à distance mes sentiments et mes actes, je suis étonné du vide étrange où mon âme se noyait. Je vivais pour vivre, pour *bien vivre*, comme on dit. J'avais, en effet, une existence facile, large et élégante.... Étais-je heureux?... Je n'étais pas trop sage : les erreurs de ma jeunesse n'avaient pas été d'un jour; elles traversèrent une notable portion de ma carrière, et cette longue irrégularité ne m'apporta jamais de remords. Il faut Dieu pour donner une voix à la conscience en ces matières que la loi caresse ou dédaigne : Dieu était absent de moi!... Si ce Dieu d'autrefois, ce Dieu de ma province et de mon Catéchisme avait entrepris de me faire la morale sur ma situation, je crois que j'aurais souri avec ce bienveillant dédain que les fillettes même les meilleures ont le tort d'opposer trop souvent aux conseils surannés de la grand'mère (1). »

Ce désordre moral et intellectuel que ressentait Paul Féval, ses amis, et non les moins véritables, le ressentirent de bonne heure et le regrettaient pour le célèbre écrivain. M. Oscar de Poli, par exemple, le jugeait sainement quand il écrivait : « Pour moi, Paul Féval était l'ami de Félix Pyat, autre fils de royaliste, enlisé dans le bourbier révolutionnaire, et j'inclinais fermement à voir, dans le romancier populaire, une de ces âmes débiles, de basse envergure, corrompue par l'ambition du succès ou par les succès de l'ambition, lâchement et irrémédiablement rivées au servage de la popularité. Je me souviens qu'en lisant une de ses pages les plus troublantes, où se combattent merveilleusement le rire et les larmes, je me pris à déplorer que tant de talent et de puissance se dépensât à des œuvres à tout le moins futiles, et à penser de Féval ce que dit de l'empereur Frédéric Barberouse un chroniqueur des anciens âges : « Combien il eût été grand s'il eût aimé son âme ! »

Le grand romancier était cependant encore un *honnête*

(1) *Coup de grâce.*

homme, et tout pétri qu'il fût de cette ironie et de ce sarcasme qu'il dessinait si abondamment dans ses écrits, personne ne pouvait lui reprocher d'avoir fait le mal pour le mal.

« Comme tant d'autres, dit M. de Poli, cet homme de savoir et d'esprit avait détesté les fils de Loyola, les obscurantistes, les ignorantins, et *dur comme fer* à tous les plats mensonges qui remplissent fatalement les livres où Dieu n'est pas. »

Pourtant, comme Horace qu'il n'aimait guère, il avait l'horreur de la vulgarité ; puis, comme une miséricordieuse réserve de l'avenir, le germe de la foi demeurait invisible à lui-même dans un repli de son âme bretonne.

« Ma foi en la puissance immortelle de l'Église, a-t-il pu dire avec une catholique fierté, subsistait presque intacte, malgré mes défaillances, je ne sais en quel coin de moi. C'était à la fois un instinct et un ressouvenir de ma famille chrétienne. Ma première communion était si loin que je ne l'apercevais plus, même à perte de vue, mais je la sentais encore.... De là vient qu'aux plus mauvaises époques de ma vie j'ai toujours passé pour être un catholique. En dépit de ma longue indifférence et des oscillations de ma morale privée, je n'ai jamais ni écrit une ligne, ni prononcé une parole contre la religion, et le rédacteur en chef de tel journal franc-maçon, où je publiais mes romans sous l'Empire, me disait :

» — Vous suez le catholicisme et le légitimisme.

» C'était vrai, quoique je parlasse bien rarement de l'un ou de l'autre. »

Ce chef de cuisine maçonnique, Paul Féval nous révèle plus bas son nom. « Le bon M. Havin, un des plus doux pharisiens que j'aie jamais rencontrés, dirigeait alors le *Siècle*, selon les tendances quasi-républicaines, qu'il ne partageait pas du tout au fond. Il m'avait demandé un livre ; je publiai chez lui cette chose de bonne humeur, le *Bossu*, avec un succès monstrueux qui a été un des étonnements de ma carrière. Il me dit une

fois, alléché par l'ébullition tempêtueuse de sa marmite aux abonnements :

» — Si vous voulez venir à nous tout à fait, nous vous dorerons un pont. Seulement, méfiez-vous ; ces Messieurs disent que vous sentez le *carliste* et le *clérical*....

» A la suite de quoi il ne me cacha point qu'*en Normandie* il était bon paroissien et au mieux avec son curé. Ce qui désole dans le paysage de notre temps, c'est l'étendue et la qualité touffue de l'immense forêt des *farceurs* (1). »

Cependant, à la suite d'une maladie grave, conséquence de ses prodigieux travaux, Paul Féval s'était marié avec la fille du docteur qui l'avait soigné :

« L'idée du mariage secrètement établi par Dieu, le principal des contrats que l'homme puisse signer en ce monde, effleura tout au plus mon esprit en passant, mais ne s'approcha même pas de mon cœur. »

Telles étaient ses dispositions. Il avait pris, à son insu, l'épouse qui devait être, un jour, son guide vers Dieu jusque-là oublié. Il faut lire dans le *Coup de grâce* cette charmante idylle, si délicatement racontée par le romancier converti plus tard. Citons du moins quelques lignes qui montrent le bonheur de l'époux et du père :

« La piété naissante a un parfum qui pénètre, surtout la piété croissant naturellement et sans culture. Je n'étais pas privé d'odorat moral, et j'aurais pu, dès lors, résoudre le problème qui se posait devant mon admiration ; mais j'aimais mieux m'étonner dans le triomphe de mes prétendues conquêtes. J'étais heureux dans toute la force du mot, cela me suffisait, je n'avais pas besoin de Dieu ; je fis semblant de ne pas le voir, pendant que sa providence travaillait si près de moi, pour moi.

» Il y eut le berceau qui s'emplit de fleurs et de sourires.

(1) *Le coup de grâce.*

Notre fille aînée, Joséphine, venait de naître. C'était un bel enfant si joyeux que le cœur me chante en traversant le souvenir de ce printemps. Jésus l'a prise pour épouse (1), voici un mois à peine, au jour de la Saint-Michel. Je l'ai donnée toute charmante à la persécution avec une joie sans bornes. La sœur Marie-Gabriel, c'est son nom à présent, tendresse exquise de mon cœur, ne lira peut-être jamais ces lignes. Vierge-Mère, gardez-lui son immense bonheur sur la terre et dans le ciel! »

Mais d'autres berceaux vinrent se joindre au premier, et pour faire vivre tout ce petit peuple, le romancier dut multiplier les feuilletons. Il joignit le théâtre au roman, devint à la fois rédacteur au *Siècle*, au *Temps*, au *Journal des Débats*, au *Constitutionnel*, à la *Presse*. Avec son activité fébrile et sa prodigieuse fécondité, il suffit à tout, heureux que la popularité de son talent lui fît pardonner ce qu'on appelait des *idées arriérées*.

Bien que collaborant à toutes ces feuilles mondaines, Féval eut un mérite devenu rare de notre temps, c'est que jamais il ne consentit à flatter les passions viles et ordurières de la multitude pour obtenir la popularité, ni retourner des immondices et violer la pudeur pour plaire aux maîtres du jour, dont le premier et non le moins puissant fut le *grand public*. Jamais il ne souilla sa plume, et il put dire avec un légitime orgueil à la fin de sa carrière : « Dans toutes mes œuvres, je puis affirmer que je n'ai jamais écrit une seule ligne contre Dieu et contre la sainteté du mariage. »

Aussi Louis Veuillot, même à cette époque malheureuse sous un autre rapport pour le grand écrivain, l'a-t-il appelé *le plus honnête des romanciers*. Ce qui ne veut pas dire que l'on puisse mettre dans toutes les mains les œuvres que Paul Féval a créées avant sa conversion et qui n'ont pas été corrigées.

(1) Elle entra dans la Congrégation des Sœurs de la Sainte Famille à Bordeaux.

Mais voici l'époque à jamais mémorable de sa vie, celle qu'on a appelée et que lui-même a nommée l'époque de sa *conversion*. On a vu que Paul Féval n'avait jamais perdu la foi et que ses ouvrages étaient irréprochables au point de vue de la religion : « Je n'ai jamais été incrédule, quoique parfois, dans les essais échappés à ma jeunesse, j'ai parlé avec légéreté de choses profondément respectables. »

Mais si le romancier n'avait pas à se convertir à la croyance chrétienne, il était fort loin de la pratique religieuse :

« Ce n'était *presque rien*, comme le disait avec raison son ami Barbey d'Aurevilly, mais ce *presque rien* était tout. C'est la dentelle qui est le mur d'airain, transparent mais impénétrable. »

Souvent la pieuse épouse de Féval l'avait prêché, sollicité, harcelé, sans beaucoup de paroles, il est vrai, mais par son silence et ses exemples de chaque jour : prédication excellente de l'épouse chrétienne sur un mari indifférent ou incrédule. Enfin Raymond Brucker, ce lutteur infatigable et tenace, harcelait à tous moments ses doutes et ses irrésolutions, lui montrant l'inconséquence de sa conduite et de ses convictions religieuses.

Le malheureux romancier, prisonnier des idées du jour et des succès qui lui avaient un peu tourné la tête, pouvait-il bien s'exposer aux plaisanteries acerbes des boulevardiers, le montrant le cierge à la main dans les cérémonies publiques, lui le moqueur et l'ironiste, qui, par-dessus tout, craignait le ridicule et l'humiliation? Non ! l'orgueil et le respect humain étaient là, comme deux obstacles d'une hauteur démesurée, impossible à franchir. Il fallait un événement considérable et inattendu, un coup d'en haut, la foudre tombant d'un ciel tranquille et sans nuages.

Le bonheur matériel et la prospérité de l'écrivain allaient, en effet, toujours croissants. En 1870, au moment où l'Empire allait s'écrouler, Féval avait huit enfants. Pour augmenter sa

fortune, il lui prit fantaisie de spéculer sur les fonds turcs, qui promettaient de doubler son revenu. Mais la faillite survint inopinément, et il se vit ruiner : toute sa prospérité s'était subitement évanouie.

« Jamais personne, avoue-t-il, ne fut plus loin que moi de cette vaillance qui ne vient pas de l'homme. Je subissais un affaissement à plat, et pendant que je restais seul avec moi en l'absence de ma femme, je me souvins que les menus aiguillons du malheur personnel, passant à travers la cuisson de ma maîtresse torture, qui était la pensée des enfants, piquèrent mon orgueil, dont, alentour de mon cœur, je ramassai les miettes de mon supplice ; je me vis tombé, je vis les ennemis et les curieux au spectacle, autour de ma chute.... On appuyait avec plaisir sur le poids d'enfants qui chargeait mes épaules, on riait sur moi à se tenir les côtes, et surtout on criait : Gare dessous ! »

Tremblant et anéanti dans ces désespérantes pensées, l'infortuné voit arriver la compagne de sa vie. Quelques mots lui apprennent tout, et l'épouse admirable pâlit à cause de ses enfants ; mais à la manière de Job, femme vaillante, elle salue la ruine de ses espérances :

— Tant mieux, s'écrie-t-elle, car désormais rien ne nous sépare de Dieu !.... Veux-tu prier avec moi?

— C'est fait! J'aime Dieu, je suis à Dieu, je n'écrirai plus rien qui ne soit pour Dieu.

Paroles sublimes dans la bouche des deux époux.

Le romancier résista bien encore quelques vingt-quatre heures, mais enfin il suivit le conseil de cette femme sublime de résignation et de foi :

— A ta place, je ferais ce que tu vas faire. Dieu t'appelle, il ne trompe jamais : cours à lui, tout droit, sans même regarder ce qui barre la route.... A ta place, j'irais à confesse demain, de bon matin. Il t'a appelé parce qu'il t'aime, et puisqu'il t'a appelé, il t'attend.

Féval va donc trouver un religieux de la rue de Sèvres et se confesse, c'est-à-dire revient à la pratique chrétienne. Féval pleura, et, du milieu de ses larmes, la prière jaillit. C'était la conversion parfaite d'où il ne sortira plus. Écrivons cette date bénie : *24 décembre 1874*. Il faisait sa seconde communion quarante-six ans après la première.

La nouvelle de ce changement fut diversement interprétée. Les catholiques comme Veuillot lui tendirent la main, et celui-ci envoya au converti le baiser de paix en l'appelant *son frère*, et ajoutant : « — *Vous naissez.* »

Mais bien des anciens amis se détournèrent et plus d'une défection inattendue vint attrister le chrétien repentant. Sarcey fut sublime dans son genre.

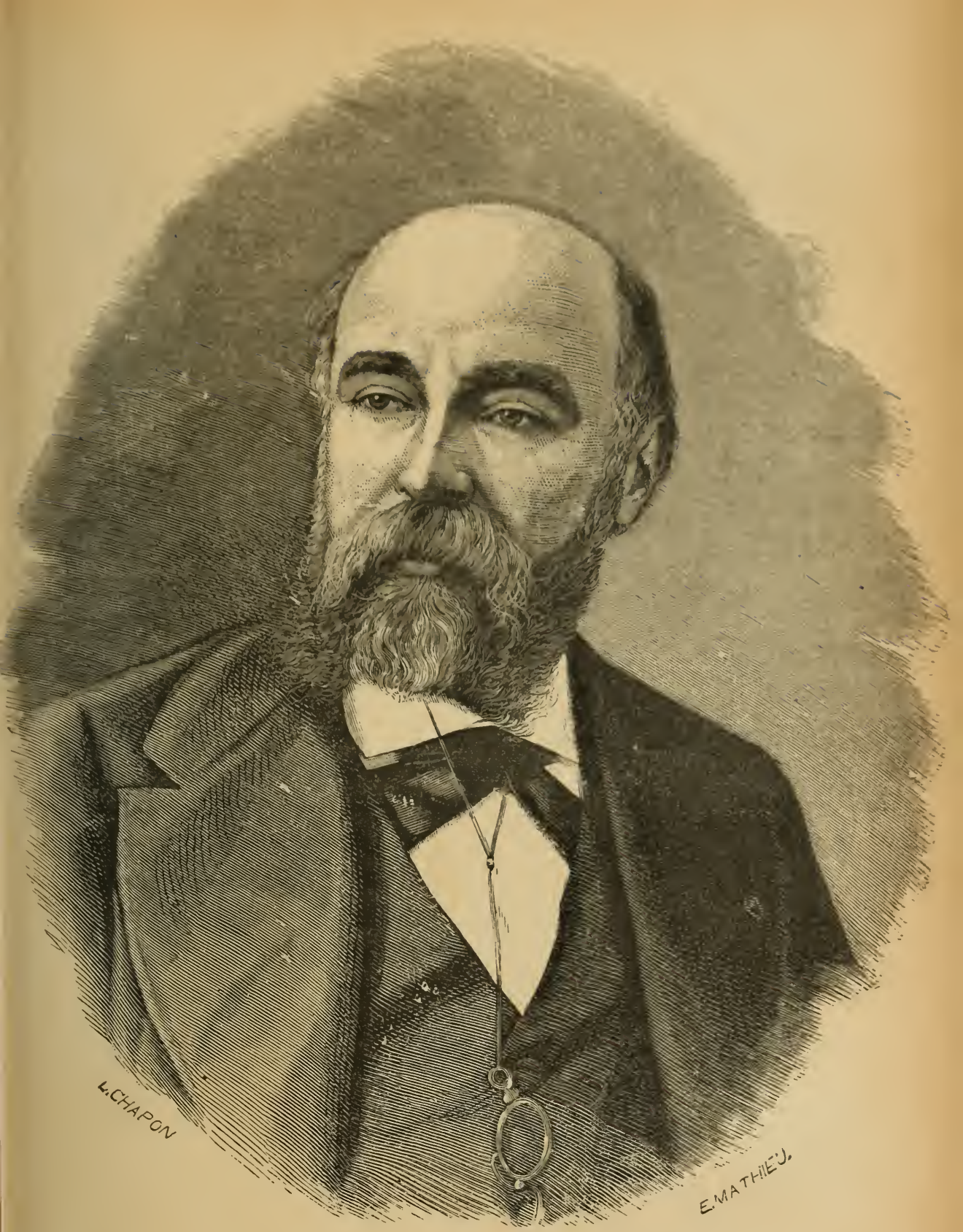
Un ami de Paul Féval étant allé lui porter un des premiers ouvrages du converti : *La première communion*, le priant d'en dire un mot dans son journal, le grave pontife du *Siècle* avait répondu avec majesté :

— J'aimais beaucoup Féval, mais je ne parlerai jamais plus de lui : *il a mal tourné.*

Pauvre Féval ! avoir gagné Dieu et perdu Sarcey, quel malheur !

Écoutons maintenant le converti, riche des dons de l'intelligence et de la grâce, raconter ce qui s'était passé.

« Cependant Dieu me cherchait. Mon chemin errant croisa, un jour, la voie droite et si belle où marchait le R. P. Olivaint.... Je dormais dans ma prospérité mondaine, j'avais besoin du châtiment pour m'éveiller, et d'une douleur qui dessillât mes yeux par les larmes. J'eus le châtiment : la douleur inconnue, tombant sur moi à l'improviste, me terrassa, et dans ce moment solennel où l'âme des blessés hésite et chancelle, appelée d'un côté par le repentir et la vie, de l'autre par la révolte et la mort, je fus assisté par un Jésuite qui coucha son crucifix sur mon agonie et me ressuscita du désespoir.



PAUL FÉVAL

Universitas
BIBLIOTHECA

» Et je vins un jour, le plus beau de mes jours, m'agenouiller dans une chapelle de Jésuites, devant la tombe où repose la dépouille mortelle de ce doux, de cet humble, de ce fier esprit, de cet apôtre, de ce jésuite, Pierre Olivaint, qui était entre l'autel et moi, et qui priait pour moi au moment où je recevais le pardon de mon Dieu dans la sainte hostie.... *Ma conversion est ma noblesse*, *ma gloire et ma victoire*, en ce monde où nous sommes, avant d'être mon salut dans l'autre. J'en ai fait un livre et j'en ferai d'autres livres, disant et répétant : *Quia fecit mihi magna qui potens est*, Celui qui est puissant a fait sur moi de grandes choses. N'ai-je donc pas le droit et le devoir de chanter le *Magnificat* de ma gratitude immortelle ? »

On sait le reste.

Le pieux romancier a expurgé tous ses livres, donné de nouvelles éditions où la foi et la piété sont respectées, et il a consacré les restes de son talent si séduisant à la défense du vrai et du bien.

Voici la lettre dans laquelle sa conversion est racontée par lui au R. P. Rey.

« Vous aussi, mon cher Père, vous témoignez le désir de savoir « comment cela se fit. » Cela se fit bien simplement : je ne valais pas la peine d'un miracle.

» .... J'avais eu une carrière assez brillante ; j'étais regardé comme un homme honnête et heureux. Beaucoup de gens me faisaient l'honneur de m'estimer, et je me connaissais jusqu'à des envieux. Il m'arriva une fois d'être accroché à l'improviste par la roue d'une charrette de finances qui emportait de l'argent volé. Je ne tombai pas de bien haut, mais je tombai.

» Sitôt à terre, moi qui croyais avoir tant d'amis, je me vis tout à coup seul au milieu du troupeau d'êtres faibles et chers qui vit par moi. Et il se trouva que je ne savais même pas être pauvre, car je souhaitais la mort.

» Il me restait bien ce que certains ont appelé parfois mon talent (1). Oh la triste chose ! La veille, mon talent avait, en effet, son prix ; mais le lendemain, quand je voulus l'échanger contre du pain, les gens qui achètent le talent pour le revendre me fermèrent leur porte, excepté un seul, et je le remercie de tout mon cœur.

» Peut-être n'avais-je plus de talent, peut-être que je n'en avais jamais eu. Les marchands doivent s'y connaître.

» Je continuai de travailler, mais si peu et si mal. Un jour, sous ma misérable page commencée, je vis le désespoir blotti. Il me guettait. J'eus peur. *J'appelai Dieu.*

» Dieu ne vint pas ; il était là. Je l'entendis me répondre au plus profond de moi ; je le sentis palpiter dans les entrailles de ma conscience, et j'eus ma première larme, douce à mes yeux, comme autrefois la caresse matinale de ma mère, qui m'éveillait petit enfant dans mon berceau.

» Le lendemain, j'allai causer avec un homme excellent, qui sait beaucoup, qui ne s'en targue point et qui m'aime. Il a l'âge d'être mon fils, et je l'appelai mon père. Il m'enseigna, sans faire semblant de rien, des choses toutes grandes et toutes simples que je croyais connaître ; seulement, à mesure qu'elles passaient de son cœur dans le mien, des voiles se détachaient à l'intérieur de moi et tombaient, si bien que je pus lui montrer à nu le fond d'une pauvre âme, et par sa bouche, *notre Père* qui est dans le ciel me pardonna.

» Le lendemain encore, c'était la Noël. Ma femme et ma fille me conduisirent, tremblant que j'étais et le cœur bien serré, dans le sanctuaire où repose la dépouille mortelle des plus récents martyrs de notre temps, qui aura d'autres martyrs.

(1) « Qu'est-ce que le travail ? disait un jour le romancier à C. Buet. Qu'est-ce que les livres ? Qu'est-ce que l'intelligence ? Tout n'est rien, quand on fouille sa vie, qu'on revoit le passé, qu'on revient sur ses pas. Il ne s'agit plus de croire, mais de pratiquer ; la foi ne suffit pas, il faut joindre les œuvres. J'ai été honnête, ai-je été chrétien ? J'ai beaucoup écrit, ai-je consolé, soutenu, encouragé quelqu'un ? Ah ! Religion, c'est toi que l'on abandonne toujours, et c'est toujours à toi qu'il faut revenir ! »

Je pris place à la sainte Table, et je fis ma *seconde communion* quarante-sept ans après la première.

» Ainsi se renouvelèrent les deux extrémités de ma vie par-dessus l'abîme d'un demi-siècle perdu. Que Dieu soit ardemment béni dans la grandeur de ses miséricordes ! Je me relevai fort. Avec l'aide de Jésus-Christ je vivrai et je mourrai dans cette force.

» Au retour, le bon sourire des petits nous attendait à la maison. Ce fut une fête ; on me dévora de baisers.

» Et, depuis lors, notre gaieté est revenue... Au temps des vacances, il est chez nous une heure charmante, Nous sommes dix. *Chaque soir*, les huit enfants s'agenouillent autour de la mère, et moi, sous le crucifix, je récite la prière qui est aux premières pages du Catéchisme. Leurs voix inégales me répondent, quelques-unes déjà mâles, d'autres si douces ! Il y a le soldat de demain, le marin de l'année prochaine, la blonde tête hérissée de soie qui sera de l'Ecole polytechnique dans dix ans, et le gros ange lourdeau qui plaidera dans douze ans ; il y a celle qui travaille déjà pour vivre, et qui ne savait pas hier que ses études lui serviraient, l'aînée des trois autres qui travailleront aussi, qui le savent et qui en sont fières. Que Dieu les bénisse tous, mon Père ; ce sont de chers enfants ; ils ont bon cœur.

» Autrefois, leur meilleure récompense était de donner. Entre les joies que l'argent procure, c'est celle-là qu'ils regrettent. Madeleine, qui a sept ans, s'égare parfois jusqu'à dire :

» — Le bon Dieu devrait nous rendre au moins un peu de quoi donner....

» Vous jugez si je la gronde !

» Hier, pourtant, je l'ai trouvée gaillarde et toute consolée d'une découverte qu'elle a faite. Elle a grimpé le long de moi pour me dire en triomphe :

» — Tu ne sais pas ? Ça vaut mille francs quand on n'a que dix sous et qu'on les donne !

» Elle a justement dix sous : c'est donc mille francs pour *sa pauvre.*

» Mon Père, je ne me souviens pas que nous nous soyons tant aimés ! Ils ne seront pas riches, cela paraît certain ; mais s'ils étaient condamnés tout à fait, la providence de Dieu qui nous voit, me laisserait-elle encore sourire ! »

Comme on peut le constater, le désespoir n'était point dans le cœur du chrétien converti ; avec le pardon divin, la paix, la joie, l'humilité, la confiance, tous ces dons que Dieu met dans l'âme par surcroît avaient apporté à son cœur le calme et l'espérance. Il s'était remis au travail, et son talent ayant changé de direction, « Féval eut soudain un renouveau de jeunesse. Les larmes qu'il versa tendirent les cordes déjà mollissantes de sa lyre (1), et il en tira des accords plus sonores que jamais. » Il voulut d'abord raconter la grâce qu'il avait reçue et le fit dans un ouvrage intitulé : *Les Étapes d'une conversion.* De ce livre, un critique a dit : « M. Paul Féval, dont la conversion a fait éclat ces derniers temps, a mis son cœur ici, et je vous jure que c'est une boîte d'or, digne d'être offerte à Dieu sur son autel. »

« A notre insu, écrivait l'auteur de la préface de ce livre, nos joies et nos douleurs, nos triomphes et nos défaites nous rapprochent de Dieu. Ce n'est pas nous qui marchons vers la conversion, c'est la conversion qui vient à nous. »

Parole d'une étonnante vérité, qui marque bien que la conversion est plutôt l'œuvre de Dieu que la nôtre.

Puis viennent ensuite : *Pierre Blot*, *la Mort du Père*, *Second récit de Jean*, que tous les catholiques ont lus, et où, sous des noms d'emprunt, le grand romancier raconte l'histoire de sa vie et de son changement, ou bien la conversion de son

(1) Quelqnes jours avant sa ruine, Villemessan l'ayant rencontré lui avait fait entendre *qu'il baissait*, parole cruelle pour l'écrivain vieillissant.

ami, Raymond Brucker (1). La première communion n'a pas la grande émotion, l'intensité de vie que possède la *Mort du Père* ou *Pierre Blot*, mais il s'en dégage un charme, une grâce exquise vraiment incomparables.

Plus tard, parurent les *Merveilles du mont Saint-Michel*, et le *Denier du Sacré Cœur*, qui affirmèrent encore la foi du romancier catholique (2).

L'humilité, on l'a dit, était descendue dans ce cœur jusque-là si superbe, si plein d'une vanité des *plus dodues* qui se puisse rencontrer. En voici la preuve dans cette page intéressante de Ch. Chincholle, intitulée : *l'Ermite de Clignancourt*.

« Une heure après la réception de la lettre de Paul Féval, nous étions devant sa porte. L'itinéraire était on ne peut plus exact, seulement Féval ne nous avait pas informé de l'enseigne archinaturaliste qui s'étale sur son mur d'entrée : *Mort aux vaches !*

» — Comment ne faites-vous pas enlever cela? lui disions-nous.

» — Parce que c'est si bon d'être insulté ! »

La réponse nous peint de suite l'homme tel qu'il est devenu. On va en juger ; mais avant de poursuivre, nous sommes pris d'un scrupule. Ce que nous avons à dire est si surprenant que nous avons peur de ne pas avoir la plume assez respectueuse. Jamais nous ne pourrons parler de l'auteur des *Mystères de Londres* comme d'un saint évêque. Et pourtant... faisons-le parler lui-même :

« Oui, mon cher, je viens de quitter les Ternes. C'était trop loin du Sacré-Cœur, tandis qu'ici j'en suis à un quart d'heure. Si vous saviez comme il est doux de prier et de ne plus penser qu'à l'amour de Dieu, quand on a passé la vie à

(1) Voir dans la première série de cet ouvrage, tome II, la biographie de R. Brucker, revenu de loin à son Dieu.

(2) La vente de ce dernier volume valut plus de cent mille francs à la basilique du Sacré-Cœur, dont M. Féval ne toucha pas un sou.

célébrer l'amour des autres. Vous me demanderez alors pourquoi je ne me suis pas logé encore plus près du Sacré-Cœur. Que voulez-vous ? Je ne suis pas assez saint. Je n'aurais pas le courage de ces moines sublimes qui couchent sur la pierre et qui se frappent avec des cordes à nœuds. Il me fallait donc une autre mortification. Je l'ai. Je me fais vieux ; je ne peux plus marcher. Alors, je me suis mis au pied de la Butte-Montmartre. Cela me force à monter. Le chemin est dur ; il l'est moins que le chemin des Oliviers. Il ne l'est pas assez pour un homme qui a fait tant d'abominables choses ! Heureusement toutes vont disparaître, toutes. Dieu permettra que je vive pour les convertir comme je me suis converti ! S'il ne le permet pas, mon testament est fait : on détruira à jamais ce que je n'aurai pu corriger.... »

» Pendant qu'il parlait, nous regardions le jardin, un vaste carré qui, aboutissant à un terrain vague, est clôturé par des planches mal jointes. Des rôdeurs de barrière jouaient dans ce terrain.

» — Venez, reprit Féval, vous aussi, vous avez besoin d'être mortifié ; venez. »

» Déjà nous étions dans le jardin. En nous voyant, tous les voyous se collèrent contre les planches :

« — Ohé, jésuites, calotins !... Dis-donc, Auguste, il ne les empêche pas de bien manger, leur bon Dieu ! Regarde donc le vieux, comme il est rouge ! Bon appétit, otages ! »

» Féval rayonnait :

» — Vous entendez, mon ami ? Ils voient quelquefois des prêtres dans le jardin, ils prennent ma maison pour une abbaye. Ils me flattent. »

« *Je n'avais pas l'honneur de connaître Paul Féval, ajoute ici M. Oscar de Poli ; cette page de Ch. Chincholle fut notre trait d'union ; je la reproduisis dans* La Civilisation *sous ce titre :* Ermite, bon ermite, *avec cette brève introduction : Je ne crois pas qu'il soit un lettré catholique qui n'ait lu le* Coup de

Grâce, *ce magnifique couronnement d'une grande œuvre de cœur, d'esprit et de foi, ce touchant et splendide dénouement des* Étapes d'une Conversion, *ce livre qui relève si haut, aux yeux de l'étranger et à nos propres yeux, la littérature française, déshonorée par un parti-pris de publications infâmes. — Quand on connaît l'œuvre, on a le désir d'en connaître l'auteur. L'auteur, c'est le grand et intarissable romancier, c'est le doux et vaillant converti que le succès et la légitime popularité n'ont pas abandonné sur son chemin de Damas ; c'est le poétique auteur de la* Fée des Grèves, *le rude champion des* Jésuites, *l'historien des* Merveilles du Mont Saint-Michel ; *c'est Paul Féval. — Eh oui ! écrivais-je encore à la suite du récit de Chincholle, Paul Féval a « fait le plongeon, » comme disait le marquis de Voltaire de ceux de ses acolytes, qui, à l'heure de la mort, comme La Mettrie et Maupertuis, appelaient à leur chevet deux prêtres plutôt qu'un. Mais il a fait le plongeon en homme de cœur et d'esprit ; il n'a pas attendu un seul jour, un seul instant pour revenir à Dieu, lorsque, dans son âme généreuse, il a senti la claire raison de la foi terrasser lumineusement la triste foi de la raison. C'est dans la plénitude de sa belle et vivante intelligence qu'il a repris la voie sacrée, la voie de vie et de vérité, et l'on peut dire de Paul Féval, admirable et providentielle récompense de sa triomphante humilité, que jamais le fécond et charmant écrivain ne fut plus merveilleusement inspiré que depuis sa conversion* (1). »

Paul Féval, non content d'écrire de nouvelles œuvres qui marquaient le point de départ de sa vie nouvelle, s'était imposé, pour satisfaire sa conscience et sa foi, une œuvre gigantesque. Il s'agissait de corriger *tous* ses ouvrages, de les expurger au point qu'ils pussent être laissés entre les mains de tous. C'est ce qu'il faisait comprendre à l'un de ses amis auquel il écrivit alors, qu'il se livrait à une véritable « orgie de travail. »

(1) Cette page fait honneur à son auteur presque autant qu'à P. Féval lui-même.

Et, en réalité, ce fut un labeur insensé qu'il accomplit pendant les quelques années qui suivirent sa conversion jusqu'à sa dernière maladie. Il écrivit dix nouveaux volumes et en corrigea plus de trente. Sans une minute de répit, sans un instant de repos, il demeura rivé à sa table de travail, ne s'en relevant que pour aller s'agenouiller au pied du crucifix, souvent terrassé par cette maladie nerveuse qui l'avait repris une deuxième fois, comme à l'époque de son mariage. On le voyait là, haletant, épuisé. Bientôt, sa main tremblante se refusa au service, mais il persistait, et continuait quand même son pénible labeur. Un jour, enfin, il fallut y renoncer et s'avouer vaincu.

Cette magnifique intelligence qui avait créé tout un monde de personnages, qui avait donné la vie à tant de figures héroïques, se tarit en quelque sorte. Le vide s'était fait dans son cerveau : il ne pouvait plus penser. Mais il pouvait souffrir, et sa souffrance fut terrible, car il avait conscience de son état (1). »

Une nouvelle et douloureuse épreuve était encore réservée à sa vieillesse. Il voyait ses enfants à l'abri du besoin et il allait pouvoir mourir en paix au milieu d'eux, quand « un soir, raconte Albert Second, soir fatal, un voisin pénétra dans son cabinet et lui offrit de faire fructifier ses capitaux en l'associant à une affaire donnant des bénéfices considérables. D'honorables ecclésiastiques avaient eu confiance et s'en félicitaient, l'étranger en nomma du moins. Féval donna tout l'argent qu'il possédait, toucha le mois suivant un bon dividende, et le lendemain, le voleur mit la frontière entre ses victimes et lui. »

Le cœur se serre à la pensée d'une ruine semblable, dont est victime un vieillard impotent, et avec lui des enfants incapables encore, pour la plupart, de se suffire à eux-mêmes. Avoir connu toutes les joies et l'aisance de la vie, avoir possédé tant de richesses, goûté toutes les ivresses de la gloire et du triomphe, et ne posséder rien, plus rien ! C'en était trop.

(1) Delaigne. *Un homme de lettres.*

Dieu semblait prendre plaisir à humilier dans sa vie et son intelligence le grand écrivain pour épurer son âme éprise de sacrifices. Il est vrai qu'il ne fut pas abandonné de tous. Toutes les grandes voix de la publicité, *le Clairon* d'abord, par la plume de M. Cornély, annoncèrent le désastre, et beaucoup d'anciens amis, les maîtres de la littérature, formèrent un comité de secours. On doit nommer surtout A. Delpit, Alp. Daudet, de Pène, Nadar.

Féval, anéanti, de sa main tremblante, écrivit ce laconique billet, qui disait toute son immense reconnaissance :

« De Pène, Delpit, c'est avec vous toute ma vie. Adieu, soyez heureux et merci ! »

Le malheur vint encore le frapper dans ses affections les plus chères. Sa sainte femme, l'admirable compagne de ses bons et de ses mauvais jours, mourut à cette époque. Ce fut pour lui la fin.

Paralysé dans son corps et dans son esprit, Paul Féval dut se retirer chez les Frères de Saint-Jean de Dieu, où il mit près de cinq années à mourir, désormais oublié de tous.

Certes, mieux que Guillaume de Nangis, il pouvait s'écrier dans ce douloureux abandon :

> Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
> De sa barre de fer. Voici la fin du jour,
> Et j'ai le dernier coup.

Ce dernier coup, le vieillard le reçut avec la même patience, la même humilité qu'autrefois ; Dieu, le voyant résigné jusqu'à la fin, le consolait. A peine cent cinquante personnes suivirent son cercueil.

Toute la France religieuse retentit des éloges du grand romancier catholique, et ses amis répétaient avec M. Oscar de Poli :

« Vous qui l'avez aimé, ne pleurez pas ; comme Madeleine, Féval a eu la meilleure part. »

FRANCHI (Antonio)

PHILOSOPHE.

(1820 — 1889)

« A mes yeux, c'est une vile hypocrisie de se dire catholique et d'être, en réalité, pire qu'un protestant. » (A. Franchi.)

L'Évangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature déchue et la grâce, et néanmoins la grâce agit selon la nature et ne pervertit point son ordre. Aussi la résistance longue et opiniâtre de celle-ci ne fait-elle qu'ajouter un nouvel éclat au triomphe de la grâce. L'histoire de la religion catholique est parsemée de ces retours merveilleux vers Dieu et si consolants pour tous. Le lecteur, sans doute, connaît déjà la conversion du philosophe *Antonio Franchi*, si tristement célèbre par ses écrits où il a professé un rationalisme effronté.

Christophe Bonavino, tel était son vrai nom, naquit à Peglé (Italie), en 1820. Librement, ainsi qu'il l'apprend lui-même dans ses ouvrages philosophiques, il embrassa l'état ecclésiastique ; il eut même le désir de se consacrer aux missions. Malgré les sollicitudes du ministère pastoral, il s'appliquait avec ardeur à l'étude de la philosophie et de l'histoire, afin, écrivait-il, « de sonder ses convictions antérieures. » A ce sujet, le panégyriste des apostats, Gubernatis, lui consacre ces lignes dans son Dictionnaire biographique : « L'étude de la philosophie qu'il approfondit, affaiblit en lui la foi. »

Une réflexion ici en passant.

Souvent on se demande pourquoi, de nos jours, il y a tant d'incrédules. La réponse est facile. Le principe de l'incrédulité est l'orgueil, et on ne veut souscrire qu'à ce qui est géométriquement démontré. De là, ce malentendu joint à cette étroitesse d'esprit que condamne Pascal, en disant que « la der-

nière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. » Il faudrait à notre société un degré de science religieuse qui lui manque, car la preuve de ce que nous ignorons est souvent dans ce que nous prétendons savoir.

La plupart des incrédules qui entreprennent l'étude de la religion, la commencent avec des préjugés, sans procéder du connu à l'inconnu.

Avouons enfin que les sociétés et les amitiés ne sont point étrangères à cette perversion ; car l'on sait que l'incrédulité comme la foi ont une puissance d'expansion très rapide et s'exhalent de l'âme qui les renferme ainsi qu'une essence pénétrante. Mais que les préjugés s'évanouissent ! et alors l'infortuné, dégagé de tout obstacle, remonte la voie où il s'était égaré, et la foi apparaît à ses yeux tout éclatante des splendeurs d'une aurore nouvelle.

Franchi nous en est un exemple frappant, comme lui-même n'hésite point à le confesser dans son dernier ouvrage.

A l'âge de trente ans, il prit la funeste décision de quitter l'état ecclésiastique, premier fruit de ses études et première étape de sa chute. Une occasion favorable de prouver son impiété et sa révolte se présenta bientôt. En automne 1849, l'évêché de Gênes avait censuré un libelle, traduit du français, intitulé : *Jésus-Christ devant un conseil de guerre*. Franchi, qui en était le traducteur, protesta contre cette légitime sentence, frappant un livre « dont la publication, écrivait-il, *n'avait excité aucune émotion dans la France catholique*. »

A cette orgueilleuse révolte, vinrent se joindre le faux patriotisme et l'amour désordonné de l'*unité italienne*, qui, de nos jours encore, malgré l'expérience des temps, enivre même des catholiques, égare des esprits droits et sincères. L'incrédule, après s'être porté défenseur des fameuses lois Siccardi, osa accuser Pie IX et ses fidèles adhérents de trahison à l'égard de la patrie.

Dès lors, la rupture était consommée : Bonavino devenait partisan de la démagogie et l'adversaire des puissances « auxquelles l'Église, écrivait-il, s'était alliée pour le malheur des peuples. » Rompant avec son passé et brisant les liens de la famille, l'apostat prit le nom de guerre d'Antonio Franchi.

C'est qu'il devient difficile, aujourd'hui, de se maintenir sur la pente rapide du mal : *abyssus abyssum invocat,* un abîme appelle un autre abîme.

Bien qu'on ne puisse suivre Antonio Franchi dans le dédale de ses funestes doctrines, il ne sera pas sans utilité d'indiquer quelques-unes de ses conséquences.

Le malheureux dévoyé en était venu à nier l'existence de tout surnaturel. Ses écrits, dont le plus dangereux est la *Philosophie des écoles italiennes,* répandirent le poison de l'incrédulité et du rationalisme au sein de la jeunesse des écoles, et ces ravages durent encore. Franchi a traîné dans la fange les plus belles gloires de la philosophie chrétienne, et en premier lieu le grand saint Thomas et son école. Ferri glorifia cet incrédule d'avoir introduit en Italie le scepticisme, comme s'il pouvait y avoir un mérite quelconque à se faire le propagateur d'une doctrine apprenant à douter de tout, et qui est plus digne des insensés que des gens doués de raison. Enfin, on a dit de Franchi que l'influence de Gioberti, son ami et son hôte à la fois, n'a pas peu contribué à faire de lui un des ennemis les plus acharnés de la philosophie chrétienne.

La religion du XIX^e^ siècle, selon Franchi, doit être un naturalisme fondé sur un sentiment inné. Ce qu'il développe dans plusieurs brochures, où il cherche toujours à s'affranchir de l'autorité de la révélation et de l'Église. A ce point de vue, toutes les religions sont égales ; aucune n'a le droit de revendiquer la prérogative de religion d'État : absurdité qui suppose un droit égal entre la vérité et l'erreur. Mais écoutons le professeur : « L'idéal de l'humanité, le *nec plus ultra* de la civilisation à venir du peuple, ne peut résider que dans la

démocratie pure, éclairée par la science, confirmée par une religion sans culte extérieur, sans sacerdoce, sans pauvres. » *Sans pauvres*, ce qui nécessite l'égalité et le partage des biens, autre absurdité sans nom. Franchi, qui occupa la chaire de philosophie à Paris, eut le loisir de propager ses théories parmi la jeunesse universitaire et d'y causer un mal considérable.

Aussi, est-ce sans étonnement que nous le voyons descendre au troisième degré de sa chute, en devenant le disciple de Mazzini. Il arrivait par là dans la carrière politique, « favorisant les desseins de la révolution, c'est-à-dire la souveraineté de la raison et du peuple, avec la déification de l'homme et Rome capitale (1). »

Cependant, l'incrédule était avancé en âge. Vieilli dans les études et semeur de scandales, Antonio Franchi, se voyant près de comparaître au tribunal de Dieu, jeta enfin un douloureux regard sur son passé, et se prit à réfléchir sur ses pensées et sa conduite. Puis, éclairé d'une lumière plus saine, après de longues et pénibles réflexions, on le vit rebrousser chemin et retrouver cette même vérité (car la vérité est immuable) que cinquante ans auparavant il avait quittée. Il eut même le courage de confesser à la face de l'univers ses tristes égarements : « J'ai vécu dans l'erreur, » de condamner ses écrits, les proclamant contraires à la saine raison et funestes dans leurs résultats (2).

On recherchera sans doute les causes de la conversion d'un ennemi si déclaré de la religion. Selon les paroles citées au commencement de cette notice, la grâce est le seul moteur de ces retours admirables, dont l'Église catholique offre le consolant spectacle. Cette force qui, il y a quatorze siècles, fit

(1) *Civiltà Catholica.*

(2) Un romancier moderne, G. Sand, fit également le même aveu à la fin de sa vie, en écrivant ces mots : *Je me suis trompée toute ma vie.* Mais il n'eut pas le courage d'aller plus loin, et de revenir à la vérité.

d'Augustin, encore dans l'erreur des manichéens, le grand docteur de l'Église, est la même qui arracha à Franchi cet humble aveu, que la vérité révélée, dont l'Église a le dépôt, est l'unique salut de la pauvre raison humaine.

L'*Ultima critica*, la dernière critique, est l'ouvrage où le prodigue repentant, dans une longue et savante rétractation, déclare rentrer au sein de l'Église catholique. L'idée dominante en est de démontrer l'absurdité de ce double absolutisme de la raison et du peuple, qui découle de la négation de l'autorité de Dieu, et qui, pour conséquence, conduit à une monstrueuse anarchie. « Combien mon esprit s'égarait, écrit le philosophe devenu chrétien, quand il voulait se persuader qu'une philosophie digne de ce nom nécessitait la liberté de la pensée et de la parole, de la conscience et du culte, de l'association et de la presse ; mais cette liberté, telle que la requiert la politique moderne, n'est qu'une exagération manifeste. » Aussi ne conseille-t-il point d'aller à ce honteux matérialisme demander la régénération de la société civile.

A l'occasion de cette conversion étonnante, on aime à se rappeler les paroles de saint Remi à Clovis :

— Adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.

Quel sacrifice plus pénible pour l'amour-propre que cette soumission aux vérités divines, après les avoir tant de fois niées et ridiculisées ; mais, d'autre part, quel sujet d'admiration que celui qui reconnaît ses erreurs et a le courage de les désavouer ! Rien de plus humble et de plus admirable que les dispositions nouvelles d'Antonio Franchi, que cette sincérité qui paraît dans ses récents écrits. Nouvel Augustin, il expose ses confessions, et, faisant un examen rigoureux de sa vie, il réfute le rationalisme avec une telle puissance d'arguments, que les positivistes les plus convaincus, s'ils étaient de bonne foi, seraient dans l'impossibilité de ne point se déclarer, comme Franchi, vaincus et forcés d'abandonner leurs erreurs.

Mais écoutons-le :

« Ce système, dans la pratique duquel, en m'éloignant de Dieu, je pensais trouver l'harmonie du cœur et de l'intelligence, non moins que la paix de l'âme, n'était qu'un songe, » dont, grâce à Dieu, il fut tiré à temps. « Il convenait cependant de me refaire entièrement, de remonter aux causes, et cette nouvelle reprise d'études faites *avec une liberté et une impartialité plus sincères et plus parfaites que la première fois*, devait effectuer mon retour du rationalisme au christianisme, et par conséquent au catholicisme, seule forme vraie de la religion chrétienne, et à l'Église, qui en est la forme unique historiquement vraie. »

De crainte qu'on ne vienne à se méprendre sur sa pensée, Franchi se hâte d'ajouter :

« Je dis religion et Église catholique, c'est-à-dire romaine, puisque l'Église et la religion catholique est la seule qui ait son centre à Rome et dont le Pontife romain soit le chef.... A mes yeux, c'est une vile hypocrisie, une infâme perfidie, de se dire catholique et d'être en réalité pire qu'un protestant. Car au jour où l'on cesse de soumettre sa volonté, en tout et pour tout, à l'autorité de l'Église et du Pape, où le jugement de la propre raison commence à les vouloir anéantir, on doit déclarer : Je ne suis plus catholique, mais rationaliste. Et de même, quand, dans le repentir, on sent renaître la foi chrétienne catholique, on doit en même temps reconnaître l'obligation d'une soumission absolue de cœur, d'esprit et de volonté à l'autorité de l'Église et du Pape. Ainsi agit, sans restriction ni exception d'aucun genre, celui qui n'établit point une distinction entre être religieux et être homme de bien. »

Paroles vraiment d'or, qui nous révèlent combien est sincère la conversion du philosophe, combien loyal son retour à la foi de son enfance.

Au milieu de la joie et du bonheur que procure aux catholiques un merveilleux changement, il ne reste qu'à formuler ce

vœu : Puissent les disciples de Franchi qui ont connu les égarements de ce grand esprit, s'inspirer des exemples du maître, et, avec lui, courber leur front superbe sous la croix du Golgotha ! Qu'ils n'attendent point que cette illusion que leur fait une espérance présomptueuse les conduise à une autre illusion, plus funeste encore, celle du désespoir.

FROMENTIN (Eugène)

PEINTRE, DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

(1820 — 1876)

« A ne hanter que les sommets, on ne peut moins faire que de s'approcher de Dieu. »
(H. Jouin.)

Une mort prématurée enlevait, en 1876, aux arts et aux lettres, cet artiste célèbre. Il n'avait que cinquante-six ans, et le front déjà ceint d'une double couronne, l'avenir lui promettait de nouveaux lauriers, si une maladie maligne n'était venue moissonner en quelques jours tant de gloire et d'espérance.

Eugène Fromentin était né près de la Rochelle.

« Tous ont parlé de lui, écrivait M. Henri Jouin. Publicistes, critiques, orateurs, prélats, hommes de guerre, tous ont rendu justice au peintre, à l'écrivain, à l'homme privé, au chrétien. Une sorte d'attraction a porté grand nombre d'esprits de ce temps vers l'artiste et le penseur, dont la main vaillante a tenu, sans fléchir, la plume et le pinceau.

Mais à défaut de la présence du peintre, son souvenir et ses œuvres restent.

« Fromentin, a dit M. Pailleron à l'Académie, artiste avant tout, peintre délicat, écrivain raffiné, plus écrivain encore que peintre, obsédé par un idéal qu'il a placé lui-même hors de sa

portée, essaye de l'atteindre avec sa plume, trouvant son pinceau insuffisant.

» Jamais satisfait, tourmenté du mal de ce mieux qu'il a l'impérieux besoin d'exprimer, ce qui lui semble incomplet dans son tableau, il le parfait dans son livre.... Mais cela ne suffit pas à cet insatiable ; de même qu'il a retourné la toile, il tourne la page, et, cette fois, il s'en prend aux maîtres (1). Il les contemple, il s'y unit, il s'y absorbe ; car il veut trouver en eux ce qu'il cherche en lui, et quand il le découvre avec ce que le désir a de plus subtil, il le célèbre avec ce que le talent a de plus exquis. Émerveillé, ravi, il va et vient éperdument de l'une à l'autre de leurs beautés, et c'est une jouissance délicieuse de voir se poser tour à tour sur ces fleurs de l'art la fleur ailée de sa pensée. »

Que le talent de cet homme ait des faces multiples, qu'il se montre à nous sous un double aspect, nous ne pouvons en être surpris, bien que les esprits de cette trempe soient rares. Tels nous pouvons compter Léonard de Vinci, Bramante, Benvenuto, Michel-Ange, Palladio, tous ces hommes de haute taille qui se sont délassés du ciseau, de la palette ou de l'équerre en prenant la plume.

Peintre, Fromentin l'a été depuis le jour où il a signé ces toiles admirables, les *Gorges de la Chiffa*, la *Place de la Brèche* à Constantine, le *Fauconnier arabe*, jusqu'à l'heure où il exposait sa *Fantasia* et sa *Halte des muletiers*.

Ses succès l'avaient rendu prisonnier du désert d'Afrique, orientaliste à perpétuité, peintre de genre contre son gré. Les marchands, les amateurs de tableaux le repoussaient à l'envi vers le Tell et le Sahara, qu'il aurait voulu fuir. C'est que nul autre ne reproduisait plus merveilleusement les hommes et les choses d'Afrique. Il eût voulu s'y dérober ; mais sans cesse on lui disait :

— Non, faites-nous quelque chose d'algérien.

(1) Dans ses *Maîtres d'autrefois*.

Il pestait, et, pour la centième fois peut-être, il recommençait le petit cheval blanc, le ciel bleu, l'arbre inconnu dans la botanique et le petit Arabe aux bras nus. Et ensuite, montrant une de ces jolies toiles et levant les épaules avec impatience, il disait, raconte Maxime du Camp :

— *Je suis condamné à ça à perpétuité.*

Et cependant la préparation de ses œuvres, les études fondamentales avaient manqué à l'artiste. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il s'était attardé dans l'étude d'un avoué, où son père l'avait placé sans consulter ses goûts. Que faisait-il devant ce papier timbré, en face de ces arides formules du code ? Une voix s'était fait entendre à lui, et un jour d'automne, se trompant de rue, au lieu de se rendre chez son patron, maître Denormandie, il était allé frapper à la porte du peintre Rémond. Le printemps suivant avait vu Fromentin se ranger parmi les élèves de Cabat.

C'est à l'école de ce maître que se forma le talent de l'artiste.

« Il y a chez Fromentin, écrit M. H. Jouin, comme chez Musset dans ses bons jours, une poésie voilée, à travers laquelle perce une émotion sincère et toujours élevée. Ce peintre est un gentilhomme : Marilhat, Decamps, Delacroix n'ont pas sa crânerie. Watteau l'a possédée. Distingué comme Watteau, Fromentin, plus heureux encore que son devancier, est entré en colloque avec la nature. Ses yeux l'ont contemplé sans se lasser du spectacle. Son âme est allée vers l'âme des sites et lui a ravi son secret. C'est pourquoi toute composition de Fromentin est à la fois élégante et attendrie, baignée de lumière et plus encore de poésie rêveuse. La nature qu'il rappelle est sévère sans austérité. Je ne sais quoi d'ému se dégage de ces toiles : *sunt lacrymæ rerum*. Voilà ce que Fromentin peut revendiquer sans nulle crainte. Ils sont nombreux, croyez-le bien, les peintres aujourd'hui fêtés, auxquels on ne voudra pas reconnaître, après leur mort, un patrimoine de cette importance. »

Une autre qualité du talent de cet artiste : son tact.

L'homme est sérieux, le penseur est retenu, l'artiste sait que le but peut être facilement et involontairement dépassé, si l'esprit ne s'observe à toute heure; voilà pourquoi Fromentin redoute de se livrer : il a peur d'être distrait.

« A cette garde jalouse de ses facultés, observe M. Jouin, le peintre a gagné le tact, la mesure, la finesse, la distinction qui lui font une place de choix dans l'école. Son esthétique est d'un ordre supérieur. Il a des scrupules que bien peu parmi ses pairs ont éprouvés. »

N'a-t-il pas dit la raison de convenance qui l'empêcha toujours de peindre une mosquée? « Peut-être m'eût-il été possible d'entrer dans la mosquée, mais je ne l'essayai point. Pénétrer plus avant qu'il n'est permis dans la vie arabe, me semble d'une curiosité mal entendue. Il faut regarder ce peuple à la distance où il lui convient de se montrer, les hommes de près, les femmes de loin; les mosquées, jamais. Décrire les appartements de femme ou peindre les cérémonies du culte arabe, est, à mon avis, plus grave qu'une fraude; c'est commettre, sous le rapport de l'art, une erreur de point de vue. »

Voilà jusqu'où allaient, chez Fromentin, la délicatesse et le tact. Qu'on juge exagérée cette façon de penser et d'agir; en tous cas, elle est le propre d'une nature élevée. Après tout, ne sommes-nous pas les premiers blessés, nous catholiques, quand un peintre frivole tente de reproduire, d'une manière imparfaite, les cérémonies de notre religion et ne produit qu'une parodie ?

Respect aux choses saintes et au sentiment religieux des populations ! Telle est la règle qui s'impose à tous, même à ceux qui, sous prétexte d'art, tiennent pour vrai que toute licence est admise pour atteindre au réalisme.

Le réalisme, certes, Fromentin l'a connu et pratiqué, mais non dans le sens où il est entendu de nos jours. Dessinateur,

coloriste, et assez sûr de sa main pour transposer la nature sur sa toile avec des accents de justesse et de vérité qui font de lui un *réaliste* dans la signification précise et élevée du mot, tel, en effet, apparaît Fromentin.

Sa part est considérable.

Le grand artiste n'est pas seulement recommandable par ces qualités et par son pinceau tout oriental qui semblait se complaire dans les ciels profonds, dans les plaines qui sourient à l'aurore, dans les tons roses qui empourprent les crêtes, les sables et les rochers des feux du couchant, son âme s'était agrandie au spectacle de ces horizons sans limites, qu'il aimait encore à reculer davantage en se passionnant pour les hauteurs, montagnes, villes ou déserts ; elle s'était échauffée au contact de ce soleil d'Afrique dont elle était inondée. Ses toiles alors ne lui parurent pas assez éloquentes. Il voulut que sa plume sût peindre. Il la saisit hardiment. Deux de ses ouvrages : *Un Été dans le Sahel* et *Un Été dans le Sahara*, qui devaient lui ouvrir prochainement les portes de l'Académie des beaux-arts, prouvent qu'il a réussi dans l'une et l'autre partie.

Dans son dernier livre, les *Maîtres d'autrefois*, Fromentin a parlé de la peinture hollandaise et des maîtres qui produisirent les chefs-d'œuvre d'Amsterdam et de La Haye.

« Ce qui donne à ce livre, dit M. Jouin, un caractère particulier, c'est le style, et, avant tout, une tendance franchement accusée par le critique à accroître les ressources du vocabulaire de l'écrivain d'art. Il s'est efforcé de glaner dans la langue du critique littéraire les images, les traits, la tournure de phrases qui peuvent enrichir cette langue nouvelle née d'hier et dont les critiques d'art doivent se servir. La puissance, la justesse et l'intensité de l'expression s'ajoutent sous la plume de l'artiste écrivain au sérieux de la pensée. Doué comme il est, Fromentin prend plaisir, au cours de son livre, à frapper

EUGÈNE FROMENTIN

çà et là de fins portraits. Trois lignes lui suffiront pour graver l'image de Rubens, de Potter et de Ruysdaël, après avoir décrit, étudié, jugé leurs œuvres dans des pages brillantes et chaudes. »

Mais le maître français ne s'y montre point un érudit, un archéologue, un homme à controverses ; non, c'est mieux que cela, c'est un penseur. Et comme il sait mettre en pratique les principes qu'il énonce !

Relisons ces belles pages où apparaissent à la fois l'artiste et le chrétien, inspirées par les *Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt.

Le critique vient de dire : « On pourrait, de cette œuvre unique, ne conserver que le Christ, et ce serait assez. » Il ajoute :

« L'a-t-on jamais imaginé ainsi, ce Christ : pâle, amaigri, assis de face, rompant le pain comme il avait fait le soir de la Cène, dans sa robe de pèlerin, avec ses lèvres noirâtres où le supplice a laissé des traces, ses grands yeux bruns, largement dilatés et levés vers le ciel, avec son nimbe froid et ce je ne sais quoi d'un vivant qui respire et qui certainement a passé par la mort ?

» L'attitude de ce revenant divin, ce geste impossible à décrire, à coup sûr impossible à copier, l'intense ardeur de ce visage dont le type est exprimé sans traits, et dont la physionomie tient au mouvement des lèvres et du regard, ces choses inspirées, tout cela est sans prix. Aucun art ne les rappelle ; personne avant Rembrandt, personne après lui ne les a dites. »

Ainsi s'exprime Fromentin d'une œuvre trop oubliée, perdue en un coin du Louvre, et devant laquelle il a été, dit M. Jouin, touché par un rayon du Calvaire.

Il est un autre *maître d'autrefois* dont s'occupe Fromentin, le plus étranger à son tempérament : c'est Rubens.

Écoutons comment il juge la *Communion de saint François d'Assise :*

« Un homme qui va mourir, un prêtre qui lui tend l'hostie, des moines qui l'entourent, l'assistent, le soutiennent et pleurent, voilà pour la scène. Le saint est peu vêtu, le prêtre en chasuble d'or à peine nuancée de carmin, les deux acolytes du prêtre en étole blanche, les moines en robe de bure sombre, brune ou grisâtre. Comme entourage, une architecture étroite et sombre, un dais rougeâtre, une échancrure du ciel bleu, et, dans cette trouée d'azur, juste au-dessus du saint, trois anges qui volent comme des oiseaux célestes et forment une couronne radieuse et douce. A résumer le tableau d'un coup d'œil rapide, vous n'apercevez qu'une vaste toile bitumineuse, de style austère, où tout est sourd, et où trois accidents seulement marquent de loin une parfaite évidence : le saint dans sa maigreur livide, l'hostie vers laquelle il se penche, et, là-haut, au sommet de ce triangle si tendrement expressif, une échappée de rose et d'azur sur les éternités heureuses, sourire du ciel entr'ouvert, dont, je vous assure, on a besoin. »

Qui donc tient ce langage? Est-ce Rubens ou Fromentin? est-ce le peintre lyrique ou critique? La dissemblance de talent du peintre français n'arrête pas l'éloge sous sa plume. Droit, sincère, il ne flatte, ni ne dénigre, il dit vrai. Mais poursuivons :

« Ni pompes, ni décors, ni turbulence, ni gestes violents, ni grâces, ni beaux costumes, pas une incidence aimable ou inutile, rien qui ne soit la vie du cloître à son moment le plus solennel.

» Un homme agonise, exténué par l'âge, par une vie de sainteté; il a quitté son lit de cendres, s'est fait porter à l'autel, y veut mourir en recevant l'hostie, a peur d'y mourir avant que l'hostie n'ait touché ses lèvres. Il a fait effort pour s'agenouiller et n'y parvient pas. Tous ses mouvements sont abolis, le froid des dernières minutes a saisi ses jambes, les

bras ont ce geste en dedans qui est le signe certain de la mort prochaine. Il n'a plus de vivant que son petit œil humide, clair, bleu, fiévreux, bordé de rouge, dilaté par l'extase des suprêmes visions, et, sur ses lèvres ridées par l'agonie, le sourire extraordinaire encore du juste qui croit, espère, attend la fin, se précipite au-devant du salut et regarde l'hostie comme il regarderait son Dieu présent.

» Autour du moribond, on pleure, et ceux qui pleurent sont des hommes graves, robustes, éprouvés, résignés. Jamais douleur ne fut plus sincère et plus communicative que ce mâle attendrissement d'hommes de gros sang et de grande foi. Il y en a de jeunes, rouges et sains, qui se frappent la poitrine et dont la douleur serait bruyante si elle se faisait entendre. Toutes ces têtes magnifiques sont des portraits. Le type est admirable de vérité, le dessein naïf, savant et fort, le coloris incomparablement riche en sa sobriété, nuancé, délicat et beau.... Je vous jure que c'est inexprimablement beau. »

Si l'artiste seul se révèle à nous au début de ce tableau, le chrétien se trahit dans la suite. « Demandez à l'homme le mieux doué, dit M. Jouin, au prosateur le plus exercé, de raconter la communion de saint François d'Assise ; je le mets au défi de parler de cette scène comme l'a fait Fromentin, s'il n'a pas la foi. »

Cette foi du grand peintre, un ami de Fromentin la faisait toucher du doigt à ses obsèques. Ceux qui y ont assisté se souviendront toujours du caractère religieux et touchant de ces funérailles dans la petite église de Laleu, non loin du village de Saint-Maurice, où Fromentin s'était vu mourir le dimanche, 27 août 1876. L'évêque de la Rochelle était venu présider cette triste cérémonie. Lui-même donna l'absoute en présence d'une foule d'écrivains et d'artistes, venus de Paris pour payer un dernier tribut à l'homme éminent que tous pleuraient.

La parole autorisée du général Dumont, retraçant la vie laborieuse et digne du regretté défunt, acheva d'imprimer un caractère de véritable émotion.

« Une persévérance énergique, a-t-il dit, le conduisit vite à cette réputation brillante et incontestée qu'obtint seul le vrai talent, celui qui fait marcher d'accord Dieu, le travail et la pensée. »

Mais il est une parole du général, ami et compatriote de l'artiste, qu'il nous faut rappeler, car elle est remplie d'enseignements pour ceux que l'art a captivés :

« Eugène Fromentin, s'est-il écrié, *est mort en chrétien;* son âme ouverte au *beau* et au *bien*, le fut aussi au *vrai*, et cela *sans souci du siècle*, comme il le disait naguère. »

C'est avouer que le maître fut religieux sans respect humain, sans crainte du monde où il vivait, et où les enseignements de l'Église ne sont pas toujours respectés (1).

« Retenons bien cette parole significative, ajoute ici M. H. Jouin : *sans souci du siècle.* L'élévation, l'indépendance de l'esprit chez Fromentin pouvaient-elles être plus nettement attestées? Quant à sa mort chrétienne, elle a été méritée par le culte incessant de l'idéal, la dignité de sa vie, les hauts labeurs que rappelle le nom de Fromentin : *à ne hanter que les sommets, on ne peut moins faire que de s'approcher de Dieu.*

« Chez Fromentin, écrit Ignotus, la personne était en complet accord avec son talent sérieux et gracieux. Il avait l'élégance et la correction de l'attitude. Tout éclat de voix faisait frissonner ce nerveux.

» Doux et poli, il avait les abords aimables. Il n'était pas froid, il était seulement grave. Il recherchait les délicatesses dans les hommes et dans les choses. »

(1) Corot, on le sait, ce peintre du ciel, était un vrai croyant. Un jour que des rapins tenaient devant lui des propos déplacés, mêlés de blasphèmes, dans son langage énergique, il s'écria . « Messieurs, on ne tient pas de ces discours-là chez moi, parce que, voyez-vous, *le bon Dieu, c'est mon homme.* » On se tut, il n'y avait rien à répliquer.

FULLERTON (Lady)

LITTÉRATEUR.

(1815 — 1885)

« Elle fut éminemment distinguée par sa naissance et ses talents, surtout par son zèle et la pureté de sa foi catholique. »

(A. B.)

Lady *Georgiana Fullerton* fut un écrivain distingué en Angleterre et en France. Fille du comte lord Granville, ambassadeur d'Angleterre en France sous Louis-Philippe, elle habita longtemps notre pays et apprit à l'aimer.

En 1833, elle avait épousé le capitaine Alexandre Fullerton. Cette femme de talent a écrit un grand nombre de romans et de nouvelles. Ses œuvres ont fait sensation dans le monde littéraire en Angleterre, et plusieurs ont été traduites en français.

Plus de dix ans après son mariage, elle avait débuté dans les lettres par un roman de mœurs : *Ellen Middleton*, bientôt suivi de *Grantley Manor*, roman des guerres de religion. Jusque-là, Georgiana Fullerton avait vécu dans l'hérésie anglicane ; mais un séjour à Paris, où ses relations la mirent en contact avec de zélés catholiques, l'amena à douter de la divinité du protestantisme anglais. Esprit droit, cœur résolu à suivre la vraie lumière, elle pria, et, trouvant la vérité, s'y attacha résolument.

Elle put dire avec raison : « J'aperçus d'abord un faible rayon de lumière. Pour la première fois dans ma vie, il me vint à l'esprit qu'il pouvait y avoir du vrai dans le catholicisme. Dieu m'avait appelée et je ne restais pas sourde à sa voix. Je priai, je cherchai, j'étudiai en toute sincérité : chaque jour la lumière brilla de plus en plus claire, et la grâce de Dieu fit le reste. »

C'était en 1851. Georgiana avait trente six ans. Elle fut reçue dans l'Église catholique à la chapelle des Jésuites de Londres, par le R. P. Broronbill, alors supérieur. La même année et au même lieu, le Dr Manning, depuis cardinal, fit également son abjuration. Le vénérable Jésuite avait reçu l'abjuration de tant d'éminents anglicans, que lady Georgiana l'appelait le *receveur général*.

La noble convertie n'en continua pas moins ses travaux littéraires. Le premier ouvrage, après son retour à Dieu, fut *Lady Bird* (1852), qui, dit-on, mérite d'être appelé un poème en prose, et fut traduit en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, sous le titre séduisant de *L'Oiseau du bon Dieu*. Puis vinrent des ouvrages religieux : *Vie de Mère Marie de la Providence; Vie de sainte Françoise de Rimini*, et plusieurs autres. Elle a même écrit en français très correct plusieurs nouvelles, entre autres : *la Comtesse de Bonneval*.

La vie de sainte Françoise romaine, due à la plume de cette femme distinguée par sa naissance et ses talents autant que par son zèle et la pureté de sa foi catholique, est remarquable. L'auteur s'y est inspiré du grand et beau travail de M. Th. de Bussierre, pour donner aux âmes pieuses vivant dans le monde un abrégé de la *Vie de Sainte Françoise de Rimini*. La forme restreinte de ce volume, son style élégant, simple et naturel, la rapidité du récit, le bon goût qui préside aux moindres détails, le choix intelligent des traits de l'histoire, tout enfin concourt à rendre ce livre aussi intéressant qu'édifiant, et propre à exciter dans l'esprit des lecteurs le désir d'imiter de si beaux exemples : « Il est des saints, écrit-elle, dont l'histoire nous frappe, parce qu'elle nous offre des beautés particulières et propres à toute sainteté, mais combien leur histoire parle plus encore quand ils réunissent dans les circonstances de leur vie, dans les lieux qu'ils ont habités, dans l'époque où ils vécurent, une foule de choses poétiques et intéressantes, faites pour attirer l'attention de l'historien et du

littérateur, aussi bien que celle du théologien et du dévot. » On voit que la forme comme le fond que l'auteur sait donner à ses écrits doivent leur donner un grand intérêt.

Lady Fullerton ne fut pas seulement un écrivain distingué, mais avant tout et surtout une grande chrétienne, aussi remarquable par son esprit de charité que par la haute culture de son intelligence. Les lettres l'ont regrettée, les chrétiens pauvres l'ont pleurée, car elle fut pour ces derniers une mère et une providence. A Londres, son salon était fréquenté par l'élite des catholiques anglais. M. de Melun, reçu par elle dans son voyage en Angleterre, lui rend ce témoignage :

« Je fus reçu chez l'illustre lady Fullerton, dont les écrits religieux ont rendu le nom européen, et que sa charité a placée à la tête des catholiques anglais. Elle me présenta à l'aristocratie catholique du pays, qui me reçut comme un frère. Dans le salon d'élite où je fus introduit, toutes les questions religieuses étaient à l'ordre du jour, et à l'ardeur de leur langage, il n'était pas difficile de reconnaître des néophytes qui, après avoir lutté longtemps pour la liberté, tenaient aujourd'hui à donner une large place à la religion dans les affaires de leur vie, comme ils lui faisaient une large part de leur fortune. On sortait de ces réunions édifié et fortifié. »

Une lettre, adressée d'Angleterre à l'*Univers* à l'époque de la mort de Georgiana Fullerton, arrivée en 1885, montre que la perte de la noble Anglaise fut aussi cruellement sentie par la colonie française que par les religieux auxquels elle se montra si dévouée.

En voici quelques passages :

« La mémoire de Lady Georgiana est ici en bénédiction, car sa longue vie, bien orientée vers Dieu, n'a été qu'un doux reflet de sa charité. En cette noble lady, les pauvres, les malades perdent une véritable mère, toujours prête à les consoler, à les soulager, à se dépouiller pour eux, et les

œuvres catholiques un soutien intelligent, dévoué et puissant.

» Mais si, pour tous les cœurs catholiques en Angleterre, cette mort est un deuil douloureux, elle l'est particulièrement pour notre colonie.

» Lady Georgiana avait, en effet, pour elle, une tendre sympathie, car son amour pour l'Église lui avait communiqué l'amour pour la France.

» Auxiliaire dévouée et infatigable de tout ce qui pouvait contribuer au bien de nos compatriotes exilés et réfugiés à Londres, la maison et les écoles de Notre-Dame de France la considèrent avec raison comme leur *bienfaitrice insigne*. Aucune épreuve n'a pu affaiblir cette prédilection de son grand cœur pour la Mission catholique de la France à Londres, et l'un de ses derniers actes de charité a été encore pour elle.

» Il y a de cela trois ans à peine, malgré son grand âge, ses infirmités et ses travaux, elle voulut organiser une vente de charité pour l'Église et les écoles françaises. Ne s'épargnant en rien pour la faire réussir, elle-même présida les réunions préparatoires, distribua les rôles avec un entrain admirable, rédigea la lettre-circulaire de sa propre main et l'expédia à un nombre considérable de personnes. Le temps de la vente arrivé, on la vit partout, deux jours consécutifs, se transformer joyeuse et active en marchande très intéressée et aimable : « Elle était, disait-elle, si heureuse de consacrer son temps et de dépenser ses dernières forces pour la France! »

» Aussi M. Tissot, alors notre ambassadeur, touché de son dévouement, écrivit-il à la pieuse lady ces paroles, arrachées par l'admiration à son cœur d'honnête homme et de Français, *en dépit de toutes les instructions officielles :*

» — Je vous suis, Madame, personnellement reconnaissant de l'intérêt que vous portez à nos religieux.

» La mort vint priver la colonie française des bienfaits de la noble convertie, près de laquelle tous retrouvaient aide et protection, avec Dieu en sus, la charité et la piété. »

GAILLARD

ARTISTE PEINTRE, GRAVEUR, PRIX DE ROME.

(1834 — 1887)

« La force et la beauté de la vérité ont eu raison de lui. » (Léo Taxil.)

« Le graveur *Gaillard* fut jadis un libre-penseur des plus incrédules. Il combattait même avec une certaine âpreté toutes les idées religieuses. La force et la beauté de la vérité ont eu raison de lui. »

Ces paroles que nous lisons dans *la Petite Guerre* de Léo Taxil expliquent pourquoi nous insérons dans ces pages le nom de Ferdinand Gaillard.

Le Voltaire appelle cet artiste « le chef reconnu de la gravure contemporaine, le rénovateur de l'art du burin. » Il avoue que sa mort « enlève au pays une de ses gloires les plus pures, au XIX^e^ siècle une de ses figures les plus grandes. »

D'origine franc-comtoise, Claude-Ferdinand Gaillard est né à Paris en 1834 dans une condition modeste. De bonne heure il fréquenta les écoles spéciales de dessin populaire et grandit par ses seules forces. Ses aptitudes pour le dessin se révélèrent dès l'enfance. Il passa par l'atelier de Léon Cogniet, devint élève des Beaux-Arts et obtint, à dix-huit ans, le second prix de gravure. Dès 1856, il avait conquis le premier grand prix de Rome et partait pour y habiter la villa Médicis.

L'une des premières œuvres de Gaillard, celle qui avait attiré d'une façon spéciale l'attention du public, fut la gravure de *l'Homme à l'œillet* de Van-Eyck. Ce morceau, grand comme la main, parut dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et les connaisseurs estiment que l'artiste n'a rien fait de plus achevé.

Cependant Gaillard était privé de ressources personnelles qui pussent l'aider à se perfectionner dans son art. Mais, à

force d'économies, de Rome il va étudier à Athènes, à Naples et jusqu'à Constantinople. C'est vers cette époque, qu'après la fougue de sa jeunesse, il revint à des idées plus saines et plus chrétiennes. Alors l'art lui apparut dans toute sa grandeur avec l'idéal de la beauté surnaturelle et devint pour lui une mission, la mission de l'artiste de Dieu : on vit sa foi grandir avec son talent, dont il ne faisait point parade. C'est cette foi profonde qui bientôt élèvera si haut Gaillard dans l'art religieux et le distinguera de la foule des peintres, qui encombrent chaque année le Salon de mornes tableaux de sainteté, où l'on peut sans doute apprécier l'habileté de l'ouvrier, mais que l'absence de convictions religieuses rend si froids et dépourvus de sentiment.

Chaque année, néanmoins, apportait à notre artiste médailles et distinctions.

A l'Exposition universelle de Vienne, où était réunie son œuvre de peinture et de gravure, le modeste artiste acquit à la France un grand honneur, en remportant sur ses concurrents de toutes les nations et sur les plus célèbres peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, hormis ceux d'Autriche, la grande médaille d'or, récompense unique dans ce genre. A cette occasion, les journaux allemands proclamèrent Gaillard le chef de l'école moderne de gravure, l'égal d'Albert Durer et de Rembrandt, et grâce à l'artiste chrétien notre pays recueillit là un véritable triomphe.

Depuis cette époque, l'éminent graveur ne cessa de paraître au premier rang de tous les jurys et des commissions d'art : il fut élu à l'unanimité président de la Société des graveurs de France.

Ferdinand Gaillard vivait comme un moine. Il eût pu être riche, très riche même, il voulut vivre pauvre, ne travaillant jamais pour l'argent qu'il méprisait en vrai chrétien et en véritable artiste. De ce qu'il gagnait, il gardait pour lui les

quelques centaines de francs nécessaires à sa vie d'anachorète. Ces faibles ressources subvenaient également aux besoins de sa vénérable mère et d'une famille nombreuse ; le reste était pour les pauvres.

« Je n'ai pas eu le bonheur de connaître cet homme si admirablement doué et si digne du talent que Dieu lui avait donné, écrit M. Albert Rogat, mais aux dévouements qui lui survivent et aux soins pieux dont entourent sa mémoire les braves cœurs de ses plus vieux amis, je puis juger quelle âme d'élite palpitait sous ce grand artiste. Le public qui va, tout naturellement, aux Georges Onhet de la peinture, ne connaissait guère le nom de Gaillard. Mais, dans le monde artistique, grande était la place faite à Gaillard. »

Les récompenses officielles ne lui ont pas manqué. Il était décoré de plusieurs ordres étrangers et commandeur de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche. En France, il ne fut qu'officier de la Légion d'honneur, chez nous il n'eut jamais la médaille d'or. Et en voici la raison donnée par *le Rappel,* journal athée, avec un rare cynisme. M. C. Fréminé veut bien avouer que si Gaillard n'a pas eu la médaille d'honneur, « bien qu'il l'ait méritée plusieurs fois, c'est parce que, *tout en reconnaissant son grand talent et son autorité,* ses confrères ne voulaient pas se donner *un moine* pour directeur. »

Quel jour de tels aveux ne donnent-ils pas sur l'indépendance d'esprit et la hauteur d'idées attribuées par les écrivains incrédules aux artistes français contemporains! Ainsi, ce sont les étrangers surtout qui ont dû rendre à Gaillard la justice la plus complète, en lui donnant la première place au milieu des graveurs contemporains.

C'est, en effet, dans la gravure que Ferdinand Gaillard était sans rival. Quand on pense à la lenteur et à la délicatesse des procédés de l'art du graveur, on peut dire, surtout pour Gaillard, que le génie est fait de patience.

Il a fallu à cet homme la claustration absolue qu'il s'était

imposée, cette consécration de sa vie entière à l'art et à la religion, pour lui permettre de laisser une œuvre si considérable.

La seule énumération des planches du grand artiste nous mènerait trop loin. Citons au hasard : *Le Condottiere*, d'après Antonello, de Messine, *Dom Guéranger, la Vierge*, d'après Boticelli, les splendides portraits de Pie IX et de Léon XIII. « C'est dans ses différents travaux qu'on peut admirer la souplesse et la variété du talent de Gaillard, rendant avec un égal bonheur la grâce et la mollesse des maîtres de la Renaissance, et la précision et la sécheresse des primitifs vers lesquels le portent ses prédilections et des affinités de tempérament (1). »

Quand la mort est venue le surprendre, Gaillard travaillait à *la Joconde* et à *la Cène* de Léonard de Vinci. Il disait qu'en six ou sept années il aurait achevé le grand œuvre de sa vie, cette Cène immortelle presque disparue et qu'il voulait reconstituer avec des documents recueillis depuis longtemps en Italie, en Allemagne et en Angleterre. D'Italie, Gaillard avait rapporté d'admirables aquarelles et des dessins d'après les peintures récemment découvertes à Pompéi. L'État s'en est rendu acquéreur, ainsi que du *Portrait de ma tante*, payé 26,000 francs.

« Comme, ajoute Albert Rogat, cet artiste eut également de grandes qualités, le *Saint-Sébastien*, qui a passé du musée du Luxembourg au musée du Louvre, et le *Portrait de ma tante* sont, dans des genres différents, deux œuvres capitales. Le corps du *Saint-Sébastien* est admirable et montre quelles solides études sur le nu avait faites Gaillard. Quant au *Portrait de ma tante* il vaut les plus beaux portraits d'Ingres. »

En 1859 ou 60, raconte Meurville, l'artiste rencontra à Pérouse un jeune Français qui étudiait comme lui et copiait les œuvres du Pérugin ; tous deux lièrent connaissance, se retrouvèrent plus tard à Rome et il leur arriva souvent de discuter les questions religieuses.

(1) Alb. Rogat, dans l'*Autorité*.

Gaillard à cette date était plus qu'incrédule. Il apportait une certaine âpreté à combattre les idées religieuses de son jeune compagnon. Celui-ci les défendait de son mieux, avec douceur, conviction et non sans un certain savoir. La dernière fois qu'ils se rencontrèrent ce fut à la Villa Médicis : Gaillard revenait toujours aux mêmes arguments comme s'il eut voulu convaincre son adversaire, finalement il le quitta sur ces mots :

— Vous êtes encore bien jeune ; je vous donne rendez-vous à Paris dans dix ans d'ici, et je vous parie ce que vous voudrez que vous aurez changé de manière de voir. Votre foi est admirable, mais elle est absurde ; vous vous en apercevrez et vous en reviendrez.

— Non, répondit avec une foi naïve son jeune adversaire, je ne compte pas vous retrouver à Paris, et il est possible que nous ne nous revoyions plus. Je vous donne rendez-vous au jugement dernier, et vous verrez alors si j'avais raison.

Tout autre que Gaillard eût éclaté de rire ; mais son esprit sérieux fut vivement frappé de cette audace d'enfant ; il le regarda un instant, stupéfait et touché jusqu'au fond de son être par cette foi sans bornes :

— Adieu donc, dit-il, *je me souviendrai de ça.*

Les deux adversaires ne se sont jamais revus, mais ils se rencontreront au jugement dernier, et, en attendant, Gaillard est revenu de ses premières idées à tel point qu'il est mort avec l'habit du Tiers-Ordre franciscain.

L'Église se montra pleine de tendresse pour un fils qui lui faisait tant d'honneur. Le pape Pie IX et son successeur Léon XIII, desquels il fit d'admirables portraits, lui donnèrent plusieurs fois l'hospitalité au Vatican. Ferdinand Gaillard a fait aussi ceux du cardinal Pie, du comte de Chambord, de dom Guéranger, et jamais il n'a voulu exécuter un travail qui ne fût directement pour l'art et pour l'exaltation d'un personnage tenant une place dans l'Église.

Tel est l'homme que la mort a ravi dans la fleur de son âge

et la force de son talent. Il est de ceux dont les travaux ont une récompense supérieure à celle de la terre. Nous sommes heureux d'avoir pu faire admirer quelques traits de cette noble figure d'artiste et de chrétien, qui, à ce double titre, a procuré tant d'honneur à notre pays.

GUÉRIN (Victor)

SAVANT, LITTÉRATEUR.

(1821 — 1890)

« Comme chrétien et comme français, je me suis particulièrement attaché à cette terre, berceau de ma foi et lambeau de ma patrie. »

(Vict. Guérin.)

La France catholique estimait le savant chrétien, *Victor Guérin,* auteur du grand ouvrage sur la Palestine et d'autres livres écrits avec une grande maturité, notamment sur Jérusalem, l'Égypte et la Tunisie.

Sa vie est des plus complètes et des plus belles qu'on puisse raconter. Il n'en est pas qui méritent mieux d'être proposées au respect des générations nouvelles et de leur servir de modèle.

Victor Guérin, né à Paris le 15 septembre 1821, fut un élève brillant de l'École normale. Docteur ès lettres, professeur de faculté, si, dans sa carrière universitaire il n'est pas arrivé à un degré aussi élevé que ses camarades, il les a égalés ou surpassés par ses grands travaux d'exploration, d'archéologie et d'histoire, et ses ouvrages sont devenus, sur plusieurs points importants, le dernier mot de l'érudition.

Pendant dix années, successivement professeur de rhétorique dans les lycées de Coutances, d'Agen et de Mâcon, où il connut Lamartine, enfin à Angers et à Alger, partout il vit ses élèves s'attacher à lui. Tous aimaient ce jeune maître à l'aspect

juvénile, qui ne paraissait guère plus âgé que plusieurs de ses élèves, et qui, aussitôt, s'imposait à eux par son intelligence, son savoir et sa bonté. On respectait en lui le ferme chrétien, on aimait le maître dévoué, prodigue de ses encouragements et de ses conseils, se plaisant à s'entourer de jeunes gens et les associant à de longues et utiles promenades, qui révélaient déjà chez lui les goûts de l'explorateur.

En 1844, dans un beau discours *sur l'Éloquence*, au milieu d'une appréciation émue des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, il trouva de nobles accents pour célébrer les victoires que nos soldats, conduits par le maréchal Bugeaud et le duc d'Aumale, remportaient en Afrique.

En 1848, professeur à Mâcon, Victor Guérin y prononçait un discours *sur Chateaubriand* qui venait de mourir, et s'élevait par la pensée et le style à la hauteur d'un tel sujet (1).

En 1850, reçu agrégé des lettres, il s'estimait heureux de pouvoir faire connaissance avec la France africaine comme professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Ce studieux profita de son séjour en ce pays pour l'explorer : il en a résumé l'histoire dans un brillant discours de distribution de prix, comparant Jugurtha et Abd-el-Kader, et opposant à la froide cruauté de ces païens, les Romains, envers les Africains, avec la généreuse clémence de la France chrétienne à l'égard de ses ennemis vaincus.

C'est aussi en Algérie que Victor Guérin a écrit, sous l'inspiration du pays et de l'armée française, la touchante histoire d'un jeune paysan breton, mort sur la terre d'Afrique en brave soldat et en fidèle chrétien. Les chaires de littérature étrangère à Lyon et à Grenoble lui furent ensuite confiées, à titre de suppléant.

Ce fut le terme de sa carrière universitaire, dont il fit le sacrifice pour entreprendre cette série de missions archéologiques en Orient, qui lui ont valu une si juste célébrité.

(1) F. Deltour. *Association des anciens élèves de l'École normale.*

En 1852, M. Victor Guérin avait été nommé membre de l'École française d'Athènes et partait en cette qualité pour la Grèce, où il pouvait se livrer librement à ses goûts pour l'archéologie, en visitant, avec cette contrée, l'Asie-Mineure, les îles de l'Archipel, entre autres Samos et Pathmos où son séjour dura plusieurs mois. Pendant deux années d'explorations, il recueillit de précieux renseignements sur les richesses littéraires que le monastère de Pathmos conserve dans sa bibliothèque encore mal connue; les fouilles pratiquées par lui à Samos firent découvrir le fameux canal d'Eupalinus, percé en tunnel à travers la montagne, sur une longueur de sept stades, selon Hérodote.

A peine de retour en France, le savant la quittait, chargé d'une mission scientifique pour la Palestine. Cette terre si riche en souvenirs, il la vit avec bonheur et la salua de ses larmes, et depuis elle fut dix fois l'objet de ses explorations et inspira dix de ses plus beaux livres. Il passait aussi plusieurs mois dans l'île de Rhodes, qu'il a décrite avec un intérêt puissant dans un livre de trois cent-dix pages, qui est sa thèse de doctorat. Mais l'accomplissement de sa mission en ce pays fut souvent entravé par de pénibles épreuves qui ajoutèrent à son mérite.

A partir de 1860, dit M. Deltour, la vie de Victor Guérin appartient tout entière aux missions et aux voyages scientifiques. Cette année-là même, il va explorer la régence de Tunis, jusqu'à lui presque complètement fermée aux Européens. C'est sous les auspices et aux frais de M. le duc de Luynes, savant lui-même et membre de l'Institut, qu'il fait ce voyage archéologique. Il y consacra l'année presque entière.

Il s'avança jusqu'au Sahara tunisien; il pénétra même dans la ville sainte de Kairouan, capitale religieuse des Turcs, alors interdite aux chrétiens par le fanatisme musulman. Avant les deux gros volumes qu'il publia en 1862, et où l'on trouve avec une précision rigoureuse la description du littoral, des

ports, des cours d'eau, des montagnes, des oasis, des villages, des villes, des mosquées, des églises, des monastères, des ruines importantes comme celles de Carthage, des inscriptions qu'il a recueillies, il avait lu, à son retour, à la séance générale de la *Société de Géographie*, en 1860, une notice d'une importance capitale sur Kairouan. Quand nos troupes firent la conquête de la Tunisie, les chefs de l'expédition emportèrent avec eux, comme le plus sûr des guides, les livres de Victor Guérin. Ils ne cachèrent pas que ses indications si exactes avaient été pour eux du plus grand secours, et à leur retour une douzaine d'officiers vinrent le visiter et déclarèrent qu'ils lui devaient la prise de Kairouan, ville réputée jusque-là imprenable.

Voici littéralement le passage qu'ils mirent à profit et qui amena la capitulation de la ville : « La meilleure eau de Kairouan se trouve dans un faubourg connu sous le nom de *Rebat-bir-el-bey*, à cause d'un puits qui y a été creusé et qui s'appelle le *Puits du Bey*. Ce puits est incessamment assiégé d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent y puiser. Si une armée ennemie mettait un jour le siège devant Kairouan, elle pourrait, en s'emparant de ce puits, réduire la ville à la plus grande extrémité. »

Au bout de dix mois, le savant avait rapporté une magnifique moisson de cinq cent-trente-six inscriptions romaines et de dix-huit inscriptions puniques, presque toutes inédites. En outre, Victor Guérin avait découvert les ruines de plusieurs villes antiques et soigneusement noté ses itinéraires, en y joignant des renseignements précieux pour les voyageurs qui voudraient parcourir ces contrées jusqu'alors si peu connues. La rédaction des documents de toute sorte recueillis, non sans danger, pendant le cours de cette laborieuse mission et la publication de deux gros volumes occupèrent l'érudit archéologue jusqu'en 1863. A dater de cette époque, jusqu'en 1888, son temps fut employé à remplir trois missions en Palestine,

la première en Judée, la seconde en Samarie en 1870, et la troisième en Galilée en 1875, où il visitait environ deux mille localités, dont plusieurs centaines n'avaient été explorées par personne avant lui. Il étudia ainsi ville par ville, village par village, tout le territoire de l'ancienne Judée. La belle carte, qu'en a dressée le savant, présente le résumé graphique de ce labeur considérable au cours duquel il eut la bonne fortune de retrouver le tombeau de Josué et les ruines du mausolée des Maçhabées (1).

La guerre de 1870-71 trouva l'intrépide voyageur occupé à ses recherches en Orient. Dévoré du désir de servir sa patrie, M. Guérin accourut du Liban. Paris était bloqué. Malgré son grand âge (il avait cinquante ans), ses fatigues et une fièvre tenace, il s'enrôle comme simple soldat dans l'armée de la Loire, et comme un vétéran il combat jusqu'au bout.

Après l'armistice, il entre dans la garde nationale à Paris et y demeure pendant la Commune luttant courageusement, avec les amis de l'ordre, contre les révolutionnaires.

Quelques années plus tard, en 1878, des catholiques, appréciant ses services si dévoués, lui offrirent la candidature aux élections législatives. C'était trop tard, le temps avait manqué pour préparer et soutenir la lutte (2). Néanmoins, par patriotisme et par conscience, il n'avait pas cru devoir reculer devant le sacrifice de ses goûts, car son caractère devait s'affirmer « *pour protester,* disait-il dans sa profession de foi, *contre les envahissements du radicalisme qui menace chaque jour davantage et l'Église et la société.* »

Pour réussir plus sûrement et rallier ceux qu'on est convenu de désigner sous le nom de libéraux, il eut fallu dissimuler ses convictions, voiler son drapeau, mais en fier chrétien,

(1) Le résultat de ces nombreuses recherches a été publié par l'Imprimerie nationale en cinq gros volumes in-8°.

(2) Sa candidature fut posée cinq jours seulement avant le vote.

Victor Guérin ne voulut pas transiger. Pour ces diverses causes, il échoua comme il l'avait prévu : le savant, le courageux Français eût peut-être réussi, le catholique ferme et résolu eût été élu difficilement.

Il retourna bientôt à ses travaux historiques et archéologiques. Aussi bien la politique n'était pas son fait. Peut-être l'eût-elle détourné de sa fructueuse carrière, et nous eût-elle privés de ses doctes écrits qu'aucun autre livre ne peut remplacer. En 1875, le savant était en Palestine. C'est la haute et basse Galilée, la Pérée, la Cœlé-Syrie et la Phénicie qu'il étudie avec ses habitudes de lente et consciencieuse observation. Deux gros volumes contenant les nouveaux documents sont publiés par l'Imprimerie nationale.

Malgré des infirmités qui allèrent se développant jusqu'à sa mort, malgré les deuils successifs qui brisèrent son cœur de père, l'infatigable voyageur faisait encore, en 1882, un voyage au Liban, un autre à Jérusalem en 1884, puis les années suivantes il revoyait avec une mission nouvelle la Tunisie, la Tripolitaine, l'île de Malte, l'Égypte, et enfin, presque à la veille de sa mort, il allait une dernière fois retremper son âme par un séjour à Jérusalem. Ces dernières recherches furent également consignées en de nouveaux livres.

Au retour de ce voyage, épuisé par l'âge, la fatigue et les maladies, incapable d'écrire, mais voulant encore faire profiter de ses derniers travaux le public chrétien, M. Guérin dictait à son fils aîné son suprême ouvrage, son testament de savant et de chrétien : *Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux.*

« Victor Guérin, dit M. Nowat (1), avait beaucoup vu ; il a beaucoup écrit et publié ; son œuvre comprend quatorze volumes, sans compter une dizaine de brochures de moindre importance. L'énonciation seule de ses ouvrages est trop longue pour trouver place ici. »

(1) Président de la *Société nationale des antiquaires de France.*

» On est confondu de la multiplicité de ses travaux, et on les admire encore plus quand on a pu apprécier ce naturel distingué, cette pureté, cette lucidité parfaite de style, qui permettent de lire avec un plaisir soutenu, sans aucune fatigue ses longs ouvrages. D'ailleurs, quand la grâce ou la majesté des paysages, quand la grandeur des souvenirs, quand la sainteté des lieux ont frappé l'écrivain, le ton s'élève et s'anime, et les sentiments du narrateur se communiquent avec force au lecteur.

» Telle a été la vie du professeur et du savant, vie récompensée à peine, hélas! par la décoration de chevalier de la Légion d'honneur, et par les titres d'officier ou de commandeur de plusieurs Ordres étrangers. Au jugement de tous les juges compétents et désintéressés ses grandes recherches archéologiques, sa science de bon aloi le désignaient au titre de membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il est triste qu'on ait pu dire que ses convictions religieuses ont compromis plusieurs fois le succès de sa candidature.

» Modeste, d'ailleurs, autant qu'il était bon, étranger à toutes les intrigues qui souvent décident même des honneurs de l'Institut, il vivait, dans l'intervalle de ses voyages, renfermé dans sa famille, formant l'esprit et le cœur de ses enfants, leur enseignant par ses leçons et ses exemples cette piété ferme, mais simple et douce qui a quelquefois désarmé ses adversaires. La fermeté, telle a été la vertu maîtresse de toute sa vie. Sa petite taille, sa voix faible et grêle, ne nuisirent jamais à son autorité : il était aussi respecté qu'aimé.

» Voici un exemple frappant de ce prestige moral. Dans une de ces caravanes chrétiennes qu'il conduisit souvent en Palestine, ses compagnons et lui naviguaient sur le Jourdain. Une révolte éclate parmi les matelots : pour continuer la manœuvre, ils réclament un salaire plus élevé. Victor Guérin s'avance vers eux, tire de sa poche un revolver et menace les rebelles de leur brûler la cervelle. Aussitôt tout rentra dans l'ordre.

» Si Guérin a goûté plus d'une joie dans sa vie de famille,

il a eu aussi de cruelles douleurs. Des sept enfants qui faisaient sa richesse et celle de sa noble femme, cinq lui ont été enlevés dès leur adolescence.... (1) »

En 1880, le savant avait publié un volume qui a pour titre : *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.*

L'auteur y décrit jusqu'au plus petit hameau de cette contrée privilégiée, pensant à juste titre qu'un pays aussi célèbre devait être exploré en tous sens. Il va sans dire que les localités marquées par des miracles, le passage ou le séjour du Sauveur ont été, de la part de M. Guérin, l'objet d'une attention particulière, par exemple Nazareth, Naïm, Cana, le mont Thabor, Capharnaüm, Bethsaïde, Magdala, Tibériade, la montagne des Béatitudes, tous les alentours enfin de la petite mer de Galilée tant de fois sillonnée par la barque du Sauveur Jésus.

Le judicieux observateur réfute par avance ceux qui l'accuseraient de s'attarder en ces lieux, souvent si stériles et si sauvages aujourd'hui.

« Quelques lecteurs trouveront que je suis entré dans des détails trop minutieux ; mais il faut se rappeler que j'étudie une terre sainte entre toutes, théâtre des plus graves événements qui se soient accomplis dans le monde. Tels sont les principes qui m'ont guidé et soutenu dans mes divers voyages en Palestine depuis 1852. Mon unique ambition a été de contribuer, selon mes faibles moyens, à jeter une nouvelle lumière sur un pays qui, dans les desseins de la Providence, a été choisi pour préparer, par son histoire, et voir ensuite se réaliser le grand mystère de la Rédemption.

» De plus, en même temps que le chrétien y foule à chaque pas les vestiges des augustes personnages qui ont été la figure anticipée du Messie et les traces infiniment plus vénérables

(1) M. Deltour.

encore du Messie lui-même, les Français y rencontrent également partout les mêmes souvenirs toujours vivants de l'occupation et des exploits de leurs aïeux. A ces deux titres, et comme chrétien et comme Français, je me suis particulièrement attaché à cette terre, berceau de ma foi et lambeau détaché de ma patrie, et je me suis imposé la tâche de la mieux faire connaître à tous ceux pour qui la patrie et la religion sont chères. »

Tels sont les principes qui ont dirigé M. Guérin dans l'étude de cette vénérable antiquité.

En 1882, l'Académie française, reconnaissant et consacrant son mérite, accordait à ce savant un prix de 2,000 francs pour son œuvre intitulée : *la Terre-Sainte*, magnifique volume illustré de vingt et une planches en taille-douce et de trois cents gravures sur bois. Si le cadre de ces pages ne s'y opposait, il nous serait agréable de reproduire des passages de ce beau livre où l'auteur prouve l'authenticité de l'emplacement actuel du Saint-Sépulcre, authenticité sur laquelle on a essayé de jeter des doutes. La démonstration de M. Guérin est péremptoire : la piété chrétienne peut se rassurer. Lorsque le pèlerin s'agenouille dans le Saint-Sépulcre de Jérusalem, c'est bien au lieu même où a reposé le corps du divin Crucifié.

Cet auteur restera le maître et le modèle de tous ceux qui se hasarderont à écrire sur la Palestine.

« Mais la qualité qui dominait toute autre en M. Guérin, c'était sa *foi*.

» Il avait eu le bonheur d'avoir pour mère une femme qui comprenait en chrétienne la mission sublime de la maternité, qui est de former le Christ dans l'âme des enfants. Le jeune Victor fut bercé au récit des principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament; il apprit à lire dans une vieille Bible illustrée que sa mère lui commentait avec

son cœur de croyante : il en ressentit des impressions qui ne s'effacèrent jamais. »

Naguère il écrivait à ce souvenir :

« Les Évangiles me ravissaient, et le nom divin du Messie, prononcé toujours par ma mère avec un religieux respect, éclipsait pour moi tous les autres noms. »

Heureux les enfants qui ont une telle mère pour veiller sur leurs jeunes ans et les former à la piété.

Chez Victor Guérin, la foi alla toujours grandissante. Ce n'était pas seulement un respect platonique pour la religion, ni une croyance vague et indécise ; c'était une adhésion complète, de cette intelligence supérieure, à tous les dogmes divins et ecclésiastiques. Cet homme dont le nom faisait autorité remplissait ses devoirs religieux avec la candeur d'une jeune fille. Sous la tente, pendant ses longs voyages en Orient, comme dans sa paroisse à Paris ou dans la modeste église de la Genevraye, ce savant plein de foi rendait à Dieu ses adorations avec une simplicité ferme qui imposait le respect à tous, aussi bien à l'Arabe du désert qu'à ceux de ses compatriotes qui n'avaient pas le bonheur de partager ses convictions.

« Cette foi, qui n'a jamais subi d'éclipse, s'affirme dans les milliers de pages tracées par sa plume féconde. Le prophète royal chantait : « *Credidi, propter quod locutus sum,* J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé. » M. Guérin aurait pu dire : « J'ai cru, voilà pourquoi j'ai écrit. »

« En lui s'est opérée l'alliance si désirable de la science et de la foi ; mais, dans cet esprit si loyal, la foi prime la science dont elle est la sœur aînée. » Il en devrait toujours être ainsi. Saint Thomas d'Aquin mourant s'écriait : « O mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que j'ai travaillé ! » L'auteur dont la main maintenant est glacée aurait pu s'approprier les paroles du docteur angélique.

« Pendant près de quarante ans, il écrivit sans se lasser,

avec un enthousiasme qui ne nuisait en rien à son exactitude scrupuleuse, sur cet Orient qui fut la passion de sa vie; mais il visait surtout à faire connaître et aimer « le Verbe divin, descendu sur la terre pour relever l'humanité déchue. » Je cite ses propres paroles.

Pourquoi ne le dirais-je? Ce catholique si fervent eut à souffrir pour la foi.

« Certains honneurs officiels justement mérités lui furent refusés; les portes de l'Institut ne s'ouvrirent pas devant lui, parce que partout il soutint et défendit les croyances chrétiennes, et ne diminua jamais les vérités, pas plus dans ses écrits que dans son cœur. Une telle fidélité à la foi n'est-elle pas pour les deux enfants qui lui restent, sur les sept que Dieu lui avait donnés, un patrimoine plus précieux que les distinctions les plus enviées? Comme l'intrépide général de Sonis, cet autre saint laïque de notre génération, M. Guérin aurait pu s'écrier : « Quand on se met à aimer Dieu, on ne peut l'aimer assez. »

» De quel éclat cette foi inviolée brilla au soir de sa vie! Il y a un mois à peine, j'entendais ce père m'exprimer sa joie de ce que l'un de ses fils allait bientôt revêtir le costume lévitique.

» Quelle humilité dans ce savant si profond! Je le vois encore, et j'en suis tout ému, s'agenouiller tout vaillant devant ma pauvre personne pour me demander ma bénédiction sacerdotale (1). »

Après tant de travaux si remarquables pour la France et l'Église, Victor Guérin n'avait eu aucune récompense des biens d'ici-bas. Les livres savants coûtent beaucoup et ne rapportent guère. Sa récompense et celle des siens sont d'un ordre supérieur. Mais Dieu voulut le purifier par la souffrance avant de

(1) *Allocution* prononcée aux funérailles de M. Guérin, par M. l'abbé Barbier, curé de Nemours.

lui accorder cette récompense surnaturelle. Éprouvé par une cruelle maladie depuis plus de deux ans, M. Guérin s'était retiré dans sa campagne de La Tour (Seine-et-Marne) et y semblait reprendre la vie et l'activité dont il avait besoin.

« Nous étions heureux, écrit l'un des siens, espérant que le Ciel allait enfin répondre à nos prières et qu'une amélioration allait se produire. Dieu n'en a pas jugé ainsi. Une crise grave étant survenue, il eût fallu de grandes forces pour la supporter; malheureusement la faiblesse du malade devint vite très grande. En même temps, les souffrances étaient atroces et constantes; cependant, même au milieu des plus grandes douleurs, il garda la patience et le courage, et jusqu'à la dernière heure, il eut une parfaite connaissance d'esprit qu'augmentait encore l'horreur de cette lutte acharnée entre la vie et la mort. Enfin, après trois heures d'agonie, il rendait à Dieu sa belle âme, que sa vie toute de labeurs avait sanctifiée, mais qui depuis deux ans avait été purifiée et grandie encore par les souffrances tant morales que physiques. »

« De telles séparations, a écrit son panégyriste, déchirent le cœur, mais combien elles remplissent de consolations l'âme des croyants! Sa veuve, ses fils, ses parents, animés des mêmes sentiments de foi, ne sont point contristés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Ils ont la certitude de rejoindre devant Dieu celui qui les a quittés. Quant à ce pieux défunt, il me semble que de ses lèvres closes désormais s'échappe la parole d'un éminent publiciste chrétien de notre époque : « J'ai cru, je vois. Je vois ce que j'ai désiré, je possède ce que j'ai espéré, je contemple ce Christ que j'ai tant étudié, je retrouve à ses pieds ceux que j'ai pleurés, et à tous ceux que j'ai laissés après moi, je dis : Au revoir! Et je leur donne rendez-vous au ciel. »

JAMIN (Jules)

PHYSICIEN, SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

(1813 — 1886)

« La première partie de ma vie a été uniquement consacrée à la science ; je veux consacrer le reste de mes jours à prêcher le Dieu de la science. » (J. Jamin.)

Même devant une bibliothèque où seraient réunies les œuvres de Cuvier, d'Ampère, de Cauchy, de Jean-Baptiste Dumas, de Chevreul et de Pasteur, la presse matérialiste ne continuerait pas moins d'affirmer l'incompatibilité de la science et de la foi. Il semble que, pour certaine école, ce soit un dogme moderne contenu dans la doctrine révolutionnaire, dogme sans démonstration et sans autorité, dont les preuves contraires sont accumulées dans ces pages. En voici une preuve nouvelle et récente dans la vie et la mort d'un grand savant, M. *Jules Jamin,* secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, chargé spécialement des sciences physiques et naturelles, décédé en 1886.

Jules Jamin était né à Termes (Ardennes), en 1813. A vingt-cinq ans, il entrait à l'École normale, où trois ans après il était reçu au concours d'agrégation physique. D'abord professeur au Collège Bourbon, il fut ensuite chargé du cours de physique à l'École polytechnique. En 1863, il était nommé professeur à la Faculté des Sciences à Paris, et en 1868, M. Jamin remplaçait Pouillet à l'Académie des Sciences, qui le désignait, à la mort de M. Jean-Baptiste Dumas, pour remplacer cet illustre savant comme secrétaire perpétuel.

Il a publié un *Cours de physique* en trois volumes et fourni de nombreux mémoires scientifiques aux sociétés savantes, à la *Revue des Deux-Mondes* et à l'Académie des Sciences.

Jules Jamin fut un de ces savants, comme Chevreul et

JULES JAMIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

plusieurs autres, qui pendant la plus grande partie de leur carrière ne prennent pas le temps de s'occuper des questions religieuses, et, par suite, mettent de côté trop longtemps les pratiques de la vie chrétienne, mais qui n'en conservent pas moins, au fond du cœur, une foi invariable à toutes les vérités catholiques. Pour eux, la religion (et c'est leur gloire) est bien toujours la fidèle dépositaire et la gardienne des grandes vérités morales, patrimoine de l'humanité et vie des sociétés comme des individus.

M. Jules Jamin était convaincu que la science, comme l'esprit, est faite pour conduire à la vérité et au souverain bien, et que l'homme qui, sans passion, sans préjugé, étudie la nature, le regard fixé vers la lumière éternelle, ne peut nier la Révélation surnaturelle.

« Aussi jamais, comme nous l'écrit l'un de ses plus dignes amis qui connaissait bien ses sentiments intimes, jamais dans ses discours publics et dans ses entretiens privés M. Jamin n'a donné signe de libre-pensée; il a toujours professé au contraire des doctrines spiritualistes, se plaisant à prononcer le nom de Dieu et de la divine Providence, à faire éclater la puissance du Créateur, en décrivant les merveilles de la nature. »

Certes, ce n'est pas ce qu'ont proclamé les louangeurs officiels et les publicistes dans les discours prononcés sur sa tombe, et les journaux, en donnant des détails sur les travaux et la vie du regretté secrétaire de l'Académie des sciences. Ce qu'ils n'ont pas osé dire, notamment, c'est que, quelque temps avant la fin de sa carrière, le savant était revenu entièrement aux sentiments les plus chrétiens; c'est que spontanément, et dans la possession complète de ses facultés, il avait demandé plusieurs fois Mgr Langénieux, et voulu, par son ministère, recevoir les sacrements de l'Église.

Dans cette circonstance il dit ces paroles, preuve manifeste de ses bonnes dispositions :

— Si Dieu me rend la santé, j'irai à l'Académie, appuyé sur mon docteur et sur mon archevêque, et je dirai à mes collègues, en leur montrant celui-ci : *Voilà le vrai médecin qui m'a guéri; il a les paroles de Jésus-Christ, qui est la vérité et la vie.*

M. Jamin recouvra, en effet, la santé pendant de longs mois, et demeura fidèle aux sentiments qu'il exprimait si bien, continuant avec une foi vive et une touchante simplicité à prier et à accomplir tous les actes de la vie chrétienne, suivant le conseil d'Ozanam : « Il faut devenir simple, humble avec les hommes, et point raisonneur avec Dieu. » Ces pratiques religieuses lui firent retrouver dans la foi de son enfance toute la lumière nécessaire à sa vieillesse, la sanctification de ses joies domestiques et la consolation dans ses peines.

A plusieurs reprises, au témoignage de Son Éminence le cardinal de Reims, en présence de ses enfants, M. Jamin répéta ces mots :

— *La première partie de ma vie a été uniquement consacrée à la science : je veux consacrer le reste de mes jours à prêcher le Dieu de la science. J'ai à réparer et je veux compléter ma vie. Dites bien haut que je remplis mes devoirs de chrétien en pleine connaissance et liberté. Je désire que tout le monde le sache, à l'Institut et en France.*

Admirable programme que le temps ne lui permit pas de réaliser, mais qui n'en fait pas moins l'éloge du vénérable Académicien.

Voilà bien le savant qui ne cache pas sa foi, mais au contraire s'en fait gloire à juste titre. Sur lui le respect humain n'a nulle prise.

M. Jamin est mort depuis, en 1886, fidèle à ses convictions. Aussi, en ce temps où le matérialisme s'est réfugié surtout dans la science, nous sommes heureux de nous retrouver dans la société de ces esprits éclairés, de ces intelligences distinguées, de ces âmes qui, dès qu'elles ont connu

Dieu, deviennent véritablement fortes et généreuses, ne craignant pas de heurter les répugnances de leurs amis et de leurs collègues, pour affirmer leur foi et marcher résolument vers les destinées éternelles.

KARR (Alphonse)

LITTÉRATEUR, PUBLICISTE.

(1808 — 1890)

« Je vois Dieu et je lui parle dans chacune de ces petites fleurs, dans chacun de ces flots et dans chacun de ces rayons. »

(Alph. Karr.)

Alphonse Karr, qui vient de mourir à Nice en 1890, était né à Paris. Après avoir fait ses études à l'ancien Collège Bourbon, où il professa la cinquième, il fit ses débuts comme romancier en publiant : *Sous les Tilleuls*, qui commença sa réputation. Dès lors, et pendant une assez longue période, ce littérateur publia de nombreux volumes, dont plusieurs eurent beaucoup de succès, tels que : *Fort en thème, Plus ça change, plus c'est la même chose.*

Alphonse Karr a aussi collaboré au *Figaro*, dont il devint rédacteur en chef. En 1839, il lança une petite revue satirique, *les Guêpes*, dont le succès fut immense. On le voit reprendre, dans le *Siècle, les Guêpes*, en 1852; mais sa verve est épuisée, et cette publication tombe aussitôt. Outre les journaux cités, Alphonse Karr a collaboré à l'*Artiste*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Courrier du Dimanche*, à l'*Opinion nationale*, etc. Il a même donné au théâtre deux pièces de comédies tirées de ses romans.

Un étrange mérite d'Alphonse Karr, c'est d'être double, de réunir deux qualités opposées. « Il est à la fois romanesque et

positif, dit Théophile Gautier. Personne n'est moins dupe que lui des mensonges humains ; il trouve le côté ridicule, emphatique ou déraisonnable des choses de la vie avec une sûreté de tact, une précision de coup d'œil que les satiriques les plus amers n'ont pas possédées à un plus haut degré.... Sa raillerie est impitoyable de raison, et il pousse le bon sens jusqu'à la cruauté. Il n'a accepté aucune *bêtise* reçue ; aucun charlatanisme soit politique, soit littéraire, ne l'a ébloui ; il a poursuivi jusque dans les détours les plus insaisissables, la *réclame,* ce Protée moderne et l'avocasserie n'a pas eu d'ennemi plus acharné.... Pour tout ce qui regarde les usages, les préjugés, les convenances et les relations sociales, il est aussi positif que le mathématicien le plus exact. Larochefoucault n'a pas une intuition plus nette des petits motifs honteux et des lâches égoïsmes. La nature toujours vraie, toujours sincère et bonne ; la nature qui n'a aucune prétention, qui n'est jamais ridicule, et dont la sérénité est si douce pour ceux qui ont connu les agitations humaines, lui inspire un enthousiasme reconnaissant.

» On voit que les arbres l'ont consolé des maisons ; les rivières, des rues ; et l'aspect du ciel bleu, de l'homme et de la femme. Un sentiment très fin et très naïf de la nature respire dans ses descriptions champêtres qui sont d'une grande fraîcheur et d'une grande fidélité. Il étonne par une haute science de la vie et une plaisanterie de vaste portée. »

Ce talent de la raillerie qu'il possédait à un degré si élevé, Alphonse Karr, souvent, l'a mis volontiers et avec bonheur au service de la religion de son enfance. Combien de fois il a flagellé de ses rires sarcastiques les prétendus athées et impies qu'il appelle et montre simplement des *imbéciles*. Lisons plutôt :

« Il est des gens qui ont inventé une sorte de contre-religion, qui a ses dogmes, ses rites, ses superstitions au moins autant qu'aucune religion ; ces gens-là, par exemple, s'as-

treignent scrupuleusement à manger gras le vendredi, et font de cette obligation un devoir.... Ils adorent le néant, — rien du tout, *nihil*, — avec des cérémonies dont il semble qu'ils pourraient se passer. Leur *pas de culte* est un culte rigoureux, leur athéisme est une religion; ils adorent « *pas de Dieu* » avec pompe, fanatisme et superstition, et surtout beaucoup de bruit....

» L'athéisme, la plus grosse, la plus insoutenable et, dans certains cas, la plus malheureuse des bêtises, provient, j'en suis convaincu, pour la plupart, des malheureux crétins qui le professent, de ce qu'ils n'ont ni la possibilité, ni le loisir, ni le goût d'étudier, de connaître, de contempler la nature. De tous les arguments qu'on peut opposer à cette imbécillité de l'athéisme, le plus triomphant est, sans contredit, l'étude de l'histoire naturelle, beaucoup trop négligée dans nos collèges.

» Quand on lit les récits des voyageurs aux pays sauvages, on voit ces peuples si enfants, si peu éclairés, s'imaginer quelquefois des dieux bizarres, monstrueux, ridicules, mais on ne les voit jamais ne reconnaître aucun Dieu. J'ai toujours été frappé de la réponse de Vendredi à Robinson le questionnant sur sa religion :

» — Nous regardons le ciel, dit-il, et nous disons : *Oh!*

» Sur la côte du Coromandel, les *naturels* regardent le ciel au soleil levant, et crient avec enthousiasme : *Tam-Tam*, c'est-à-dire : *Dieu, Dieu!*

» Il suffit de regarder une fois avec attention un brin d'herbe ou une goutte d'eau, que tous les hommes réunis ne pourraient créer ni détruire, pour être convaincu de l'existence d'un Être suprême, créateur de la nature. Il suffit de se regarder, de se contempler, de s'étudier soi-même (si mal bâti, si bête que l'on soit), pour voir un admirable ouvrage qui ne peut s'être fait lui-même.

» ... Donc, s'il se trouve par hasard quelque athée véritable, ce dont je doute, son incrédulité ne pourrait résister à trois ou

quatre questions bien simples; le vrai athée, s'il existe, est quelque chose de bizarre, de rare et de curieux à examiner, et on comprend facilement ce que fit le savant Père Oudin, auquel un jeune homme fit la proposition de discuter avec lui, en ajoutant :

» — Je commence, mon Père, par vous dire que je suis athée.

» — Ah! vraiment, dit le Père, je suis bien content de vous avoir rencontré. Faites-moi le plaisir de vous lever de votre siège.... Très bien. Maintenant retournez-vous.... Très bien, merci! Maintenant faites trois pas.... A merveille! Eh bien! j'avais quelquefois entendu parler d'un athée, mais j'y croyais peu et je ne savais pas comment c'était fait. Mille remerciements (1). »

C'est ainsi que le spirituel écrivain donne de terribles coups à ces matérialistes, ces *viveurs* qui, pour vivre plus à l'aise, font litière de toute croyance et de toute religion, et cela, avec une verve à l'emporte-pièce, avec une licence un peu rabelaisienne dont il a le secret, frappant fort et juste pour la bonne cause, celle de la morale et de la religion.

On sait qu'Alphonse Karr avait conservé jusqu'à sa mort des sentiments vraiment chrétiens. Un an auparavant, il reçut la visite d'un religieux de Toulouse, qui en a publié le récit suivant, bien fait pour rassurer les catholiques sur les sentiments du romancier.

« Ce poète m'a admirablement accueilli : la conversation est bientôt devenue sympathique et pleine de charmes! Quelle simplicité et quelle solitude dans cette demeure! C'est presque la pauvreté monastique ; comme on y reconnaît bien l'esprit élevé et le grand cœur qui, ayant vu le monde de trop près, ne veut maintenant le voir que de très loin; aussi a-t-il donné à sa petite résidence un nom qui ne ressemble à aucun autre :

(1) Les Guêpes.

ALPHONSE KARR

Maison close, oui, close aux profanes et ouverte seulement aux rares amis, avec le grand jour sur la mer, les fleurs et le ciel bleu.

» Là, tout parle de Dieu; aussi la pensée de Dieu a-t-elle tout le temps dominé cette conversation intime et inoubliable.

» — Je le vois, me disait-il, et je lui parle dans chacune de ces petites fleurs, dans chacun de ces flots et dans chacun de ces rayons.

» — Je le vois de plus près que vous, lui ai-je dit alors, dans l'Incarnation, la Croix et l'Eucharistie ; dans la nature, il montre sa puissance ; ici, il se manifeste dans ce qu'il y a de plus grand, de plus infini, de plus beau dans son amour. Il fallait qu'il arrivât là pour se révéler à mon âme. A cette révélation seule je l'ai complètement connu, je l'ai aimé, et il a ravi tout mon être, et me voici devant vous, pieds nus, avec cette corde et cette pauvre bure, et cependant plus riche et plus heureux que les rois de la terre, n'ayant qu'une passion, celle de l'aimer davantage et de le faire connaître et aimer, surtout par les grandes intelligences et les grands cœurs comme le vôtre !

» A ces paroles, le grand esprit du vieillard s'illuminait, son cœur se dilatait et ses yeux se remplissaient de larmes. Il m'a pressé la main en me disant :

» — Ah ! que ces choses sont belles! La grande joie de l'intelligence est d'entendre de hautes vérités énoncées avec des formules claires et précises.

» — Que serait-ce, lui ai-je dit, si vous entendiez Dieu lui-même parlant aux Prophètes ou inspirant les Pères de l'Église? Vous disiez, il n'y a qu'un instant, que la France s'abîmait dans la bêtise et la servitude. Le Prophète l'avait dit avant vous. Mais voyez la formule : « Quand un peuple est coupable, Dieu, pour le punir, le fait tomber sous le joug d'une multitude de tyrans ridicules : *Et tyranni ejus ridiculi erunt.* »

» — Je déteste Voltaire, m'a-t-il dit, et j'ai grand' pitié de Rousseau; le premier était vil, le second était malheureux; la haine et l'orgueil ont égaré le premier, l'imagination a égaré le second.

» — Voltaire, ai-je ajouté, a démoli la société chrétienne en l'attaquant par le ridicule et en trompant les nigauds. Rousseau a pu, dès lors, élever sur ces ruines une société fantastique, idéale, qui fait le fond de toutes nos folies sociales modernes.

» Si Voltaire n'avait pas fait le vide dans les têtes en démolissant la foi et les vertus catholiques, jamais les théories si creuses de Rousseau n'auraient pu y entrer. Voltaire et Rousseau ont fait l'œuvre du mal; mais, encore une fois, Rousseau est le moins coupable et mérite compassion. Voltaire, lui, ne mérite que le mépris. La grande erreur de Rousseau, ai-je conclu, c'est de croire l'homme parfait dans sa nature; la négation du péché originel, erreur fondamentale, est le fond de toute sa doctrine et aussi de toutes les erreurs modernes qui en sont la fatale conséquence.

» Voilà les vrais ancêtres de nos tyrans ridicules : *Tyranni ridiculi.*

» M. Karr a voulu garder ce texte.

» — Ce n'est pas tout, ai-je ajouté : vous me disiez, il n'y a qu'un instant, que vous trouviez Dieu admirable dans la petite fleur comme dans les astres des cieux. Saint Augustin l'a dit avant vous; entendez sa formule : « *Deus in cœlo creavit angelos, in terra vermiculos; nec major in illis, nec minor in istis.* »

» — Admirable, admirable! s'est écrié le vieillard; dictez, dictez-moi!

» Et il a écrit ces belles paroles, et a été prendre un manuscrit pour m'y lire le passage suivant : « Dans l'ordre merveilleux et immuable de la nature, il n'est pas un être, quelque petit qu'il soit, qui n'ait dans la vie son rôle à accomplir;

tous s'y soumettent sans hésitation, ni plainte; l'homme seul tente de s'y dérober, et de cette insurrection sortent tous ses malheurs. »

» — Je veux garder ces paroles, ai-je dit à mon tour, comme précieux souvenir.

» Et comme je prenais la plume pour les écrire, il a voulu me les écrire lui-même et me les a données avec sa signature, en plaçant mon nom près du sien et me disant :

» — Ainsi, désormais, nos cœurs seront toujours unis.

» Quand il a fallu nous séparer, M. Alphonse Karr a voulu m'accompagner à travers les petits sentiers fleuris, me donner une des fleurs qu'il cultive et arrose lui-même, me faisant promettre de nous réunir bientôt avec le R. P. Bœtman, pour faire ensemble une fête d'amis.

» Je m'y suis engagé pour mon ami, mais à condition que « ce serait la fête de son complet retour aux pratiques les plus saintes de la religion. » Son émotion, à ce mot, était visible, et on voyait que son cœur, comme ses lèvres, disait : *Oui.* »

MAS (Alphonse)

NATURALISTE.

(1817 — 1875)

« Agir pour tous ; agir par tous. »
(Alph. Mas.)

La vie d'un homme de foi, de cœur et de talent, dont toutes les aspirations et les actes furent consacrés au devoir, à l'honneur de son pays et à l'instruction de ses concitoyens, doit être connue et admirée de tous ; c'est à ce titre que celle de M. Mas trouve ici sa place.

Alphonse *Mas*, né à Lyon en 1817, perdit jeune encore ses

parents. Les études scientifiques convenaient à son esprit avide de connaissances et de recherches utiles ; il s'y livra avec ardeur, et après avoir étudié à Paris les mathématiques spéciales et les langues étrangères, il voulut suivre les cours de médecine et de botanique à Montpellier. La botanique, pour laquelle Alphonse Mas avait, dès son jeune âge, ressenti un attrait particulier, cette science, qui a pour objet la connaissance, la description et la classification des végétaux, captiva bientôt entièrement son esprit. Et, pour occuper utilement ses loisirs, il se mit à étudier et à collectionner la flore si intéressante et si variée du midi de la France. C'est alors qu'il commença son précieux herbier auquel il ajoutait chaque jour de nouvelles plantes. Cette étude spéciale des produits spontanés du sol fit naître plus tard dans l'intelligence du jeune botaniste le désir de connaître par quels procédés l'agriculture est parvenue à multiplier et à améliorer les plantes utile à l'homme : science importante entre toutes.

Dans ce but, il consacra, comme un modeste agriculteur, deux années à suivre, dans une ferme de la Dombes, les travaux multiples de la grande culture agricole. Il n'en continuait pas moins ses recherches botaniques, et enrichissait sa collection des espèces appartenant à la *flore des étangs*.

Alphonse Mas nous a révélé lui-même les premières marques de sa vocation de botaniste dans cette page intéressante :

« On ne saurait s'imaginer quelle impression peut graver dans l'esprit de l'enfant la vue d'une jolie fleur qu'il a semée lui-même, d'un beau légume obtenu par ses soins ; quelles dispositions encore cachées peuvent se révéler en lui par la découverte d'un des mystères de la vie végétale. Je l'ai éprouvée, et le fait qui fut le point de départ de ma vocation horticole, est toujours présent à ma mémoire.

» Mon père m'avait donné un petit jardin : il était à moi, bien à moi. J'y semais, j'y plantais ce que je voulais. Sans

cesse préoccupé de l'enrichir, je butinais partout où je trouvais bonne prise. Un jour, me promenant dans un pré marécageux, au bord d'un ruisseau, je découvris un petit arbre ; il semblait fait pour mon petit jardin ; c'était un jeune arbre à sa première année. Je l'arrache avec soin, je le protège de la chaleur et le montre triomphant au jardinier de mon père.

» — Monsieur, me répond-il, vous avez trouvé cet arbre au bord d'un ruisseau, dans un endroit marécageux.

» Cette science bien simple du bon jardinier me parut si belle, que je conçus dès lors le désir de l'acquérir. J'avais reçu la première impulsion de ma vocation de botaniste et d'horticulteur, et je lui dois la satisfaction bien précieuse d'avoir pu rendre quelques services aux cultivateurs de mon pays (1). »

Les études d'Alphonse Mas en littérature, en sciences et en agriculture avaient occupé les premières années de sa jeunesse, mais sans satisfaire complètement sa secrète ambition : ces connaissances n'étaient point le but auquel il tendait. Il cherchait une carrière où ses efforts et ses services seraient utilisés pour le progrès et le bien-être de ses concitoyens.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'il vint à Bourg en 1843, et, y ayant contracté mariage, s'y fixa près de sa nouvelle famille, fort considérée dans le pays où l'on comptait aussi des hommes de valeur qui pouvaient le seconder dans sa tâche.

« Grâce à ses connaissances en botanique et en agriculture, dit M. de Sainte-Agathe, Alphonse Mas ne tarda pas à se mettre en relation avec les hommes d'élite qui s'occupaient de ces sciences : MM. Puvis, Monnier, Hudellet père et quelques autres membres de la *Société d'Émulation de l'Ain*.

Admis dans cette société savante, M. Mas en suivit assidû-

(1) *Notice sur M. Alph. Mas*, par M. L. de Sainte-Agathe, où nous puisons des renseignements.

ment les séances, prit part à ses travaux, et trouva l'occasion de traiter, soit de vive voix, soit par écrit, diverses questions à l'ordre du jour. A dater de cette époque, M. Mas mit généreusement ses connaissances spéciales à la disposition de tous ceux qui réclamaient ses services, réalisant à merveille la belle devise qui fut la règle de sa vie : *Agir pour tous.*

La prodigieuse activité secondant ses connaissances étendues en botanique et en horticulture, on le voit successivement à Bourg et en différentes villes du département de l'Ain, ouvrir des cours, donner des conférences sur la botanique, la physiologie végétale et la culture des arbres à fruits : « Esprit fin et judicieux, observateur patient et attentif, ses cours théoriques et pratiques sont aussi remarquables par la clarté de l'exposition que par la sûreté de l'enseignement (1). »

Alors M. Mas fonde la *Société d'Horticulture du département de l'Ain,* dont il est élu président. Il se fait professeur libre et dévoué en plusieurs établissements, et pendant cinq années rédige le *Journal de la Société d'Horticulture pratique.* A la suite de l'*Exposition de Paris* en 1855, ses savants travaux lui méritent une médaille d'argent. Mais à cette date sa santé fortement compromise exigeant un repos forcé, il utilise ces loisirs par de nouveaux travaux; il conçoit le plan d'un Manuel de pomologie, travail immense et unique en son genre, qu'il eut le bonheur de mener à bonne fin et ne comprend pas moins de dix volumes in-8°. L'auteur exposait en ces termes le but de cet ouvrage de longue haleine :

« Ayant créé, depuis plus de vingt ans, un vaste jardin fruitier, dans lequel j'ai pris le soin, que je continuerai avec persévérance, de réunir toutes les variétés françaises et étrangères, anciennes ou nouvelles, les ayant longuement observées et étudiées dans leurs caractères botaniques, leurs dispositions végétatives et la qualité de leurs produits, je crois aujourd'hui devoir publier le résultat d'un travail fait dans le but d'être

(1) De Martillet.

utile, et qui, sans cette publicité, semblerait n'avoir eu d'autre fin qu'une curiosité ou une satisfaction personnelle. »

En 1856, la *Société d'Horticulture du Rhône* ayant provoqué un congrès à Lyon, M. Mas y occupa aussitôt une place considérable, due au contingent de lumière et d'expérience pratique qu'il y apportait. Quelques années après, l'éminent praticien était élu président de ce congrès, devenu la Société pomologique de France. La première médaille d'or, créée par la Société, lui fut décernée à la fin de la session de 1872. Ni la fréquence des déplacements en toute saison, de Bourg à Lyon, ni les distances à parcourir pour aller présider aux travaux de ses collègues n'arrêtaient son ardeur et son zèle.

Toujours il prêcha l'exactitude par l'exemple.

En 1873, il fallut une notable altération de sa santé pour l'empêcher d'aller à Marseille; l'année suivante, il était quand même à Angers. En 1875, il partit pour Gand. La France se trouvait là placée sous les yeux de la Belgique, de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Allemagne; il fallait qu'elle fût dignement représentée et qu'elle parût avec éclat. M. Mas se prodigua pour ajouter un fleuron à la gloire horticole de sa patrie.

Écoutons-le raconter simplement à celle qui fût, avec Dieu et la science, le charme de sa vie :

« L'Exposition a été ouverte hier.... Le jury était composé de membres nombreux, et vraiment international. Beaucoup de nations y étaient représentées : Belges, Anglais, Hollandais, Allemands, et des Français.

» Vous dirai-je aussi combien a été grande mon émotion lorsque le bourgmestre de Gand a prononcé mon nom pour la présidence de la session. Je vous assure que cette preuve de sympathie donnée à notre chère France, dans les circonstances où nous nous trouvons (1), restera comme un souvenir bien précieux pour moi. »

(1) A cette époque, les souvenirs de la guerre avec l'Allemagne étaient encore vivants et bien pénibles.

Ainsi le savant modeste ne prend pas pour lui-même les honneurs dont il est l'objet; il les renvoie à sa patrie dont il se dit l'humble représentant, et cependant il est sa gloire à l'étranger.

M. Mas élu président titulaire par acclamation, ce fut la meilleure preuve de son mérite.

Pour connaître à fond M. Mas, il faudrait réunir les nombreux discours prononcés par lui toutes les fois que ses fonctions l'obligeaient à prendre la parole; il faudrait encore relire tous les articles de journaux rédigés par lui, puis les cours qu'il a faits sur une foule de matières, on y verrait comment, sous une forme toujours correcte, précise, éloquente même, il savait traiter les questions les plus techniques et les plus ardues, quels aperçus il ouvrait sur les sujets les plus vulgaires. Son enseignement n'était pas sec et aride, mais il révélait le charme et l'enjouement d'un style clair et gracieux.

Relisons cette page délicieuse et poétique empruntée à ses souvenirs de voyage :

« Je sortais du palais de l'Industrie, où sont réunies en ce moment les beautés de l'art, et, en traversant les Champs-Élysées, je cherchais à reposer mes yeux sur les beautés de la nature, ménagées, il est vrai, par la main de l'homme, mais avec une habileté qui provoque l'illusion. Je m'étais arrêté devant une pelouse bien verte, sur laquelle étaient fixés les regards d'enfants qui avaient suspendu leurs jeux ; ils semblaient bien heureux du spectacle qui attirait leur curiosité. Et que se passait-il sur un si petit espace, au milieu des mouvements et des bruits de la grande ville ? Une scène dont je n'ai jamais joui si bien au milieu de la solitude de la campagne. Un merle et un étourneau prenaient leurs ébats, sans paraître intimidés par la présence de nombreux spectateurs.

» L'étourneau, aux plumes chatoyantes, s'allongeait, glissait comme un serpent entre les herbes; il les visitait avec une

agilité incroyable et faisait prompte justice de tous les ennemis de ces pauvres plantes. Le merle, d'un beau noir, au bec doré, sautillait, atteignait sa proie par des bonds répétés, et si elle lui échappait, frappait la terre du pied avec une impatience bien marquée, et forçait l'insecte à sortir de sa retraite. La chasse était bonne, et de temps en temps, pour se reposer, il s'élançait sur un arbre, se perchait à découvert un peu au-dessus de ma tête, presque à la portée de ma main. Ce spectacle m'avait réellement ému, et je disais en me retirant : Si nous laissions les petits oiseaux de nos campagnes vivre dans une tranquillité aussi grande que celle de ces deux oiseaux, de nature très sauvage, qui se trouvent au milieu de la foule; si nous ne les poursuivions pas par tant de moyens de destruction, ils ne verraient plus en nous que des amis. Nos vergers et nos jardins deviendraient plus féconds; ils se peupleraient d'hôtes charmants, et nous ne regretterions pas les quelques fruits qu'ils prendraient, comme récompense bien méritée des services qu'ils nous rendraient. »

Ce petit tableau, touché de main de maître, prouve que l'enseignement de M. Mas n'était pas sec et aride, mais qu'il revêtait le charme de l'esprit et l'enjouement du style.

Le pays qu'honorait le savant sut rendre à son tour au savant des honneurs et une confiance bien mérités. A plusieurs reprises, les suffrages de ses concitoyens l'appelèrent à siéger dans les divers conseils de la commune, de la fabrique ou de l'arrondissement, où son cœur se donnait pour tâche de faire le bien sous toutes les formes. Nous ne donnerons pas la sèche nomenclature des distinctions qu'il reçut dans sa carrière trop tôt terminée, ni le détail des société littéraires, scientifiques et de bienfaisance dont il fut membre et souvent le dignitaire ; la liste en serait trop longue. Nous résumerons tous ces titres en disant ce que fut Alphonse Mas comme homme privé et comme chrétien, nous aidant de notes fournies par sa famille et ses amis.

Ce qui semblait le plus remarquable en lui, c'est la générosité de sa nature : il pensait sans cesse aux autres avant de songer à lui-même, et s'occupait constamment du bien général. Essentiellement bon, il donnait beaucoup aux pauvres; d'un commerce très sûr et très agréable, il se montrait dans l'intimité le plus charmant causeur, toujours affable et gracieux.

Dévoué à tous, surtout à la jeunesse, ami serviable et généreux, toutes ces qualités prenaient leur origine dans un sentiment religieux très prononcé. Toujours facile pour les autres, sévère pour lui seul, toujours préoccupé d'être utile à ses concitoyens, sa vie a été toute d'abnégation. M. Mas s'est constamment montré bon catholique, plein de tolérance et de charité, ce qui n'est point inconciliable, comme semblent le croire certains individus, avec des idées larges et libérales.

« Bien supérieur à nous tous, écrivait l'un de ses collaborateurs, par son talent d'observation et son expérience, il ne manquait jamais, quand l'occasion s'en présentait, de faire prévaloir les travaux et la science de ses confrères. »

« Cette qualité, dit un autre de ses amis, se retrouvait chez lui en toutes choses. Il cherchait à faire ressortir les mérites de ses collègues et s'effaçait avec une rare modestie, afin de se dérober aux honneurs les plus mérités. »

« Dans mes relations avec M. Mas, nous écrit le prêtre qui fut à la fois son ami et son directeur spirituel, j'ai toujours admiré en lui les plus nobles sentiments de l'homme et du chrétien. Dans son cœur, la foi tenait incontestablement la première place. Il aimait l'Église comme un fils aime sa mère, et défendait en tout temps l'infaillibilité du Pape. Les principes chrétiens furent la règle invariable de toute sa vie et ennoblirent toute sa conduite.

» Le sentiment patriotique s'alliait chez lui à la foi religieuse.

» Il n'était pas de ces hommes, si nombreux à notre époque,

qui, dépourvus de foi et de doctrine, flottant à tout vent d'opinion, sont toujours prêts à renier le lendemain ce qu'ils acclamaient la veille. De même qu'il était dévoué de cœur et d'âme à l'Église, de même M. Mas gardait à son drapeau politique le culte de la fidélité et de la reconnaissance.

» Chose étonnante, ce fervent catholique a pu rencontrer des adversaires, mais il n'a jamais connu d'ennemis. Ah ! c'est que nul ne pouvait suspecter cette âme chevaleresque, fermée à toute transaction sur les principes, mais toujours ouverte à l'indulgence pour ceux qui ne pensaient pas comme elle. On savait que la dissimulation n'avait pas de prise sur cette nature franche et droite, que son langage comme ses actes étaient l'expression sincère de ses convictions intimes.

» .... Jamais je n'oublierai son calme, sa résignation en face de la mort, sa confiance filiale en la miséricorde de Dieu : C'est ainsi me disais-je, que doivent mourir les saints ! »

Terminons cet éloge par les lignes suivantes, empruntées au *Messager du Dimanche*, de Belley :

« Bien que partisan d'une sage liberté, jamais le courant parfois contraire de l'esprit général, ni les calculs de la popularité ne détournèrent Alphonse Mas de remplir hautement et publiquement, avec simplicité, sans forfanterie, mais sans crainte, comme en tout ce qu'il faisait, les devoirs de la religion. »

Ajoutons que la vie utile et si bien remplie d'Alphonse Mas peut se résumer par cette comparaison : « Ainsi que l'arbrisseau élevé par mes soins vigilants est devenu un grand arbre dont les rameaux en se multipliant ont répandu dans le désert une ombre bienfaisante, de même tu as grandis sous mes yeux, faisant connaître au loin les dons de Dieu et les trésors de la nature. »

MILLET

ARTISTE PEINTRE.

(1815 — 1875)

« Millet n'a pas connu de son vivant la gloire qui déborde de ses œuvres et couvre son nom dans les deux mondes, mais il a goûté les avantages que procure la foi. »

« Que la peinture, a écrit X. de Maistre, est un art sublime ! Heureux celui que le spectacle de la nature a touché ! Heureux le peintre que l'amour du paysage entraîne dans les promenades solitaires, et qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte ! Ses productions reproduisent la nature. Il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil ; à son ordre, de vers bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux ; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes.... »

Ces lignes indiquent bien le genre du célèbre artiste *Millet*, le peintre des scènes champêtres, mort à Barbizan, le 20 janvier 1875. Cet artiste appartient par son origine et par ses tendances à cette pléïade de peintres contemporains, qui, tout en professant l'admiration des maîtres et en respectant leurs traditions, cherchent surtout dans la nature et leurs inspirations et leur mode d'exécution. Dans ce groupe de novateurs, quelque peu discutés d'abord, mais dont l'heure est arrivée, le peintre de l'*Angelus* représente une tendance très personnelle ; à côté des plus illustres, il reste original comme penseur et comme peintre.

Jean-François Millet est d'origine modeste. Fils d'un berger, berger lui-même, il avait passé son enfance et une partie de sa jeunesse dans les champs. Lui-même en a raconté les

détails dans des *Notes* sur sa jeunesse, écrites sans prétention avec une grâce un peu naïve. Millet y évoque le souvenir d'un grand-oncle qui était prêtre et le fit instruire :

« J'avais un vieux grand-oncle qui était prêtre ; il m'aimait beaucoup et me traînait partout avec lui. Il paraît qu'une fois pendant la messe, je babillai avec d'autres enfants. Lui, de sa place, avait toussé pour me faire signe de me taire ; j'avais cessé un instant, mais quelque temps après j'avais recommencé. Alors il était venu me prendre par le bras, pour me mettre à genoux, sous la lampe, au milieu du chœur. Je ne sais comment la chose se fit, car je n'ai jamais eu de ma vie la moindre velléité de regimber contre les corrections. Toujours est-il que son surplis se trouva déchiré. Dire de quel air consterné toute la famille me regardait ensuite ne serait pas possible. »

C'est par les soins de ce prêtre que l'enfant, sachant déjà lire dès l'âge de six ans, fut envoyé à l'école. Ce bon vieillard ne manqua point de poser à la base de l'éducation de l'enfant l'instruction religieuse.

François Millet vécut ainsi longtemps dans une atmosphère de vertus et de piété, qui ne contribua pas peu à donner à son talent un caractère religieux, et à inspirer son principal chef-d'œuvre, l'*Angelus*, qui a fait sa réputation.

Mais laissons le peintre nous parler du vieux prêtre dont l'histoire est un moment mêlée à la sienne. Ce récit n'est pas sans charme :

« Voici ce que je me rappelle avoir ouï dire sur ce grand-oncle : c'était le frère de mon grand-père paternel. Il avait été laboureur toute sa vie et s'était fait prêtre assez tard. Je crois qu'il avait, je ne sais pas où, une petite cure quand la Révolution arriva. Je sais qu'il fut persécuté, car j'ai ouï raconter qu'il était venu des hommes fouiller la maison de mon grand-père chez lequel il était revenu, et qu'ils faisaient leurs persécutions de la manière la plus brutale. Il était d'un esprit très

inventif. Il avait trouvé le moyen de se faire une cachette qui communiquait avec son lit, et dans laquelle il se jetait au moment où l'on venait.

» Un jour, on vint si brusquement que le lit n'avait pas eu le temps de se refroidir, et malgré qu'on leur dit qu'il n'y était pas, ils s'écriaient :

» — Si, si ! il y était, le lit est encore chaud ; mais il aura trouvé le moyen de sortir.

» Il les entendait. Ils se mirent, de rage, à bouleverser la maison, et après s'en allèrent.

» Il disait la messe quand il le pouvait dans la maison. J'ai encore le calice en plomb dont il se servait. La Révolution passée, il était resté chez son frère et faisait l'office de vicaire de la paroisse. Il allait alors tous les matins à l'église dire sa messe. Après son déjeûner, il allait travailler dans les champs. Je me souviens qu'il m'emmenait presque toujours avec lui pour garder les bestiaux. Il avait été d'une force d'hercule.... Il était devenu très pesant, et marchait quelquefois plus vite qu'il ne voulait. Je me rappelle bien encore l'avoir entendu dire souvent :

» — Ah ! la tête emporte le reste.

» A sa mort, j'avais huit ans. Il est très curieux de se rendre compte à soi-même des impressions qu'on a reçues et de voir la marque indélébile qu'elles laissent au fond du caractère. »

Millet, ayant passé sa jeunesse dans les travaux des champs, garda toute sa vie quelque chose de cette contemplation du solitaire au milieu de la nature. Ce qu'il sut dans les lettres, il l'avait appris lui-même. Plus tard, il allait à l'école du soir, et dès ses jeunes années, on découvrit en lui un goût extrême pour les arts du dessin et de la peinture. Quelques années après, l'élève studieux s'était fait une seconde éducation par son travail. Le jeune homme dut faire beaucoup de lectures ;

mais c'est surtout par l'observation et la réflexion incessante qu'il avait constitué le fonds de ses connaissances.

Esprit lent et méditatif, Millet sera, sa vie entière, un simple paysan, père de famille, nature sédentaire, vivant au milieu de la campagne et en prenant le goût. Voué au travail par tempérament et par nécessité, sa carrière se passe dans le calme et le labeur pénible. Rien des excitations, des jouissances et du tumulte des villes. Nul épisode, rien de brillant, rien d'inattendu, ni combats ardus, si ce n'est contre la gêne matérielle (1).

Loyal, droit, religieux, accueillant et d'une simplicité antique qui avait sa grandeur, il vécut en père de famille qui ne peut perdre de vue son foyer domestique, et qui a borné son horizon au travail et à l'affection des siens.

Malgré sa nombreuse famille, ses travaux pénibles et l'absence de succès dans son art, comme on le verra, Millet n'a jamais eu de révolte contre l'état de choses qui devait nécessairement le conduire, malgré ses constants efforts, à laisser sa famille dans un état précaire ; mais la foi religieuse le soutenait, et il sut faire de ses enfants des chrétiens comme il l'était lui-même. Dans sa maison, l'Ecriture-Sainte se lisait en famille, car Millet s'était dit que la parole de Dieu doit armer les cœurs dans la lutte pour la vie, et que Dieu ayant coutume de bénir les familles nombreuses, lui, pauvre travailleur, providence de ses enfants, ne devait pas désespérer de la bonté divine. Son espoir n'a pas été déçu. Toutefois il y eut dans la vie de ce laborieux des heures de tristesse, bien capables de le pousser au découragement ; car sans cesse il fallait travailler pour vivre et faire vivre sa famille, et après avoir travaillé, il fallait vendre. Mais à qui? et à quel prix? Souvent pour un prix dérisoire. C'est ainsi que l'*Angelus*, acheté dernièrement près de 600,000 francs, fut donné par le peintre pour un prix ridicule, 1800 francs. Ne fallait-il

(1) Il eut quatorze enfants, neuf lui restaient au moment de sa mort.

pas empêcher ces êtres si chers de mourir de faim? Écoutons le récit d'un des enfants de l'artiste, M. François Millet :

« J'étais bien jeune alors, j'avais huit ans à peine ; je me souviens de cet *Angelus* dont on parle tant aujourd'hui. Mon père ne parvenait pas à vendre son tableau. Il avait beau le montrer, personne ne le voulait. Un jour, cependant, un amateur américain lui fit une offre. Mon père accepta, heureux de trouver quelque argent, et le lendemain, il reçut une lettre de ce monsieur, lui disant que, réflexion faite, il n'achetait pas le tableau, ne le trouvant pas assez grand pour le prix (1). Enfin, grâce à M. Semier, mon père vendit le tableau 1800 fr. je crois, à M. Alfred Feydeau, Ah! si vous aviez entendu notre père parler de ce tableau! Il paraît qu'on fit à M. Feydeau les plus violents reproches de l'avoir acheté, et la critique fut bien sévère pour le talent de celui qu'on proclame aujourd'hui le premier peintre français. Figurez-vous qu'on trouvait les paysages et les paysans de mon père révolutionnaires. Un écrivain dont les décisions faisaient autorité à cette époque, disait que « derrière les tableaux de Millet on sentait se dresser la guillotine. »

M. Feydeau ne garda l'*Angelus* que quelques années ; en 1870, il le vendit 3,000 francs à M. Pierre Blanc. Cette toile changea de mains et de propriétaires en atteignant successivement les prix de 5,000 fr., 38,000 fr., 160,000 fr. Enfin, en 1889, avait lieu, à Paris, la vente de M. Secrétan, possesseur de cet incomparable tableau. Arrive le tour de l'*Angelus*. Il y a dans la foule des amateurs et du public un mouvement d'émotion. Tout le monde se lève pour apercevoir la toile fameuse ; puis on entend un bruit confus d'exclamations. Vraiment, il y a comme de la poudre en l'air. On sent que la bataille sera rude. Me Chevalier met l'*Angelus* aux enchères à 250,000 francs. Une salve d'applaudissements lui répond. On monte aussitôt à 400,000 francs, puis à 450,000. Le

(1) L'*Angelus* mesure 0,54 de hauteur sur 0,65 de largeur.

public palpite. A chaque surenchère de M. Georges Petit, les applaudissements éclatent, car son adversaire représente une association d'Amérique. Puis 500,000 fr. Me Chevalier laisse tomber son marteau. L'*Angelus* est adjugé à M. Petit. Applaudissements sur toute la ligne. Enfin, dans le silence qui succède, l'Américain met une surenchère. Cris, protestations, dénégations. Il y a un moment de véritable surexcitation, comme on n'en voit guère qu'au Grand-Prix.

Cependant Me Chevalier se demande s'il n'a pas prononcé l'adjudication trop précipitamment, et la vente recommence. Enfin, à 553,000 francs, M. Petit obtint l'*Angelus*, qui restera à la France.

Les applaudissements redoublent. On entoure M. Antonin Proust, car la toile précieuse devient la propriété de l'État : on lui serre les mains, on le félicite, on l'embrasserait volontiers. Pauvre Millet! s'il eût été là! Mais non, il a toute la peine, il ne connaîtra pas la gloire de son vivant.

« La carrière de Millet comme peintre, a écrit Charles Yriarte, comprend trente années de sa vie ; c'est vers 1844 que son nom fut remarqué pour la première fois dans les expositions. Né à Gréville, dans la Manche, il avait suivi d'abord les leçons de Monchel, puis était venu à Paris dans l'atelier de Paul Delaroche. En peu d'années, sa personnalité se dégagea tout-à-fait des essais, toujours un peu confus, des premiers moments. Il est curieux de voir, à trente ans de distance, les toiles historiques peintes par Millet. L'*Œdipe détaché de l'arbre* et les *Juifs à Babylone* indiquent une habileté d'exécution que l'artiste s'empressa d'oublier bien vite et pour laquelle il n'eut plus que du mépris. »

Mais à côté du peintre des paysans et des champs qui se révèle dès 1849, et qui commence à écrire les premières pages de son œuvre, il y a un ensemble de toiles signées de 1848 jusqu'à 1858, qui toutes ont le même aspect, sont conçues

dans le même esprit et ont les mêmes qualités et le même cachet. Ce sont celles-là qu'on pourrait plus justement considérer comme constituant une manière qui lui est propre. Ces toiles sont nombreuses. On y trouve des *Baigneuses* sur des fonds de verdure, des *Dénicheurs*, des *Idylles* rustiques et des scènes de la vie champêtre. Quelques-uns de ces épisodes ne sont pas sans grâce, et font déjà pressentir l'artiste qui, plus tard, fera de la ligne générale de son tableau sa plus grande préoccupation. L'exécution de ces toiles est très habile, peu poussée, et la tonalité en est généralement agréable. Il faut ajouter, pour être sincère, qu'un certain public abandonna les œuvres de Millet justement à partir de ce jour où il renonçait à cette facile production, dictée sans doute par les nécessités qui assiègent un artiste chargé de famille, et qui doit compter avec les besoins de la vie.

Cette gêne matérielle avait d'abord poussé l'artiste dans une voie funeste à sa conscience et à ses talents. Pour allécher le public et écouler plus aisément, pensait-il, ses œuvres, son pinceau avait trempé dans le réalisme : il n'était que temps de le détourner de ces productions malsaines.

Millet a raconté lui-même qu'un jour, s'étant arrêté à la vitrine d'un marchand de tableaux, et apercevant au hasard une de ses premières œuvres, il entendit un passant faire à son voisin d'un air de mépris cette réflexion :

— Ça c'est de Millet, ce peintre qui a fait des nudités.

Une telle réflexion le frappa. Là où il ne voyait qu'une vente facile et utile aux siens, un passant banal voyait peut-être une spéculation licencieuse. Millet rougit, et en véritable honnête homme, ce chrétien qu'un soupçon ne pouvait effleurer, jugeant alors l'effet pernicieux de ses toiles, renonça à tout jamais à peindre les sujets demandés en ce genre (1).

(1) Les artistes ne sont pas d'ordinaire les seuls coupables : le public l'est souvent plus qu'eux. C'est lui qui pousse les peintres au dévergondage et au sensualisme. Carpeaux lui-même fut engagé dans cette voie. La première esquisse de son groupe de la *Danse* demandée pour l'Opéra était convenable,

A partir de 1850, on peut suivre facilement dans les expositions de chaque année le développement du talent de l'artiste, suivant une voie nouvelle dans les sujets agrestes qu'il a abordés pour ne les plus quitter. Millet s'est fixé à la campagne, à Barbizan ; il vit à la lisière de la forêt de Fontainebleau, en pleine vie champêtre, pour s'inspirer mieux de la belle nature. En 1849, l'artiste avait envoyé au Salon trois toiles. En 1852, il en exposa trois autres, et de même les années suivantes.

Millet avait cherché sa formule d'exécution. A partir de 1857, « il ne se modifie plus; il s'affirme dans ses idées, il va plus avant dans son mode de rendu. Il base toute sa science sur l'observation ; avant d'être un peintre au sens strict du mot, il est positivement un observateur, il épie la nature en silence, il veut rendre les grandes phases par lesquelles elle passe. Il ne lui suffit plus de donner l'impression des saisons, de la température, de l'atmosphère, de l'épiderme des choses : motte de terre, touffe de bruyère dans les grandes plaines, sol détrempé par la pluie, neige sourde, arbres morts aux branches noircies qui accrochent un flocon neigeux ; il saisira l'insaisissable, il peindra l'air lui-même, humide et lourd, la pluie qui tombe serrée, le nuage cotonneux au ton d'encre qui va crever sur les sillons. Et dans ce cadre approprié, sur ces fonds d'une justesse rare, il va détacher ses compositions dont l'ensemble formera le poème de la *Terre*. La nature est son vaste champ. Il se fait paysan, il écrit à sa façon des Géorgiques, auxquelles il manque peut-être un côté gracieux pour que ce mot s'applique à l'œuvre avec toute justesse. « A la porte même de son atelier, construit à la lisière du bois, il assiste aux semailles, éternel mystère et joie éternelle. Et Millet peint son *Semeur*, qui, d'un beau geste, confie aux entrailles de la terre la semence qu'elle rendra au centuple (1). »

mais la commission qui devait l'examiner la refusa pour ce motif. Carpeaux refit alors sa composition dans un sens réaliste, et elle fut acceptée.

(1) C. Yriarte.

« La poésie du foyer a trouvé également en Millet un grand interprète; il y revenait souvent et sous bien des formes, car on compte dans l'œuvre six compositions, plus ou moins variées, intitulées la *Veillée*. On voit que l'homme qui a peint de telles scènes avait vécu de cette vie là. Millet avait été berger; le soir il allait à l'école, et la vie des champs était sa vie. Sans doute, il revenait en arrière ; quand il composait ses toiles et cherchait ses sujets, sa mémoire évoquait les scènes de son enfance, et fort désormais de sa constante observation, il prenait le thème dans ses souvenirs et l'exécutait en maître. »

Millet, avec ses tendances et ses goûts, ne pouvait vivre qu'à la campagne. Ce paysan solitaire, chaussé de sabots, à la barbe grisonnante, avait l'abord simple, ouvert, le cœnr hospitalier ; sa physionomie était douce et bonne. C'était un homme plus profond que brillant au dehors. Dans ce milieu agreste où il ne se voyait pas forcé de faire des concessions à la vie citadine et de s'imposer une tenue rigoureuse, il s'était voûté un peu prématurément. Même quand il parlait d'art, il avait peine à exprimer ses idées, tâtonnant dans l'expression, cherchant le mot juste pour rendre sa pensée, et celui qui l'écoutait avec intérêt comprenait vite qu'une source féconde de pensées bouillonnait en lui, ne trouvant point une issue facile pour s'échapper. Avec la conscience de son mérite, Millet ne heurtait jamais personne par ces éclats d'orgueil qui sont l'indice du dédain.

A la fin de sa vie, sans que ses œuvres aient jamais atteint de grand prix, il avait trouvé un débouché assuré et un public peu nombreux mais fidèle. Il s'était créé des revenus fixes, basés sur la production régulière de dessins et pastels, pour une collection d'amateurs. Mais ceux qui ont connu les nécessités de la vie, comprendront aisément qu'un artiste qui a à répondre de l'existence physique et morale de dix êtres, malgré sa volonté de fer, n'ayant pour tout patrimoine que son

talent et sa main, gêné d'ailleurs par les scrupules légitimes de sa conscience de chrétien qui l'empêchait de sacrifier à la mode du jour par des œuvres licencieuses, devait nécessairement vivre et mourir pauvre.

Millet n'a pas connu de son vivant la gloire qui déborde de ses œuvres et couvre son nom dans les deux mondes, puisque l'*Angelus* a été porté en triomphe en Amérique : il n'a guère connu que les embarras matériels ; mais aussi il a goûté le bonheur que procure la foi. Il a vécu modeste et caché. Heureux s'il a compris le bonheur du devoir accompli en élevant la famille nombreuse que le Ciel lui avait confiée. Cette gloire tardive éclaire aujourd'hui ceux qui restent et leur fait comprendre où il faut chercher la satisfaction de la vie. Millet l'avait compris le premier ; quoique plein de son art, il est mort sans connaître tout son mérite et son éclatante renommée.

Cette gloire posthume l'honore davantage.

MILNE-EDWARDS

NATURALISTE, DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

(1800 — 1885)

« Appuyé sur Dieu même, il eut une espérance que la mort ne détruira pas. »
(H. Violeau.)

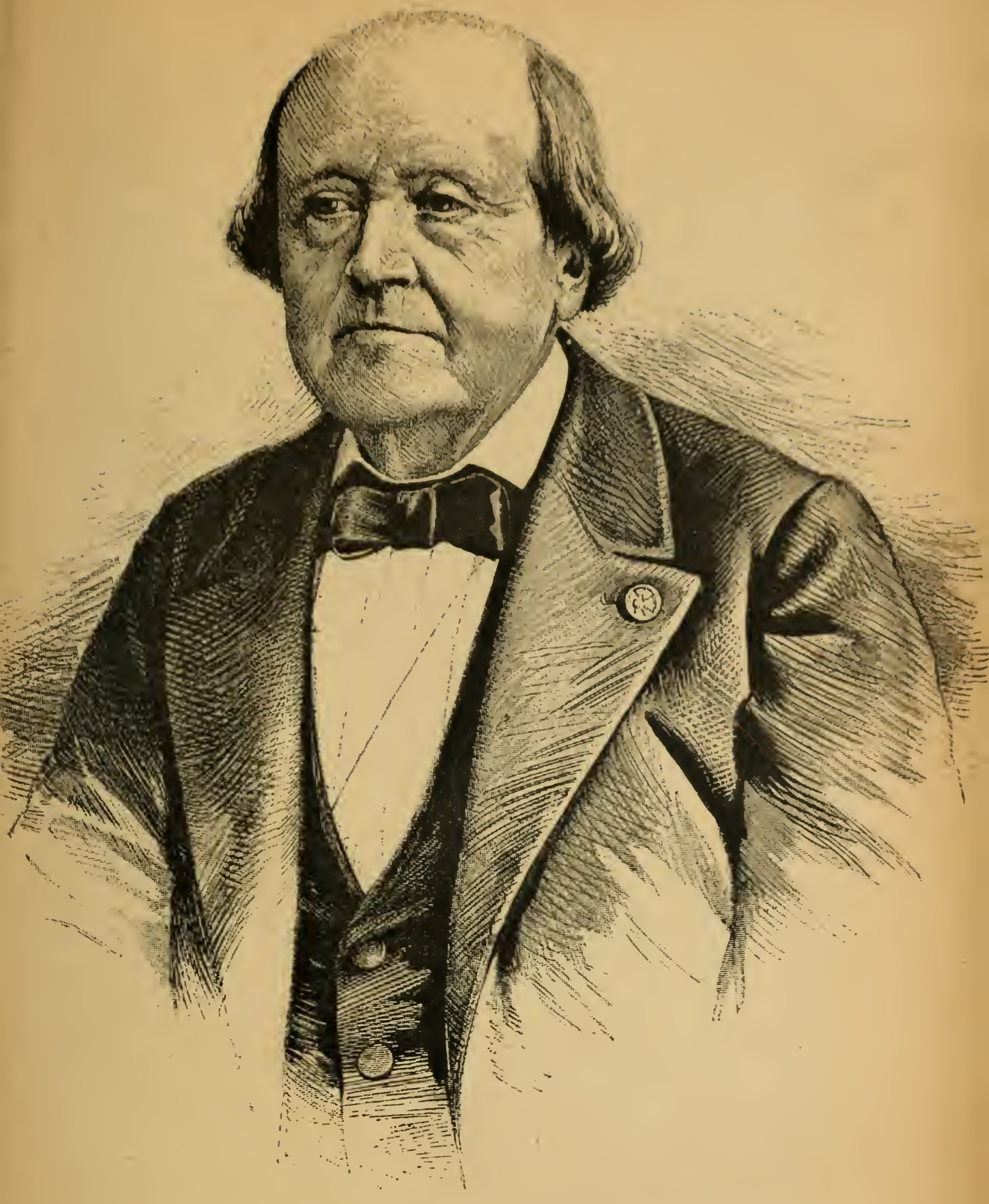
Ce savant d'origine belge a fourni une longue carrière consacrée tout entière à la science. A peine reçu docteur en médecine en 1823, il s'était adonné aux sciences naturelles. Professeur au lycée Henri IV, il le fut également au Muséum, dont il est devenu le doyen et enfin le directeur, succédant en cette qualité à Geoffroy Saint-Hilaire (1). Membre de l'Acadé-

(1) Voir la biographie de ce savant dans le tome III de l'ouvrage : *Chrétiens et Hommes célèbres*.

mie des sciences dès 1838, comme successeur de Cuvier, il était élu bientôt à l'Académie de médecine. M. *Milne-Edwards* a fait, à plusieurs reprises, partie du Conseil supérieur de l'Instruction publique, où ses vastes connaissances lui assignaient un rang éminent et une influence considérable. Il laisse des *Cahiers d'Histoire naturelle* et des *Éléments de Zoologie* fort appréciés. Ce savant avait, en outre, fait paraître de nombreux travaux dans les *Annales des Sciences naturelles*. Ses œuvres forment onze volumes in-8°, sans parler des articles fournis aux revues et aux dictionnaires spéciaux. L'année qui précéda sa mort, ses nombreux amis et ses élèves avaient voulu marquer par une fête l'achèvement de l'œuvre la plus importante du maître, *Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux*. A cette occasion, une médaille a été frappée en son honneur, reprodnisant les traits du célèbre professeur, et rappelant, dans une légende, les services par lui rendus à la science et à l'enseignement.

Le 25 octobre 1882, c'était fête à l'Institut, qui célébrait l'anniversaire de sa constitution. La séance publique se tenait sous la présidence de Jean-Baptiste Dumas. M. Alphonse Milne-Edwards y fit le récit des *Explorations des grandes profondeurs de la mer*, exécutées sous sa direction avec le concours d'autres savants à bord de l'aviso *Le Travailleur*. Le célèbre académicien montra que, malgré les affirmations des naturalistes anglais, affirmant que la vie est impossible dans les abîmes de la mer et que les eaux y sont condamnées à l'obscurité, à l'infécondité et à l'immobilité, le fond de la mer est habité par des êtres nombreux et variés.

Les filets jetés par les marins qui accompagnaient M. Milne-Edwards sur le *Travailleur*, ont, en effet, rapporté des animaux inconnus jusque-là, pêchés à plus de trois kilomètres de profondeur : « Nous avons atteint, dit le savant, dans le golfe de Gascogne, des profondeurs de plus de cinq mille mètres, et nous en avons encore retiré des animaux vivants. »



MILNE-EDWARDS

M. Milne-Edwards était un savant chrétien, un catholique. Il l'a prouvé maintes fois dans ses leçons et ses écrits; il l'a prouvé surtout dans les derniers instants de sa vie, où il a demandé les secours de la religion avec une pieuse confiance, regrettant d'avoir donné tant d'années à la science et si peu à la foi. « Mais appuyé sur Dieu même, dit Hip. Violeau, il eut une espérance que la mort ne détruira pas. » Malade depuis plusieurs mois, en proie à des crises nerveuses et à des étouffements douloureux, M. Milne-Edwards ne pouvait être soulagé que momentanément. Les soins des médecins lui devinrent inutiles, et sa forte constitution lui a seule permis de prolonger sa vie jusqu'à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Une des découvertes les plus importantes et qui fournit au savant l'occasion d'affirmer ses convictions chrétiennes, fut l'étude du fameux *Bathybius*, que certains naturalistes, libres-penseurs, voulaient donner comme l'origine de toute vie animale.

« Quelques naturalistes, dit M. Milne-Edwards, frappés de la puissance des manifestations de la vie dans les abîmes de l'Océan, avaient pensé que le berceau de la matière animée s'y trouvait caché. Ils avaient cru le découvrir, et leur imagination avait assigné un rôle des plus importants à une sorte de gelée molle et assez semblable à du blanc d'œuf, que les dragues ramassent parfois sur le limon des grandes profondeurs.

» A leurs yeux, cette gelée était de la matière vivante en voie d'organisation spontanée ; c'était un intermédiaire entre les corps inertes et les corps inanimés ; c'était une ébauche grossière qui, plus tard, à la suite de transformations graduelles, devait produire des épreuves plus parfaites. Ils lui avaient donné un nom, celui de *Bathybius*, et une place dans leurs classifications à côté des Monères.

» A bord du *Travailleur*, on s'était promis de ne rien négliger pour trouver et étudier le *Bathybius*. La recherche n'a pas été difficile. Souvent, au milieu de la vase, nous avons

vu cette substance énigmatique ; nous l'avons soumise à l'examen du microscope, et nous avons dû reconnaître qu'elle ne méritait pas l'honneur qui lui avait été fait et les pages éloquentes qui lui furent consacrées. Le *Bathybius* n'est qu'un amas de mucosités que les éponges et certains zoophytes laissent échapper quand leurs tissus sont froissés par le contact trop rude des engins de pêche. Le *Bathybius*, qui a beaucoup trop occupé le monde savant, doit donc descendre de son piédestal et rentrer dans le néant. »

Il en est donc du *Bathybius* comme du système de la génération spontanée que certains savants voulaient opposer aux croyances catholiques. M. Pasteur et avec lui d'autres savants de premier ordre ont prouvé d'une manière irréfutable que la génération spontanée était une énormité scientifiqne, comme M. Milne-Edwards a démontré clairement que le fameux *Bathybius* n'était qu'une substance organique insensible et dépourvue de la vie animale. Donble défaite que les demi-savants avoueront avec peine, parce qu'elle ruine les fondements de leur impiété.

RICORD

CHIRURGIEN, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

(1800 — 1889)

« .... L'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière,
Que ne troubleront plus les pleurs. »

(RICORD.)

Une des gloires de la science française, le docteur Ricord, s'est éteint au mois d'octobre 1889. *Ricord* était né à Baltimore, aux États-Unis, en 1800. Il a donc parcouru une longue carrière. Son père l'avait envoyé à Paris pour y compléter ses

études juridiques ; c'était en 1821. Fixé à vingt ans dans la capitale, le jeune étudiant avait travaillé sérieusement son droit. Quelques jours encore, et le voilà licencié. Mais voici qu'un matin, en allant au cours, il rencontre un camarade qui se rendait à une leçon de Dupuytren et l'emmène avec lui. La parole du maître charme le jeune Ricord ; son enseignement éveille en son esprit je ne sais quelle curiosité qui le flatte singulièrement ; il veut aussi connaître le mystère de la vie, interroger les fibres qui tressaillent sous le scalpel, et apprendre à soulager les corps.

Adieu Justinien, Cujas et leurs principes de droit ; adieu grimoires et chicanes !

Ricord court à la Faculté de médecine, s'y fait inscrire, travaille douze heures par jour durant trois années, concourt pour une place d'interne dans le service de Dupuytren, et peut enfin suivre le savant pas à pas, l'écouter à loisir, apprendre toujours davantage, comme ces philosophes de la Grèce, qui jamais ne quittaient leurs maîtres pour ne rien perdre de leurs paroles et de leurs exemples.

Dupuytren ne se distinguait pas par sa douceur et sa patience ; son caractère dur et froid n'inspirait point de sympathie à ses nombreux élèves. Sa science attirait, ses manières repoussaient. Il paraissait n'avoir que du mépris pour l'humanité et manquer de ces sentiments privés qui font le charme de la vie. D'humeur chagrine, il brusquait facilement ses internes, entrait au moindre mot déplaisant en de violentes colères et chassait impitoyablement ses élèves pour de futiles motifs (1).

Un jour, le célèbre chirurgien s'arrête devant le lit d'un alcoolique, mort pendant la nuit :

— Ce malade doit être mort du *delirium tremens*, dit-il gravement.

— *Très mince !* pas si mince que ça, murmure Ricord derrière lui, puisqu'il en est mort.

Voir sa biographie, au t. Ier de *Chrétiens et Hommes célèbres au XIXe siècle.*

Dupuytren se retourne, regarde l'interne d'un œil courroucé, crie et donne congé au malheureux étudiant. Surpris, non découragé, celui-ci n'en continua pas moins ses études médicales, soutint avec succès sa thèse de doctorat, et se mit à chercher un petit appartement, où tout nouveau médecin attend avec inquiétude son premier client. Ce fut à Olivet, près d'Orléans, que Ricord commença d'exercer et se fit promptement une assez belle clientèle. On l'aimait beaucoup à Olivet, où il était appelé le « docteur des pauvres. » Beau titre qui prouvait son bon cœur et sa charité. On lui offrit la main d'une jeune et riche fermière, mais il refusa. Ce qu'il voulait, c'était Paris, Paris avec la lutte pour la science, Paris et la vie active : il lui faut mener une existence de travail capable de ruiner sa santé.

Donc, laissant de côté ces chances de fortune en province, il se présente, en 1828, au concours pour une place de chirurgien des hôpitaux de la capitale. Ricord, sorti le premier de l'épreuve, vécut, près de deux ans, d'un cours qu'il fit à l'hôpital de la Pitié sur les opérations chirurgicales. En 1831, il passait à l'hôpital du Midi : désormais sa voie était tracée, il avait de quoi subsister et la renommée allait venir.

Là commencent, en effet, la carrière et la réputation spéciale du docteur Ricord. Il apportait dans ce vaste champ ouvert à la chirurgie, autant qu'à la médecine, une intelligence très vaste, des connaissances très variées, une main sûre et une hardiesse remarquable, garanties du succès. En même temps, on le voyait organiser et délimiter le service de son hôpital, où jusque là les malades étaient confondus sans distinction d'âge ni de sexe. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses études avec une activité dévorante.

Ces travaux multipliés furent récompensés par le succès.

L'éminent praticien gagna une fortune princière. Tout Paris a connu sa splendide demeure de la rue de Tournon, ce grand

hôtel des temps anciens avec sa magnifique façade. D'ordinaire, on ne pouvait pénétrer dans le cabinet du docteur qu'après des heures d'attente, et là on trouvait l'homme du monde charmant, le père bienveillant, le confident intime et sûr au lieu du savant dur et fier de sa science.

Cette science n'était pas égoïste, car Ricord vivait du malade

Le Docteur RICORD

riche, mais son bon cœur le portait à épancher sur les petits et les pauvres des trésors de charité. Un de ces derniers le consultait-il ? Ricord, considérant l'art de soigner les corps comme un véritable sacerdoce, se dévouait tout entier, passait de longs instants à étudier le mal du nouveau venu, rédigeait avec un soin scrupuleux l'ordonnance comme celle d'un malade riche, puis mettait cinq francs dans la main du pauvre en disant :

pour vos remèdes. Si bien que même les plus fortunés ne savaient comment se libérer envers lui.

« N'est-ce pas Émile Augier, rapporte un chroniqueur, qui, le voulant remercier d'une consultation, lui envoya un jour un tableau le représentant, lui Augier, sous les traits d'un Grec, offrant un coq à Ricord déguisé en Esculape ? »

M. Ricord, qui passait pour avoir la clientèle la plus étendue et la plus fructueuse de tout Paris, fut élu membre de l'Académie de Médecine en 1850, puis de la Société de Chirurgie. Un décret de 1862 le nomma médecin ordinaire de la maison du prince Napoléon. En 1869, l'empereur le choisit comme médecin consultant et fut soigné par lui jusqu'à sa mort. Ses mémoires, traités et bulletins rédigés par le savant chirurgien sont nombreux; il serait impossible de les citer tous ici ; la science, au jugement des hommes compétents, y est exposée avec érudition, et en même temps avec cette simplicité et facilité de style qui a fait surnommer le savant spécialiste le *Marivaux de la Médecine*.

Ricord a aussi publié des vers et des couplets fort spirituels, car l'esprit ne lui manquait pas. Et quel esprit dans cet homme si sérieux dans l'exercice de son art ! Un volume serait nécessaire pour conter toutes les saillies du grand chirurgien, lesquelles il appelait : *mes bonnes histoires*. Bonnes en vérité, car sa gaieté n'était jamais factice ; celle que nous contions plus haut en est la preuve.

Mais la partie la plus glorieuse de la vie de Ricord fut peut-être celle qui date de 1870-71. Pendant la guerre, le rôle rempli par lui a été brillant. Malgré son grand âge, l'habile praticien montrait souvent sur le champ de bataille, autour de Paris, une abnégation, un zèle et une intrépidité admirables. Médecin en chef des ambulances de la presse, il avait insisté pour laisser aux religieux leur costume, que la Société de secours aux blessés voulait interdire. Il facilita aux blessés les

moyens de recevoir les secours spirituels, et obtint pour eux une chapelle à Longchamps, centre des ambulances.

Personne n'a oublié le dévouement des Frères des Écoles chrétiennes (1) pendant le siège de Paris. On rencontrait ces humbles religieux aux postes les plus dangereux, braves parmi les braves, ils marchaient calmes et sans s'arrêter sous les balles et la mitraille. Au plus fort de la mêlée, on les voyait, sans craindre la mort, courir à nos blessés et s'acquitter de leur devoir sans rechercher d'autre récompense que celle de Dieu et la paix de leur conscience.

Après la guerre, le 1er janvier 1872, les derniers malades des ambulances étaient guéris, et les Frères brancardiers et

(1) Parmi les victimes du siège de la capitale, on compte le Frère Nethelme, professeur à l'École St-Nicolas (Paris), mortellement atteint par une balle prussienne à la dernière attaque du Bourget, 22 décembre 1870. Les chirurgiens ayant déclaré l'extraction du projectile impossible, le blessé dut se résigner à son sort et se préparer à mourir. Pendant trois jours d'horribles souffrances, le Frère ne perdit pas un seul instant sa sérénité d'âme et la patience qu'il puisait dans sa piété. Sa fin fut celle du juste qui aime Dieu et son pays. Sa sépulture eut lieu à Paris avec une grande solennité et un grand concours.

Cette cérémonie était à peine terminée qu'un jeune homme se présentait au Trés Cher Frère Philippe, supérieur général : Je viens, dit-il, du département de la Lozère pour prendre la place de mon propre frère Néthelme qui a été tué. — Avez-vous le consentement de votre famille ? demande le vieillard. — Mon père et ma mère, répond le jeune homme, m'ont embrassé et béni avant de me laisser partir. Voilà le dévouement qu'inspire la religion à ces humbles héros.

Le 6 février 1871, alors que les Prussiens levaient des contributions à Cuchery et à Belval, ils entendirent des cris provocateurs et reçurent des coups de fusil dont ils voulurent tirer vengeance sur les habitants. Ceux-ci effrayés coururent au presbytère à trois heures du matin et réveillèrent le curé, en le priant d'aller solliciter leur grâce. L'abbé Miroy accepte volontiers cette périlleuse mission ; mais, à peine arrivé à Belval, il est saisi et arrêté par l'ordre d'un chef prussien, qui l'accuse d'avoir été le complice et l'instigateur de la résistance et de l'attaque. Le curé de Cuchery était étranger à cette révolte de quelques-uns de ses habitants ; mais, se dit-il à lui-même, « si je prouve mon innocence, plusieurs de mes paroissiens seront fusillés, et comme le Bon Pasteur donne sa vie pour son troupeau, je ne me défendrai pas. » Ce digne prêtre, soutenu dans son malheur par l'héroïsme des Français, la foi du chrétien et la résignation du martyr, se dévoua pour sauver ses paroissiens. Pour eux, il se laissa juger, condamner et fusiller. Ses concitoyens reconnaissants ont élevé à sa mémoire un magnifique monument funèbre.

Le fait suivant, qui montre le même courage héroïque mérite d'être connu de nos lecteurs. Au mois de septembre 1870, les Prussiens prenant possession de Bougival, y avaient établi un fil télégraphique les reliant à Versailles. Bientôt le fil est coupé ; rétabli, il est coupé de nouveau et ainsi à cinq

infirmiers retournaient à leurs écoles. Le docteur Ricord crut devoir adresser à leur vénérable Supérieur, dont au reste il était l'ami personnel, la lettre suivante :

« Au Très Honoré Frère Philippe, Supérieur des communautés des Frères des Écoles Chrétiennes :

» Très Honoré,

» Vous voilà désormais tranquille ; après tant de fatigues et avoir couru tant de dangers, vous et les bons Frères de vos communautés, vous êtes enfin rendus à votre vie calme et toute de charité.

» Vous avez retrouvé vos enfants, les enfants du peuple, que vous instruisez si patiemment. Allez, continuez votre belle mission. Vous ne ferez pas toujours des ingrats ; beaucoup se souviendront que vous leur avez appris la première lettre, le premier mot correct et honnête de leur langue, et la première prière qu'ils doivent adresser à Dieu !

» A vous toujours,

» Ricord. »

reprises successives. Un jardinier de cette localité soupçonné d'avoir commis cet acte, passible de la peine de mort, est traduit devant le conseil de guerre, et le dialogue suivant s'établit entre les accusateurs et l'accusé : « Votre nom ? — Debergue, François. — Est-ce vous qui avez rompu nos fils télégraphiques ? — Oui, c'est moi. — Pourquoi, avez-vous fait cela ? — Parce que vous êtes mes ennemis. — Libre, recommenceriez-vous ? — Oui. — Pourquoi ? — Parce que je suis Français. »

La peine de mort est prononcée. La nouvelle s'en répand dans Bougival et dans les environs, une collecte est faite, et monte à 10.000 francs, qu'on offre comme rançon à la justice militaire prussienne. Le généreux chrétien malgré toutes les instances dont il est l'objet refuse cette offre de ses compatriotes :

« Je ne veux pas, s'écrit-il, qu'on donne quelque chose pour me sauver la vie ; demain je recommencerais et je ne ferais que mon devoir. »

Le 26 septembre, le jardinier est conduit par le peloton d'exécution dans un champ près de Bougival, et attaché au tronc d'un arbre. L'officier ennemi, chargé de commander le feu, demande un mouchoir pour bander les yeux du condamné : « Tenez, prenez le mien dans ma poche, » dit Debergue. Le condamné recommande son âme à Dieu, et un instant après il tombe, la poitrine traversée de huit balles. Cet homme héroïque était âgé de soixante ans et père de plusieurs enfants.

Cette lettre fait autant d'honneur au grand chirurgien qu'à ceux dont il fait l'éloge.

Le gouvernement, entrant dans cette voie de reconnaissance, et pour répondre aux désirs des soldats et de la population des environs de Paris, témoins quotidiens de tant de dévouement, crut accomplir un devoir en conférant au digne Supérieur des Frères la croix de la Légion d'honneur pour récompenser en leur chef la Congrégation tout entière. A peine Ricord eut-il connu cette décision qu'il voulut avoir l'honneur d'attacher lui-même le ruban de la Légion d'honneur, sur la poitrine du vénéré Supérieur. Le ministre lui accorda sa demande. Il eut donc l'avantage d'attacher la croix sur ce cœur qui battait si fort pour Dieu et la patrie, et quand mourut le saint religieux, Ricord s'honora de porter les cordons du poêle à sa sépulture, avec le duc de Noailles, le duc de Mortemart et le vicomte de Melun.

Quelques années plus tard, le temps avait glacé la franche gaieté du chirurgien. Affaibli par l'âge, il avait cessé son enseignement oral, s'était retiré du monde et restreint sa clientèle, attendant que la mort le vînt emporter doucement. Lui-même voulut composer l'épitaphe qui devait être gravée sur son tombeau et y résumer ses croyances religieuses. Voici, en effet, les vers que l'on peut lire sur le monument funèbre au cimetière du Père-Lachaise :

« Aux portes de l'éternité
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau s'en empare;
Que de mon âme se sépare
Cette cause de mes douleurs;
Car l'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière
Que ne troubleront plus les pleurs. »

Le docteur a contracté le mal qui devait l'emporter en allant, à Paris, voter pour son confrère le docteur Desprès, qu'il tenait en grande estime, à cause de son attitude énergique dans la défense des Sœurs de nos hôpitaux :

Malgré le mauvais temps et le conseil de ses amis réunis pour le retenir, le courageux chirurgien tenant à remplir son devoir d'électeur que d'autres négligent si facilement, s'était fait conduire de Versailles, où il habitait, à Paris, à la mairie de Saint-Sulpice, soutenu par un ami ; il gravit péniblement les degrés, déposa son bulletin dans l'urne, et retourna à la gare pour prendre le train. Il dut l'attendre une heure environ, exposé aux courants d'air des salles d'attente, et rentra enfin chez lui avec le germe de la fluxion de poitrine dont il est mort. En bon chrétien, le docteur Ricord a tenu à se préparer avec soin au terrible passage du temps à l'éternité : il s'est confessé, a reçu la sainte communion et le dernier des sacrements ; puis la mort est venue, et le vieux savant s'est éteint tranquille et confiant dans la miséricorde divine.

Le vénéré défunt avait réglé lui-même, par son testament, les détails de ses funérailles.

Commandeur de la Légion d'honneur, grand-officier d'Isabelle la Catholique, commandeur de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, des Saints-Maurice et Lazare, de Frédéric de Wurtemberg, de Charles VII d'Espagne, de la Couronne de fer, etc., Ricord fut peut-être le savant le plus couronné du monde.

ROSALIE (Sœur)

RELIGIEUSE DE LA CHARITÉ.

(1734 — 1836)

« Oh ! ma mère, disait pendant l'insurrection de 1830, une de ses religieuses à Sœur Rosalie, ces hommes comme ils vont être méchants ! — Et nous, répondit-elle, comme nous allons être bonnes ! »

Il est impossible d'écrire le récit des œuvres inspirées par la religion au XIX^e^ siècle, sans rappeler le nom de cette héroïque servante des pauvres, dont la vie écrite par Armand de Melun étendit au loin la renommée de charité.

L'Académie française, en 1858, décerna à la *Vie de Sœur Rosalie* le deuxième des prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, et, le même jour, sous l'inspiration du même souvenir, la célèbre assemblée proposait comme sujet du concours pour le prix de poésie : *La Sœur de Charité au XIX^e^ siècle*. L'héroïque dévouement de l'humble servante des pauvres avait imposé ce sujet aux littérateurs contemporains.

La Sœur Rosalie s'était appelée dans le monde Jeanne-Marie Rendu. Issue d'une famille chrétienne du pays de Gex, qui sous la Terreur avait donné asile à l'évêque d'Annecy, elle n'avait que quinze ans quand elle vint à Paris, et entra chez les religieuses de Saint-Vincent de Paul.

« Au sortir de son noviciat, dit M. de Melun, elle vint, à dix-huit ans, dans la pauvre maison de la rue de l'Épée-de-Bois, au faubourg Saint-Marceau, qu'elle ne devait plus quitter.

» C'était en 1802, à l'heure où les grandes guerres de l'Empire allaient faire tant de veuves et d'orphelins. La Sœur Rosalie devint l'ange de son quartier. Nommée à vingt-huit ans Supérieure de sa maison, elle devient le bras et le cœur de

l'Assistance publique. On la voit provoquant autour d'elle l'institution d'un bureau de charité, établissant des écoles, des asiles, des patronages et des orphelinats. Bientôt elle a des crèches pour les petits enfants, des refuges pour les abandonnés, des abris pour les vieillards ; c'est ce qu'elle nommait sa cour céleste.

» — Saluons, mes Sœurs, disait-elle en entrant dans la salle où elle les servait, saluons ici les anges qui sont fiers de conduire les pauvres en qui Dieu réside !

» Personne ne sut comme elle se faire à tous.

» — Une Sœur de Saint-Vincent-de-Paul, avait-elle coutume de dire, est une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau.

» Aux heures de trouble public, sa charité croissait en proportion des colères et parfois des crimes de son terrible quartier. Aux premiers grondements d'une insurrection au faubourg Saint-Marceau, une de ses Sœurs lui disait :

» — Oh ! ma Mère, ces hommes comme ils vont être méchants !

» — Et nous, répondit-elle, comme nous allons être bonnes ! »

» La bonté, tel était son caractère propre comme elle est celui de Dieu. Elle l'exerçait envers les pauvres, elle l'inspirait aux riches. Elle disait :

» — Il faut toujours avoir une main ouverte pour donner, afin de recevoir beaucoup de l'autre.

Toutes les sociétés de charité naissantes, comme celles de Saint-François-Régis et de Saint-Vincent de Paul, se mirent à son école dans les commencements. Presque tous les hommes de bien se firent honneur de prendre ses leçons ou ses inspirations. »

Malgré ses occupations, qui étaient accablantes, et la foule de toutes classes qui encombrait son parloir, elle prenait toujours le temps d'écouter les hommes d'œuvres, de les encou-

rager, de les patronner. Ceux-ci ne revinrent jamais de la maison de la Sœur de Charité sans y avoir appris quelque nouvelle et meilleure manière de faire le bien.

« La pièce la plus curieuse de cette maison de Dieu, poursuit son panégyriste (1), celle où il fallait s'être assis une fois pour comprendre toutes les extrémités de la charité et de la misère, c'était le salon ou parloir où la Supérieure donnait ses audiences.

» Étroite, à demi éclairée par une fenêtre sans rideaux, décorée d'un papier que depuis trente ans lui disputaient les souris, cette pièce avait pour tapis un paillasson, et pour tableaux quelques lithographies que recommandait le sujet plus que l'exécution. Sur la cheminée, une vieille pendule; sur une planche servant de console, deux ou trois livres de prières, des lettres entr'ouvertes, timbrées de toutes les parties de l'Europe, se mêlaient aux Bons des sociétés charitables, et deux fauteuils à peu près hors de service laissaient échapper leur crin entre quatre chaises de paille. Un grand crucifix de bronze sur un fond de velours faisait seul exception à la simplicité générale : par la beauté surhumaine de sa physionomie, ce Christ fixait les regards, mais sans les étonner. On sentait qu'il était à sa place au milieu des pauvres et des petits ; et comme Celui dont il était l'image, il sortait plus beau et plus glorieux du contraste d'humilité qui lui faisait auréole....

» A chaque heure du jour, cette salle était envahie. Nul cabinet de ministre n'était assiégé de plus nombreux solliciteurs. La Sœur Supérieure connaissait tout le monde. Les vieillards qu'elle avait visités autrefois, les malades qu'elle avait soignés pendant son noviciat étaient morts depuis longtemps en bénissant sa jeunesse.

» Les enfants qu'elle avait élevés envoyaient maintenant leurs petites filles à son école ; presque tous les ménages mariés par ses soins avaient plusieurs fois retrouvé ses secours dans

(1) M. de Melun.

les jours de chômage ou de maladie; et dans ces familles à santé chancelante et à courte vie, elle avait souvent conduit et soutenu plusieurs générations du berceau à la tombe, car depuis qu'elle s'était consacrée à ses pauvres, elle ne leur avait jamais dérobé volontairement une heure, une course, une parole. Sans que depuis trente ans elle eût franchi les limites de son cher faubourg, autrement que pour aller plaider la cause des pauvres, sa maison était encombrée de visites, de personnages de toute classe. Le prisonnier lui faisait demander sa liberté, l'employé son avancement, le soldat son congé; et souvent, dans ce petit salon, un voyageur attendait ses lettres pour Rome ou Constantinople, pendant qu'un jeune prêtre, apprenti de la charité, emportait le nom d'un enfant à instruire ou d'un malade à visiter. Les riches et les heureux du siècle venaient à elle comme les autres et lui demandaient aide et pitié; car tous nous sommes pauvres par quelque endroit, tous nous avons besoin de la Sœur de Charité, parce que nous avons besoin de la prière du malheureux qui est l'ami de Dieu.

» A ces riches, à ces pauvres, le cœur de sœur Rosalie était toujours ouvert. Confiante et pénétrante, elle voyait le moyen et l'espérance du salut quand tout semblait sans ressource, et quelque grave que fût la chute et le naufrage, elle avait toujours un bras pour celui qui tombe, une planche pour celui qui se noie. »

« Grâce à tant de charité, une simple femme sans fortune, sans autorité, sans science était parvenue à donner à son faubourg le patronage de tout Paris. De riches équipages se faisaient ses messagers, d'illustres savants ses secrétaires. Elle avait recruté, pour visiter ses pauvres, l'élite de la jeunesse; pour soigner ses malades, les plus riches et les plus grandes dames. Sa recommandation ouvrait toutes les portes, son nom ouvrait toutes les caisses; et, du fond de sa cellule, elle s'était

créé des intelligences auprès de tous les pouvoirs, des auxiliaires dans tous les bureaux, et dans tous les salons des complices. Ainsi, sous sa tutelle, le quartier avait fait un pas vers le bien-être; et si, à l'extérieur, les maisons restaient laides, les chambres basses et petites comme il y avait quarante ans, dans l'intérieur, du moins, la paille d'autrefois s'était changée en matelas, la chaufferette en poêle, les haillons en vêtements; les petites filles savaient mieux lire, les garçons faisaient leur première communion, le nouveau-né ne manquait pas de berceau, la mariée de robe neuve et le mort de linceul (1). »

La sainte Religieuse faisait l'école de la charité, et à cette école venaient se présenter des hommes aussi distingués par l'intelligence que par la position sociale. Sur tous elle régnait par l'influence de sa haute piété, à tous elle enseignait l'exercice de la charité et leur apprenait les leçons des saints. Écoutons l'un d'eux, celui qui tout à l'heure nous la faisait si bien connaître, faire le récit touchant de la première visite qu'il s'était hasardé à lui rendre, pour se mettre à sa disposition :

« Je m'acheminai vers le triste quartier de Saint-Médard, non sans un certain battement de cœur, excité par la curiosité et aussi par la nouveauté du monde que j'allais voir et la tristesse des spectacles qui m'attendaient. Il me semblait que j'allais entrer comme dans une grande salle d'hôpital, assister à toute espèce d'opérations, et rester stupéfait et tremblant devant de si grands maux et de si affreuses misères. A dater du Panthéon, la route n'était pas brillante, et j'eus quelque peine à découvrir, dans un angle de la rue Mouffetard, la toute petite rue de l'Épée-de-Bois. Je dus, en y entrant, traverser le marché des Patriarches, où je ne vis pour marchands que des chiffonniers, et pour marchandises que des guenilles, et j'arrivai, en société de deux ou trois pauvres, à la maison de secours, que, depuis plus de vingt ans, desservait et habitait, en qualité de Supérieure, la sœur Rosalie. Tout était nouveau pour moi, le

(1) *Annales de la Charité*, (1845).

quartier, le bureau de bienfaisance, et aussi la vie et les fonctions des Sœurs de Charité. On n'apprenait pas tout cela au collège; je ne m'en occupais guère en faisant mon droit, et je m'étais jusque-là surtout attaché à la grandeur théorique de la religion; j'avais plus parlé qu'agi.

» La Sœur Rosalie me reçut presque aussi bien que si j'avais été un pauvre. Mais elle était habituée à voir venir à elle ces vocations d'apôtres et de diacres que la curiosité inspirait plutôt que la foi, et qui ensuite se retiraient à la vue peu attrayante de la misère. Elle eut la mauvaise pensée, comme elle me l'avoua plus tard en riant, que je pourrais bien être un de ces amateurs. Elle résolut donc de me soumettre, dès le premier jour, à une sérieuse épreuve; et me remettant quelques bons de bouillon, de viande et de cotrets, elle me donna une Sœur pour diriger mes pas, m'indiqua trois ou quatre ménages des environs, et me chargea de les voir, de les servir et surtout de les consoler. Je devais, au retour, lui rendre compte de mes courses et de mes observations. »

Voici donc Armand de Melun se faisant l'humble disciple de la servante des pauvres, parti pour une excursion de charité sous l'égide de la bonne Sœur, « à la voix énergique et au cœur d'or. » C'est ainsi que l'humble religieuse formait ses disciples.

« J'ai rencontré dans ma vie, ajoute de Melun, beaucoup de Religieux et de Religieuses dignes de leur profession et dévoués au bien; mais personne n'a été pour moi ce qu'a été la bonne Sœur Rosalie. Personne ne m'a enseigné avec autant de profondeur et de simplicité la science délicate de parler aux malheureux le langage qu'ils ont besoin d'entendre, de panser une blessure sans la faire saigner, d'être indulgent sans faiblesse et ferme sans rigueur. Personne ne m'a initié comme elle à l'art de faire sortir, de chaque bonne volonté, tout ce qu'elle peut produire au service de la charité. Personne enfin ne m'a fait éprouver à ce degré l'immense joie de voir une âme grande et

belle me traiter en auxiliaire de son saint ministère, j'allais presque dire en conseiller de ses bonnes œuvres. »

La sainte Sœur Rosalie faisait davantage encore pour ses disciples de l'école de charité : elle leur enseignait l'exercice de cette charité, mais surtout elle savait leur en révéler l'esprit en les envoyant à l'école des saints, s'efforçant ainsi de les mettre en présence de la plus haute sainteté unie à la plus grande charité : ce qu'elle fit notamment pour Armand de Melun, en lui recommandant de lire et de méditer la *Vie de saint Vincent de Paul.*

Dans l'espace si minime réservé à cette biographie, il est impossible de redire ici toutes les œuvres fondées pour le bien des pauvres, des enfants et du peuple par cette femme remarquable. Elle mourut le 6 février 1856. Mais auparavant, Dieu avait voulu que sa vertu fût éprouvée par une grande affliction.

— J'avais trop de plaisir à voir mes pauvres, répondait-elle à ceux qui la plaignaient.

Elle reçut comme un présent de la bonté de Dieu cette cruelle infirmité, trop heureuse de s'amasser de plus précieux mérites à la fin de sa vie.

Le convoi de cette Fille de la Charité a dit assez le bien qu'elle avait opéré.

« A voir cette foule immense, écrivait M. de Melun, de tout rang, de tout âge, qui se pressait derrière le corbillard du pauvre, exprimant à la fois son admiration et sa douleur, on se demandait si c'était là un enterrement ou une assomption. Je ne savais, comme naguère aux pieds de notre sainte mère, s'il fallait dire le *De profundis* ou le *Te Deum*.... Le vide fait par cette mort se fera toujours sentir à ceux qui essayent de faire un peu de bien. Chaque jour, lorsqu'on vient me confier une difficulté, je suis obligé de dire :

» — Je vous tirerais d'affaire, je trouverais votre famille, si Sœur Rosalie était encore là.

Quel vide immense produit par cette mort dans le quartier Saint-Marceau!

« Aujourd'hui, quand je traverse ce quartier maintenant transfiguré, où les rues jadis si étroites ont été remplacées par de larges avenues et de magnifiques boulevards, je cherche encore dans l'humble rue de l'Épée-de-Bois la maison de la charité. Il me semble que la bonne Sœur est là encore, qui m'attend et me répète ce qu'elle me disait si souvent : de ne jamais désespérer ni du soulagement, ni du salut de personne. J'entends encore sa voix, j'aperçois sa cornette, je la retrouve au milieu de ses enfants et de ses pauvres, je la suis dans les vieilles rues qui ont survécu aux embellissements du faubourg. Je les ai parcourues en son nom, toutes ces maisons; je les ai visitées pour elle : leur vue renouvelle en moi les joies de ma jeunesse. Puis, j'aime à retrouver, dans ce quartier qui vaut mieux que sa réputation, le souvenir et le culte de celle qui en fut toujours la protection. Les vieillards se la rappellent en bénissant son nom, les mères de famille l'apprennent à leurs enfants; et, il y a quelques mois, je ressentis une douce impression de joie, lorsque, sur le vaste boulevard qui conduit à la gare du chemin de fer d'Orléans, je lus en grosses lettres : *Avenue de la Sœur Rosalie.* »

En 1880, Paris possédait encore, rue de l'Épée-de-Bois, une école dirigée par les Sœurs de Charité. C'est là que la Sœur Rosalie, si connue et si aimée de tout le peuple de Paris, avait passé la plus grande partie de sa vie et avait acquis la plus bienfaisante influence par son dévouement à la population si pauvre du faubourg Saint-Marceau. Il semblait donc que la mémoire de cette sainte fille de saint Vincent de Paul et la reconnaissance vivante d'un populeux quartier auraient dû protéger les Sœurs qui, comme elle, travaillaient au soulagement des pauvres et à l'éducation des enfants. Mais ce sont là des considérations qui ne peuvent toucher des cœurs de sec-

taires. Aussi, par une décision du Conseil municipal de Paris, ces chères Sœurs ont été expulsées de l'école de la rue de l'Épée-de-Bois et remplacées par des institutrices laïques.

Aussitôt, un grand journal de Paris (1) a ouvert une souscription pour élever une école libre à la place de celle de Sœur Rosalie, usurpée par l'impiété des conseillers municipaux, et fermée à la religion et à la charité.

80,000 francs étaient nécessaires : en quelques jours, plus de 100,000 étaient souscrits, et quelques semaines plus tard, la nouvelle école était ouverte, l'outrage à Sœur Rosalie était réparé.

Laissons au *Figaro* le soin de raconter le fait.

« A huit heures du matin, dit un des rédacteurs, nous étions rue Geoffroy-Saint-Hilaire. A quatre minutes de la rue de l'Épée-de-Bois, une porte cochère, nº 32, surmontée de cette inscription : *École primaire de filles*, donne accès dans une avenue.

» Quand vous avez fait trente pas, vous entrez dans un vaste quadrilatère ouvert à plein ciel, tout rempli d'air et de soleil, et vous voyez se dresser un long bâtiment percé de seize grandes fenêtres. Une croix en fer domine l'édifice, et sur la bande qui sépare les deux étages, on lit en fortes majuscules ces trois mots : *École Sœur-Rosalie*.

» C'est là qu'aujourd'hui nous eussions voulu voir réunis tous les souscripteurs dont le merveilleux élan a rendu possible la reconstitution immédiate de l'établissement scolaire de la rue de l'Épée-de-Bois ; c'est là que nous les convions, et que, dès à présent, nous pouvons leur dire : Voyez ce que vous avez fait !

» Aussi bien, il valait la peine d'avoir fait de bonne heure le voyage du faubourg Saint-Marceau. A huit heures et demie, la vaste cour était encombrée de parents, hommes et femmes, tenant d'un air triomphant leurs fillettes par la main, et entou-

(1) *Le Figaro.*

rant dix ou douze Sœurs qui, dans cet amical tumulte, ne savaient à qui répondre.

» — C'est nous, ma Sœur, c'est nous! entendait-on de tous côtés; les voici vos enfants!

» — Nous vous l'avions bien dit, criait une brave femme du Marché des Patriarches, que la souscription marcherait et que nous vous aurions une école. Mais savez-vous que c'est un château, ce qu'on vous a trouvé là?

» — Dites donc, ma Sœur, interrompait une autre, j'avais mis ma fille le 1er septembre à l'école d'où *ils* vous ont chassées, à l'école laïque, en vous attendant, histoire de ne pas laisser traîner la gamine dans les rues. Sont-*ils* pas venus, il y a douze jours, dévisser les crucifix et desceller les bénitiers! Mais nous ne voulons pas d'une école où l'on ne fait pas le signe de la croix; merci! dirait-on pas qu'on va éduquer nos filles *comme des chiens savants!*

» L'école reconstituée comptait, dès le premier jour, quatre cent vingt élèves. Une quarantaine que les parents, ne pouvant les garder au logis, avaient envoyées, fort à contre cœur, depuis le 1er septembre, à l'école municipale, étaient accourues, ce matin même, reprendre leurs places chez les Sœurs; d'autres sont attendues lundi prochain : en quelques jours, nos bonnes Sœurs auront plus de six cents élèves. Le succès est le même pour la salle d'asile nouvelle, installée dans la même maison. Qu'on prétende encore que le Conseil muncipal en laïcisant ne consulte que le vœu manifeste des parents !

» La gratuité des classes est assurée à l'*École Sœur-Rosalie*, comme elle l'est dans les écoles de la ville. Les Sœurs de l'école réorganisée conservent l'excellente habitude que Sœur Rosalie avait introduite dans les établissements scolaires : elles servent à midi une soupe bien chaude à celles des fillettes que l'éloignement contraint de rester entre les deux classes.

» De plus, chaque soir après l'étude, les enfants sont classées par groupe dans la cour, selon les rues où se trouve la

demeure des parents, et chacun de ces groupes est reconduit par une Sœur, laquelle au fur et à mesure, à la grande satisfaction des mères qui n'ont qu'à ouvrir leurs bras, voit diminuer sa petite troupe. Ainsi se trouve égrené, par chacune des pieuses institutrices, le gracieux chapelet des fillettes, et c'est là, chaque jour, pour les parents, une précieuse occasion d'échanger un mot avec les maîtresses.

» Voilà en toute simplicité le résultat des efforts communs. Les souscripteurs jugeront que nous n'avons pas trompé leur confiance. L'odieux défi a été relevé; la pensée chrétienne triomphe, et la Sœur Rosalie est vengée. »

FIN

TABLE

Au lecteur. VII

Barbey d'Aurevilly, littérateur, critique 9

Bosco (Dom), apôtre de la charité 24

Bouchet (Louis), inventeur 39

Brizeux (Auguste), poète 44

Cabanel (Alexandre), peintre d'histoire, de l'Académie . 55

Caro (Elme-Marie), philosophe, de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques . . 59

Delaroche (Paul), peintre d'histoire, de l'Institut . . 71

Doré (Gustave), artiste dessinateur, peintre . . . 75

Féval (Paul), littérateur, romancier 88

Franchi (Antonio), philosophe 110

Fromentin (Eugène), peintre, de l'Académie des Beaux-Arts . 116

Fullerton (Lady), littérateur. 127

Gaillard, artiste peintre, graveur, prix de Rome . . 131

Guérin (Victor), savant, littérateur 136

Jamin (Jules), physicien, secrétaire de l'Académie des sciences. 148

Karr (Alphonse), littérateur, publiciste 153

Mas (Alphonse), naturaliste 161

Millet, artiste peintre 170

Milne-Edwards, naturaliste, de l'Institut, de l'Académie de Médecine 179

Ricord, chirurgien de l'Académie de Médecine. . . 184

Rosalie (Sœur), Religieuse de la charité. . . . 193

TABLE DES GRAVURES

Alexandre Cabanel. 2

Jules Barbey d'Aurevilly 17

Dom Bosco. 31

Auguste Brizeux 49

Elme-Marie Caro 65

Gustave Doré 81

Paul Féval 99

Eugène Fromentin. 121

Jules Janin. 149

Alphonse Karr 157

Milne-Edwards 181

Le docteur Ricord. 187

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 1893. —

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAR 10 80

FEB 2 8'80

a39003 001996155b

BX 4651 .B28 1893
BARAUD, ARMAND.
CHRETIENS ILLUSTRES AU

CE BX 4651
.B28 1893
C00 BARAUD, ARMA CHRETIENS
ACC# 1394582

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 03 10 20 05 2